

La femme du mort, Tome I (1897)

Bouvier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

OÙ PIERRE DAVENNE APPREND UN TERRIBLE SECRET.

C'était par une chaude soirée d'été; à l'accablante ardeur de la journée succédait une nuit lourde et pleine d'orage; de longues nuées noires s'étendaient sur le ciel gris, éteignant les dernières lueurs rouges du soleil couchant.

En même temps que la nuit, le silence envahissait le vieux quartier du Marais.

Neuf heures et demie venaient de sonner; la rue Payenne était déserte.

Les rares boutiques étaient fermées, les hauts contrevents des vieux hôtels étaient clos. De la rue du Parc-Royal à la rue des Francs-Bourgeois une seule maison avait encore ses fenêtres éclairées.

Petite maison d'apparence discrète, construite au milieu d'un jardin touffu,--arraché dans une vente au parc du grand hôtel voisin,--dans l'ombre des arbres séculaires, elle paraissait le nid frais et fleuri d'un ménage heureux.

C'était une de ces constructions modernes qui, cherchant à corriger un style, n'a plus même l'originalité du sien. Élevée sur un sous-sol qui servait aux cuisines, on arrivait au rez-de-chaussée par un perron sur la grille duquel se tordaient les plantes grimpantes de saison.

Le rez-de-chaussée se composait d'un vaste salon, d'un fumoir et d'une salle à manger. C'est de cette dernière pièce que jaillissait la lumière, qui, tamisée par le feuillage des arbres, étalait ses arabesques lumineuses sur le pavé noir de la rue.

Les maîtres de la maison venaient de terminer le repas du soir; ils se levaient de table.

C'était Pierre Davenne, sa jeune femme Geneviève et leur fille Jeanne; le plus heureux ménage, la plus charmante famille, de l'avis de tout le quartier.

Après avoir embrassé sa femme et sa fille, qui se disposaient à gagner leur chambre, Pierre Davenne dit à la première avec une tendresse inquiète:

--Allons, ma belle aimée, repose-toi bien, que demain tu n'aies plus ce teint pâli, ce front soucieux. C'est ce temps lourd, étouffant, cet orage menaçant qui t'indisposent.

--Ce n'est rien, mon ami, un bon sommeil près de ma Jeanne, et demain il n'y paraîtra plus. Mais il me semble qu'au contraire c'est toi qui es malade.

--Moi?

--Oui, tu parais nerveux, fiévreux, tourmenté.

--Tu es folle, ma chère enfant, je n'ai absolument rien; l'orage peut-être.

--Que vas-tu faire à cette heure?

--J'étouffe. Je vais me promener une heure dans le jardin, en fumant un cigare.

--Tu ferais beaucoup mieux de te reposer.

--Je ne pourrais pas dormir. Allez vous coucher bien vite; et s'adressant à sa fille, tendant ses lèvres épaissies, beubeuses, pour offrir un baiser, il lui dit:

--Bonsoir, ma petite Jeanne, allez dormir avec maman.

L'enfant se jeta au cou de son père qui la caressa, en zézayant les noms les plus doux. La mère les regardait, heureuse, attendrie; enfin elle prit le gracieux bébé, sonna la bonne et se dirigea vers sa chambre en rendant à son mari le sourire tendre qu'il lui donnait.

Lorsque la mère, l'enfant et la bonne eurent disparu dans l'escalier, qu'il entendit leurs pas au-dessus de lui, Pierre Davenne rentra dans la salle à manger; il tira de sa poche un petit papier qu'il déplia, et sur lequel il lut:

«Monsieur,

»On vous demande une demi-heure d'entretien. Il y va de votre avenir et de votre honneur. Sous la condition du secret absolu, je me présenterai chez vous ce soir, à dix heures.»

--C'est bien à dix heures! fit-il après avoir lu, et il regarda l'heure à sa montre.

Il était dix heures moins vingt minutes.

Il se mit à la fenêtre, cherchant à deviner l'objet de ce singulier rendez-vous, et se demandant si la lettre était d'un homme ou d'une femme.

Pierre Davenne avait environ trente ans. Lieutenant de vaisseau, il avait servi dix ans dans la marine. Un jour, ayant hérité d'un oncle qui composait à lui seul toute sa famille, il résolut d'abandon-

ner la mer pour se marier et remplacer ainsi la famille absente. Il rencontra Geneviève, orpheline d'un officier qui avait été son ami et son professeur à bord.

Geneviève Drouet était une petite ouvrière bien modeste, bien sage, qui avait été élevée par sa tante, la soeur de feu le lieutenant Drouet, le vieil ami de Pierre.

Pierre épousa la jeune fille et garda chez lui la vieille femme; elle mourut l'année même qui suivit le mariage de sa nièce.

Davenne, après un an de ménage, se déclarait le plus heureux des hommes: il vivait avec sa femme et son enfant et ne recevait chez lui qu'un de ses anciens compagnons d'armes, démissionnaire comme lui, son seul ami; brave et loyal garçon ayant son âge, qu'il considérait comme son frère, et auquel il avait fourni la commandite de sa maison: il se nommait Fernand Séglin.

Le service de la maison se composait de deux domestiques: Annette, qui servait à la fois de cuisinière et de femme de chambre, et Simon Rivet, l'ancien brosseur de Pierre Davenne, un matelot à tous crins qui était à la fois le domestique et le jardinier. Simon était plus qu'un serviteur; c'était un chien fidèle, un dévoué, qui se serait fait tuer pour son maître. Après son chef, Simon adorait la petite Jeanne; il n'avait pour Mme Davenne qu'une amitié beaucoup plus réservée; il disait qu'elle lui avait «volé» l'affection de son maître.

Davenne quitta la fenêtre et descendit dans le petit jardin; il se promena, aspirant à pleins poumons l'air tiède, cherchant vainement la fraîcheur sous les feuilles des arbres immobiles que pas un souffle n'agitait. Après avoir été jusqu'au bout du jardin, il revint vers l'entrée du sous-sol, juste au moment où Annette redescendait; il lui demanda:

--Madame va-t-elle mieux? Ne vous a-t-elle rien demandé?

--Non, monsieur, madame est couchée; elle a prié qu'on fît le moins de bruit possible, qu'elle voulait dormir.

--Vous auriez dû lui faire un peu de tisane.

--Madame a refusé, je lui avais offert. Monsieur n'a pas à s'inquiéter, madame n'est pas malade, elle m'a recommandé de l'éveiller demain de bonne heure.

--Bien! Annette, dites à Simon que je me promène sous les arbres; on doit venir me demander vers dix heures, qu'il me prévienne dès qu'on sera venu.

--Oui, monsieur, je vais le lui dire tout de suite.

Pierre Davenne ralluma son cigare et continua sa nocturne promenade dans l'étroit jardin. Arrivé à l'extrémité, il s'assit devant une petite table de fer. Accoudé, les yeux fixés sur la fenêtre de la chambre--où reposaient ceux qu'il aimait,--éclairée à cette heure par la lueur pâle de la veilleuse, il rêvait d'amour et de bonheur, et il remerciait Dieu qui l'avait élevé à ces deux sommets, la fortune et l'amour.

Il rêvait depuis quelques minutes, lorsqu'il lui sembla entendre s'ouvrir et se fermer la porte de la rue. Il vit une ombre se diriger vers lui.

--C'est toi, Simon, demanda-t-il.

--Oui, lieutenant.

--Que veux-tu?

--La dame qui vous a écrit vient d'arriver.

--C'est une dame? fit Pierre intrigué. Tu l'as fait entrer au salon.

--Mon lieutenant, je le lui ai offert, mais elle a refusé, elle ne veut pas entrer dans la maison.

--Est-elle jeune?

--Ça, ça n'est guère facile à voir, elle est encapuchonnée dans un voile noir.

Pierre Davenne se leva et se dirigea aussitôt vers l'entrée, suivi par Simon.

L'inconnue, debout dans l'ombre de la nuit, s'avança en les voyant paraître. Pierre vint vers elle et lui dit:

--C'est vous, madame, qui désirez me parler?

--Oui, monsieur.

En disant ces mots elle fit un signe pour montrer que le domestique qui la regardait les yeux ronds, la bouche béante, était de trop. Sur un mot de son maître, Simon s'éloigna en clignant de l'oeil et en haussant les épaules.

--Madame, dit aussitôt Pierre, je suis à vos ordres, et lui désignant le perron il s'effaça pour la laisser passer.

--Je désirerais, monsieur, ne pas entrer chez vous.

--Mon Dieu, madame, je ne vois pas alors le moyen d'être assuré du secret que vous m'avez demandé; la bonne ou mon domestique peuvent se trouver dans le jardin sans que nous les voyions. Un de mes voisins peut, comme moi, prendre le frais à cette heure.

--Vous avez raison, monsieur, fit l'inconnue avec un désappointement visible, mais nous serons seuls, et je ne risque point d'être

vue?

--Je suis le seul encore debout dans la maison. Permettez-moi de vous diriger.

Tout à fait intrigué, et surtout gêné par les allures singulières de la visiteuse, il monta rapidement le perron, ferma à clef la porte du vestibule qui donnait sur l'escalier de service; puis il ouvrit la porte du salon, et, ayant pris la lampe de la salle à manger pour s'éclairer, il fit entrer la femme voilée.

Dès qu'elle fut dans le salon, Pierre ferma la porte du vestibule, puis poussa le verrou, et ayant approché un siège, il dit:

--Madame, nous sommes absolument seuls, vous pouvez parler.

--La lettre que je vous ai adressée ce matin vous a dit la gravité du motif qui me dirige.

--Madame, j'espère que vous avez exagéré les mots. Vous me parlez de mon honneur, de mon avenir, ce sont bien les mots.

--Oui, monsieur, vous en jugerez tout à l'heure.

--Avant, madame, pour avoir dans vos paroles la confiance qu'elles méritent, puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

--Monsieur, mon nom ne vous servirait à rien, vous ne me connaissez pas.

--Permettez-moi de vous dire encore, madame, que je vous prierai au moins de relever votre voile, le mystère dont vous vous entourez m'embarrasse.

La dame resta muette un instant, puis tout à coup, comme si elle prenait un violent parti, elle dit:

--J'ai la certitude que vous ne mettrez pas en doute ce que je vous dirai, ce que je vous prouverai; au reste, je saurai ainsi s'il a parlé de moi chez vous. Monsieur, je me nomme Madeleine de Soizé.

Et, arrachant vivement son voile, elle ajouta en regardant fixement le jeune homme:

--Vous voyez, monsieur, que vous ne me connaissez pas.

--Excusez-moi, je vous en prie, madame; mais, en réclamant ma discrétion, vous trouverez juste que j'aie désiré savoir à qui je la devais. Je vous écoute.

A son tour, Davenne prit un siège et s'assit.

La femme qui se présentait d'une si singulière façon était absolument belle, elle paraissait âgée de vingt à vingt-deux ans.

Assez grande, gracieusement élancée, la taille souple, lorsque le châle de dentelle qui lui couvrait le visage et les épaules tomba à ses pieds, elle se révéla comme une beauté.

Elle était blonde, de ce blond marron si chaud de ton sous l'éclat des lumières, ses yeux brun vert semblaient noirs sous les longs cils qui leur jetaient leur ombre, sa bouche sévère à cette heure appelait le sourire entre deux fossettes ravissantes, son nez était fin et pur de lignes, ses sourcils étaient bruns, ses oreilles roses, son cou blanc et long était traversé de ce pli charmant qu'on nomme collier de déesse.

Bien faite, élégante dans une robe simple, on sentait à son air, on voyait dans sa mise, on lisait sur son visage une nature distinguée qu'un grave motif forçait à rompre un instant avec ce qu'elle devait toujours être.

Pierre Davenne en subit l'impression, car c'est confus et respectueux qu'il dit:

--Madame, je vous écoute.

--Vous allez, monsieur, juger d'un mot la gravité de l'entretien que je vous demande; j'ai écrit la lettre que vous avez reçue ce matin lorsque j'ai été décidée à me tuer.

--Ah! mon Dieu, que me dites-vous là?

--La vérité simple. Je suis, monsieur, l'unique enfant d'une famille honnête, portant un nom jusqu'à ce jour respecté; adorée par un vieillard, mon père, qui me tuera, si je n'ai le courage de le faire, lorsqu'il saura la vérité. Un jeune homme, ami de ma famille, un officier, un ami d'enfance, par cela plus familier avec moi, a abusé de la confiance que j'avais en lui... Épargnez-moi, monsieur, des explications que vous comprenez. Je fus victime, puis je fus amante; c'est du crime que l'amour naquit. Sur ses promesses, je m'abandonnai, certaine que celui auquel j'avais pardonné en l'aimant me rendrait l'honneur qu'il m'avait volé en me faisant son épouse. Le jour où je sentis que la faute ne pouvait plus se cacher, j'allai réclamer de lui la promesse sainte et sacrée avec laquelle il avait acheté mon silence après le crime. Ce jour-là, monsieur, ce jour-là je connus l'homme. Froid, dédaigneux, méprisant même, las de l'amour éteint, il sourit et me dit: «Ma chère enfant, le mariage n'est la consécration de l'amour »que dans les livres que tu as tort de lire! Le mariage »est l'assemblage de deux situations commerciales, ou »l'augmentation d'une fortune! Ma chère Madeleine, »tu es pauvre et tu ne voudrais pas augmenter mon »malheur du tien!» En entendant ces mots, dont je ne puis vous rendre le ton, il me sembla qu'on m'écrasait; je sentis mes forces m'abandonner et je tombai à ses pieds... J'oubliais de vous dire que lâche et sou-

riante, comme pour parler de bonheur, je m'étais mise à genoux et que je tenais une de ses mains... Il me retint. Quand je revins à moi, on m'avait ramenée chez nous; on avait raconté à mon père que cette défaillance m'avait prise dans mon magasin, car monsieur, c'est vrai, je suis pauvre, je suis première demoiselle dans un magasin. Mon père pleurait.»

Les yeux de la jeune fille s'emplissaient de larmes; mais, faisant un effort et comme honteuse de sa faiblesse, elle essuya vivement ses paupières. Pierre Davenne restait confondu; il se demandait quelle était la raison qui poussait cette inconnue à lui faire semblable confidence, et, songeant à ce que disait la lettre, il cherchait vainement comment, dans cette affaire, son honneur et son avenir se trouvaient en jeu.

Mais, profondément ému par l'accent sincère, par l'honnêteté voulue de son langage, il lui dit doucement:

--Madame, plein de compassion, je suis prêt...

--Monsieur, je ne viens pas vous implorer, fit avec hauteur Madeleine de Soizé; vous vous méprenez...

Fronçant le sourcil, Pierre regarda son interlocutrice, se demandant cette fois si ce n'était pas une folle qu'il avait devant lui, et s'il n'avait pas été bien imprudent d'accorder aussi facilement un entretien à pareille heure à une personne qu'il ne connaissait pas et dont le langage étrange répondait si peu à l'allure et à la mise; i1 dit poliment et froidement:

--Madame, pardonnez-moi, vous m'avez mal compris; je voulais vous demander en quoi votre douloureuse histoire m'intéressait?

--Monsieur, vous connaissez le misérable dont je parle.

--Moi, je connais...

Et du même ton singulier avec lequel elle avait dit son nom, interrompant Davenne, elle dit:

--Je suis la maîtresse, c'est le mot dont on se sert, ajouta-t-elle sardoniquement, je suis la maîtresse de M. Fernand Séglin.

--Ah! mon Dieu, mademoiselle! Et vous voulez de moi? fit vivement Pierre, cette fois véritablement ému et désagréablement surpris, tant sa pensée était loin de son ami.

Madeleine de Soizé lui dit avec le plus grand calme:

--Ce que je veux, vous le saurez, malheureusement pour vous tout à l'heure; mais permettez-moi d'achever.

Le jeune homme s'accouda sur le guéridon, obéissant à la jeune fille, et il écouta:

Au dehors, les grondements sourds du tonnerre se faisaient entendre, le vent mugissait dans les grands arbres du jardin et du parc voisin, et parfois les éclairs, projetant leurs lueurs, inondaient de leur fantastique lumière les armes étranges des panoplies du salon; on entendait frapper sur les vitres les larges gouttes par lesquelles commencent les pluies d'orage. Madeleine de Soizé, sourde à la tempête du dehors, continua:

--Lorsque je pensais à ce qui s'était passé chez Fernand, mon être tout entier se révoltait; puis le calme revint, et alors, me souvenant de tout ce qu'il m'avait dit, n'ayant qu'à fermer les yeux pour entendre encore l'accent sincère avec lequel il jurait que je serais sa femme, me rappelant l'heure fatale où je fus sa victime, le voyant en larmes, suppliant à mes genoux, implorant à la fois mon pardon et mon silence, me jurant sur les siens de racheter sa faute si je

voulais pardonner et aimer, je me dis qu'il était impossible que ce fût le même homme dont je venais de subir l'ingrat et dédaigneux outrage.... Fernand m'aimait... et mon miroir me disait que je n'étais pas indigne d'inspirer cet amour... Amour puissant, puisque pour le satisfaire il n'avait pas reculé devant une lâcheté, une infamie, un crime... Je me dis que ce n'était pas à l'heure où cet amour était partagé, que cet homme pouvait changer ainsi... Je voulus le revoir, lui parler, marchant sur ma dignité... mettant l'amour au-dessus de toute fierté... Il me refusa sa porte... J'insistai... il me fit chasser... Oui, monsieur, chasser comme la dernière des créatures... Tenez, monsieur, en évoquant ce souvenir, excusez-moi... le rouge me monte au front, et les larmes coulent malgré moi de mes yeux...

--Remettez-vous, mademoiselle... dit Pierre, se levant pour cacher son émotion. Il alla fermer les rideaux, car l'orage se déchaînait avec violence et les éclairs à chaque minute donnaient à la jeune fille des crispations nerveuses.

L'ancien lieutenant avait le coeur serré comme dans un étau, ces confidences le gênaient; il avait hâte d'être arrivé à la conclusion et en même temps un secret pressentiment la lui faisait redouter.

Madeleine, ayant dominé son émotion, reprit:

--Enfin, monsieur, abreuvée de toutes les hontes, altérée de vengeance, dévorée de jalousie... je voulus savoir si la cause de mon malheur ne venait pas d'une autre femme, si l'amour ancien n'était pas effacé par un amour nouveau... Je m'informai, j'appris que deux fois par semaine le matin une jeune femme venait chez lui!... Cette femme prenait toutes les précautions pour n'être pas reconnue... A sa tournure, à sa mise, à son élégance distinguée, on reconnaissait une femme du monde... Vous jugez le coup terrible que me

porta cette révélation... J'avais une rivale, une rivale préférée... Une autre avait ces baisers qui m'avaient déshonorée et que je mendiais vainement aujourd'hui... Oh! quelles nuits j'ai passées! Eh bien, vous allez juger de ma faiblesse... de ma lâcheté, devrais-je dire... Je me dis à moi-même que cet amour-là n'était qu'un amour banal, passager, que l'élégance de cette femme l'avait charmé, mais qu'il n'avait pas pour elle la passion qu'il avait pour moi... J'en arrivai à lui écrire dans ce sens, je lui pardonnai cette infidélité... le suppliant de revenir à moi!... Cette fois encore je fus repoussée...

Écoutez, monsieur, lorsqu'une femme aime, lorsqu'elle se trouve dans la situation où je me trouve, il ne faut plus parler de raison,--la preuve c'est ma présence chez vous,--il ne faut plus parler que de moyens indignes.... Je fis interroger les domestiques ... et j'appris que cette femme avait dirigé Fernand dans son indigne conduite, que c'était elle qui avait exigé que je fusse honteusement chassée de chez lui ... et qu'elle s'était servie pour me qualifier de noms que je ne veux pas répéter.... Cette fois, la nature humaine est bizarre, l'amour se changea en haine, je résolus de me venger de lui et d'elle que je confonds dans une haine mortelle.... Mais je suis femme, et par cela incapable de la vengeance terrible que je rêve.... Il faut avec moi un homme décidé....

--Et c'est moi? fit avec stupéfaction Pierre Davenne, c'est moi que vous avez choisi....

--Je vous en supplie, monsieur, écoutez-moi jusqu'au bout, la force nerveuse qui me soutient à cette heure me fera défaut tout à l'heure.

Le jeune homme se tut, hochant la tête, étourdi de ce qu'on venait de lui dire.

Madeleine continua:

--Un homme décidé, et plein de la même haine, du même désir de vengeance....

Pierre écouta, car cette condition lui manquait, ce n'était donc pas de lui qu'il était question.

--Je n'ai pas à vous dire par quel moyen je réussis à pénétrer chez lui à une heure où il était absent.--Je vous ai dit qu'il y a des situations où on ne recule pas devant l'indignité des moyens.--Je voulais connaître sa maîtresse, j'allai chez lui, je fouillai le coffre où se trouvaient autrefois mon portrait et mes cheveux, le coffret du souvenir.--Sa banalité m'assurait que je ne me tromperais pas.... On avait déchiré mon portrait,--la femme, la nouvelle,--je le savais, et je trouvai le portrait de ma rivale, et deux lettres....

--Avec le nom de la femme? demanda Pierre.

La jeune fille fit un signe affirmatif de la tête.

--Les imprudents, dit Davenne à mi-voix, et plus haut: Alors, qu'avez-vous fait?

--Ce que j'ai fait, répondit Madeleine étonnée de la question, ce que j'ai fait?... J'ai pris le médaillon, j'ai écrit au mari.

--Elle est mariée?... dit Pierre avec un tremblement dans la voix.

La jeune fille, les yeux ardents, la voix sifflante, poursuivit:

--Et je me suis rendue chez lui, pour lui livrer les preuves que j'avais volées.... Les voici, voyez....

Et en disant ces mots, elle plaça sur la table les lettres et le portrait.

Pierre Davenne les avait à peine regardés, qu'il jeta un cri et se redressa, pâle, menaçant, terrible; il s'écria:

--Vous mentez, madame, vous mentez....

Devant l'attitude agressive de Pierre Davenne, la jeune fille ne bougea pas; elle affirma avec calme:

--Monsieur, votre femme est la maîtresse de mon amant, de votre ami Fernand Séglin, et je viens vous le révéler, pour que vous vous vengiez en me vengeant moi-même....

Pierre Davenne regarda les lettres, le portrait.... Il restait sans voix, sans mouvement, les yeux fixes, oubliant celle qui lui avait parlé.

Celle-ci avait vivement ramassé son châle, s'était enveloppée dedans et se sauvait, insoucieuse de la pluie et du fracas du tonnerre; elle se fit ouvrir la grille de la rue par Simon stupéfait, et lui remettant sa carte elle lui dit:

--Dites à M. Davenne qu'il m'écrive à cette adresse ... s'il a besoin de moi.

Le matelot clignait de l'oeil et hochait la tête en murmurant:

--Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là? Affalons la langue et mystère!

Et il remonta le perron pour remettre la carte à son maître.

Quand Pierre avait entendu la porte se fermer derrière la jeune fille, il avait regardé autour de lui, puis avait pris les lettres, les avait lues, relues....

Elles ne laissaient aucun doute, car le malheureux s'écria:

--La misérable!...

Et fou de rage, de colère et de douleur, s'arrachant les cheveux, il marchait dans le salon, se buttant aux meubles.... Tout à coup il s'arrêta devant la panoplie, et l'oeil ardent, les lèvres moussues, les dents serrées, il décrocha un pistolet, s'assura qu'il était chargé, l'arma et poussant un cri rauque il courut vers le vestibule, grimpa l'escalier, entra dans la chambre de sa femme où la veilleuse ne jetait qu'une lueur douteuse; il s'élança vers le lit et dirigea le canon de son arme sur sa femme endormie.

Il fit feu!

Un éclair illumina la chambre, dévoilant le plus charmant tableau. Geneviève était endormie sur son bras inondé de ses admirables cheveux bruns, sa tête reposait souriante, et, couchée sur elle, mêlant ses cheveux d'or aux cheveux noirs de la mère, la petite Jeanne dont la bouche entr'ouverte montrait ses petites quenottes blanches... et cela dans un flot de dentelles chiffonnées et sous les grands rideaux jaunes de l'alcôve... C'était un merveilleux spectacle.

Pierre Davenne jeta un cri terrible en voyant son enfant dont la petite tête rose protégeait la mère; il avait tué sa fille!

Au même instant il se sentit terrassé, puis enlevé.

Un coup de tonnerre effroyable résonna.

Pierre Davenne, fou, éperdu, se trouvait à la porte de la chambre; il entendit crier l'enfant... puis la mère, réveillées toutes les deux par le coup de foudre.

Perdant connaissance en entendant la voix de Jeanne, il dit:

--Seigneur! merci... je ne l'ai pas tuée...

Et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, des sanglots hoquetèrent dans sa gorge.

--Grâce à moi!... Je suis arrivé à temps pour lever l'arme... et vous enlever. Bon! voilà qu'il s'affale... C'est pas tout ça, faut l'enlever et qu'on ne se doute de rien là dedans... Elles ont eu peur et elles se lèvent.

Et Simon, prenant son lieutenant dans ses bras, l'enleva et le porta dans sa chambre qui se trouvait en face de celle de sa femme;--il ferma doucement la porte et coucha son maître toujours évanoui.

II

OU SIMON SE PROMET DE NE SE MARIER JAMAIS.

Le matelot, en apportant la carte de Madeleine à son maître, entrait dans le vestibule, lorsque celui-ci, le pistolet à la main, le traversait. Se précipitant derrière lui, il vit l'arme, il entendit les cris inarticulés que poussait le malheureux; il s'élança sur ses pas et arriva assez à temps pour lever l'arme au moment juste où le coup partait. Il avait aussitôt saisi Pierre, l'avait entraîné hors de la chambre.

Et Geneviève, en se réveillant effrayée par le coup de tonnerre, ne vit rien du danger auquel elle venait d'échapper.

Quand Simon Rivet eut étendu son maître sur son lit, il alluma la lampe, et, afin de n'éveiller personne, il ôta ses chaussures; il re-

tira ensuite le pistolet que Pierre tenait encore dans sa main crispée et le cacha. Puis, s'occupant de son maître, comme un père soignerait son enfant, il détacha son col, mouilla ses tempes, essaya de lui glisser dans la bouche un peu de rhum; quand il vit qu'il commençait à respirer plus facilement, que ses yeux s'entr'ouvraient, il dit, pour que l'idée de ce qui s'était passé ne lui revînt pas aussitôt:

--Quel chien de temps! On étouffe, quoi! Tout le monde est malade par des temps comme ça. Espère espère! ça revient.

Le tonnerre ne grondait plus et l'orage paraissait s'éloigner. Simon entre-bâilla la fenêtre, et quand l'air fraîchi par la pluie entra dans la chambre, Pierre dit:

--Ouvre la fenêtre toute grande, cela me fait du bien... Viens ici, Simon.

--Présent, lieutenant.

--Que s'est-il passé?

--Rien du tout; reposez-vous donc.

--Réponds-moi, je me souviens de tout. Quand je me suis évanoui, que s'est-il passé? Et Jeanne?

--Mlle Jeanne? Elle dort. Il n'y a pas de mal. Écoutez.

Et le matelot lui raconta comment il l'avait suivi et tout ce que nous avons vu.

Pierre serra la main de son matelot et lui dit avec émotion:

--Mon vieux Simon, tu es le protecteur de la famille; tu m'as deux fois sauvé la vie, et aujourd'hui je te dois la vie de mon enfant.

--Allons, parlons pas de ça, monsieur Pierre.

Pierre se leva et alla se placer à la fenêtre: il était sombre; le matelot le suivait des yeux et grognait tout bas:

--Qu'est-ce que cette gourgandine-là est venue faire ici? C'est à cause d'elle qu'il a eu cet accès de fièvre chaude.

Car Simon attribuait à un accès de folie l'épouvantable scène dont il avait empêché le terrible dénouement.

Simon Rivet, le matelot de Pierre Davenne, avait passé la quarantaine; c'était un grand gaillard, long comme un mât et maigre comme une arête; il avait les cheveux rares, mais bruns, les yeux bruns, les favoris bruns qui formaient le collier, la peau brune, les lèvres rouges et épaisses, la bouche immense; les dents étaient brunes aussi, les narines toujours ouvertes; ses oreilles plates et sans ourlet étaient ornées de deux anneaux d'or, grands comme des bracelets; il avait au-dessus des yeux deux touffes de poils fauves qui ressemblaient à une brosse à dents; ses sourcils et l'ensemble de tout ça était gai. Quand il faisait risette à la petite Jeanne, celle-ci se tordait de rire. Quand sa petite maîtresse s'avisait de tirer sur ses boucles d'oreilles, il riait comme un fou.

Quoique habillé en civil, il avait toujours l'allure du matelot; son pantalon étroit au genou faisait le pied d'éléphant sur la chaussure. Il portait en ceinture un vieux châle à ramage, et sa chemise à col lâche tombait sans empois sur sa poitrine, rattachée par des ancres d'or et laissant voir un tricot à raies bleues ou rouges; par-dessus il avait une jaquette droite semblable à une vareuse. À la maison, il se coiffait du toquet; mais, pour aller en ville, il avait un petit chapeau bas qu'il portait par un prodige d'équilibre sur le derrière de la tête; quand le vent enlevait la coiffure des passants, Simon, droit et fier, marchait et son petit chapeau restait vissé comme un chignon.

Il avait navigué avec son maître pendant les dix années que celui-ci avait passées dans la marine. Le jour où Pierre avait donné sa démission, Simon avait obtenu son congé; il avait fait les malles du lieutenant en faisant la sienne. Dans la malle du matelot, il y avait son uniforme, qu'il gardait soigneusement et qu'il endossait les grands jours... Il l'avait mis deux fois déjà, le jour du mariage de Pierre et le jour du baptême de Jeanne. Simon aimait beaucoup à raconter ses voyages, et alors il mentait comme un candidat; son grand plaisir était d'assurer à Annette, la cuisinière, qu'il avait mangé des biftecks de sauvages, et que cela était délicieux. La servante le repoussait avec dégoût, et alors le matelot s'esclaffait de rire.

Pierre Davenne était un brave et beau garçon de trente ans, aux yeux bleus, au teint pâle, portant toute sa barbe fine et soyeuse qui, au soleil, avait des reflets d'or; élégant, il paraissait un peu faible; mais il cachait sous cette apparence délicate une force extraordinaire. Après être resté quelques minutes à la fenêtre, il revint dans la chambre, se laissa tomber dans un fauteuil et, les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, vaincu par la douleur, il se mit à sangloter.

En entendant pleurer son maître, le matelot se retourna d'un saut et s'écria:

--Eh! bon Dieu! qu'est-ce qu'il y a?... Mon lieutenant, monsieur Pierre, vous pleurez... vous pleurez... mais, qu'est-ce qu'on vous a fait?... carcasse de chien!... Vous n'allez pas vous mouiller comme ça!... En v'là des affaires!...

Et comme Pierre sanglotait en gémissant, le vieux matelot dit, pleurant à son tour:

--Ah! si vous avez des douleurs comme ça à vous seul... moi aussi alors je vas pleurer... C'est-y du bon sens, un homme qui pleure... Mais, il y a quelque chose... je vas réveiller madame.

--Tais-toi malheureux..., tais-toi, dit vivement Pierre, pendant que le matelot maugréait:

--C'est cette femme de malheur qui a fait tout ça... Espère... espère!

--Simon, écoute-moi, reprit Pierre Davenne après s'être efforcé d'arrêter ses sanglots... écoute-moi, mon vieux fidèle... Un malheur, un grand malheur me frappe... Es-tu homme si je disparaissais à veiller et protéger mon enfant?

--Qu'est-ce que vous dites là, monsieur... qu'est-ce que vous dites là?... Ah! je comprends! nom d'un tonnerre! Vous, un homme, vous pensez à vous tuer... Ah! mais vous ne ferez pas ça... Comment, j'ai sacrifié ma vie, à vous, après être resté dix ans près de votre père et puis, pour récompense, vous me laisserez seul... moi... Vous êtes jeune, riche... et pour des... des... gourgandines, vous voulez vous tuer...

--De qui parles-tu? fit Pierre le sourcil froncé.

--De la femme de ce soir...

--Écoute, mon vieux camarade... écoute; je puis tout te dire à toi, car ma vie doit changer d'aujourd'hui et je te sais incapable de répéter un mot de ce que je te dirai.

--Je me ferai plutôt hacher...

--Simon, tu sais comment je me suis marié, tu sais quel amour profond je ressentais lorsque j'allai demander la main de Gene-

vième... tu sais de quelle tendresse je l'ai entourée, je l'aimais plus que tout au monde... J'étais heureux qu'elle fût pauvre parce que je me disais: Ainsi elle me devra tout... Tu sais si un jour, une heure, mon cerveau a eu d'autre pensée...

--Eh bien, mon lieutenant, mais Mme Davenne vous aime toujours...

--Ah! malheureux! que dis-tu là! dit Pierre fondant en larmes...

--Qu'y a-t-il donc?...

--Mme Davenne n'est plus... fit en se domptant Davenne.

--Hein!

--Mme Davenne est la maîtresse de Fernand Séglin...

--Fernand, votre ami. Ah! le coquin! exclama le matelot... Mme Davenne...

--Oui, le misérable! lui que j'ai fait ce qu'il est, dit avec rage le jeune homme... Puis, la douleur reprenant le dessus, il retomba anéanti et gémit en pleurant:

--Que faire, mon Dieu? Tout ce qui me vient au cerveau, c'est le malheur de Jeanne.

Le vieux matelot rongeait ses lèvres et rageait tout seul. Après un long silence, il dit:

--Si j'avais su que la péronnelle qui est venue ce soir venait raconter ça... je l'aurais étranglée... Mais ce n'est pas tout ça. Est-ce sûr? C'est pas des méchancetés de femme?

Pierre se contenta d'affirmer de la tête.

Simon se promenait à grand pas dans la chambre, regardant son maître, et terrifié de ce désespoir, de ces larmes. Ah! qu'il aurait préféré la colère... Et c'était un triste spectacle que cet homme jeune, accablé de douleur, et pleurant comme un enfant, et auquel chaque mot de consolation semblait une blessure nouvelle.

--Mon lieutenant, fit tout à coup le matelot,... l'honneur d'un homme est au-dessus de la conduite d'une femme... Il faut en finir cette nuit, nous allons aller chez M. Fernand, je l'éveille, il fera jour dans une heure, nous emportons des armes... et je vous ai vu à l'oeuvre, je sais la suite. Si je me trompe, je vous venge et je le tue comme un chien... Vite, apprêtez-vous.

--Ce n'est pas une vengeance ça...

--Comment, ce n'est pas une vengeance? exclama le matelot étonné.

--Si je me bats avec Fernand, je le tuerai, je le sais... et après...

--Comment après? répéta Simon abruti. Après il ne revient plus.....

--Crois-tu donc que de ce jour je reverrai ma femme...

--Ça, ce n'est pas une difficulté... Vous vous séparez, et tout est dit.

Pierre eut un amer sourire.

--Simon, on m'a brisé le coeur; en une heure j'ai vécu dix ans... Je suis de l'avis de cette femme. Je veux d'abord me venger et je les tuerai après...

Simon écarquillait les yeux, ouvrait la bouche, plissait son front, faisait enfin des efforts pour comprendre et n'y réussissait pas.

--Simon, si je tue Fernand, je n'en reste pas moins le malheureux que sa femme a trompé et qu'on ridiculise... Si je me sépare de ma femme, je la fais libre et riche... et je reste le mari de la femme perdue, qui traîne éternellement mon nom dans son vice et le flétrit en le faisant porter à des enfants illégitimes...

Pierre Davenne se redressa tout à coup, et fier, les bras croisés, il dit:

--Fernand Séglin est un infâme, un misérable et un lâche; j'ai été sa dupe... mais il ne me rendra pas ridicule... Geneviève est une fille perdue... un monstre... mais personne ne saura que Mme Davenne, que la mère de mon enfant, s'est déshonorée en trompant son mari!

--Qu'allez-vous faire?...

--Je te raconterai cela à l'heure voulue... Simon, sais-tu où demeure, à Paris, Rigobert?

--Rigobert le sauvage?...

--Oui!...

--Je sais que c'est du côté de Montrouge, je ne peux pas dire où précisément... Mais ne vous inquiétez pas de ça; il faut le trouver, je le trouverai...

--Il faut que je le voie demain.

--Mon lieutenant, ce sera fait...

--Eh bien, mon vieux Simon, va te coucher... Simon tournait son béret dans ses mains et ne bougeait pas.

--Eh bien, tu ne m'as pas entendu?...

--Écoutez, mon lieutenant, faites-moi une grâce: laissez-moi coucher là...

--Comment, dans ma chambre?

--Vous savez bien que je dors partout, moi, sur un fauteuil, sur le tapis...

Pierre Davenne eut un triste sourire en disant:

--Mon pauvre et bon camarade, tu ne crois pas à ma dernière résolution, tu crois que je veux t'éloigner...

--Eh bien, oui... j'ai peur de ça... Une fois seul, vous perdez la tramontane, ça vous prend, une cartouche; v'lan et ça y est... bonsoir les gabiers.

Davenne serra la main de son matelot, haussant imperceptiblement les épaules, et lui dit:

--Reste, Simon!... Demain, tu verras quelle campagne je te prépare et combien j'ai besoin de vivre pour la faire...

--Merci... Tenez, couchez-vous; je prends ce coin-là, un tapis qui est plus doux qu'un matelas.

Et le matelot se coucha aussitôt; il feignit de dormir et ne quittait pas de l'oeil son lieutenant.

Celui-ci alla respirer à la fenêtre, puis, revenant, il s'étendit sur son lit et éteignit la lampe...

Au bout de quelques instants, le matelot se glissa sans bruit sur le tapis et se plaça juste devant le lit en se disant:

--S'il se lève, comme ça il sera forcé de me marcher sur le corps, faudra bien que je me réveille.

Il lui sembla que Pierre respirait plus fort et s'endormait; il écouta; le malheureux pleurait et gémissait: c'étaient les larmes qu'il versait sur le bonheur à jamais perdu.

Et Simon grognait tout bas:

--Carcan de chien, faut-il que les hommes soient bêtes de s'attacher à ces choses-là!... Les femmes!... L'une fait le mal, vite l'autre vient le raconter... Quel monde!... Tant qu'au Fernand, je crois que le jour où nous nous aborderons tous les deux dans un coin, il passera un mauvais quart d'heure!

Pierre ne put dormir, poursuivi sans cesse par la révélation cruelle qui venait, en une heure, de détruire tous les projets de sa vie; vainement il cherchait à se contenir; aux larmes succédaient des cris de rage... puis des cris d'effroi, lorsque la pensée lui revenait qu'il avait failli tuer sa fille...

Ce fut pour le malheureux une épouvantable nuit, dans laquelle, obligeant la volonté à faire taire la matière, il reconstruisit son avenir.

C'est la pensée unique de son enfant qui fit sa force... C'est pour elle qu'il résolut d'éviter le scandale en chassant la femme et en châtiant le faux ami.

Au point du jour, Simon se leva; on pense qu'il avait peu dormi. Malgré les précautions prises par lui pour ne pas réveiller son lieutenant, il fut tout désappointé en le voyant se dresser sur son lit et lui demander:

--Quelle heure est-il, Simon?

--Mon lieutenant, fit celui-ci, il est encore l'heure de dormir...

Pierre se leva et dit:

--Nous avons beaucoup à faire aujourd'hui...

--Vous ne voulez pas vous reposer et vous tomberez malade.

--Lorsqu'il y avait du danger à bord, est-ce que l'on se reposait?...

--Nous ne sommes pas à bord, fit le matelot en secouant tête.

D'un ton singulier, qui fit lever la tête à Simon, Pierre dit:

--Nous montons d'aujourd'hui la _Vengeance_... et la campagne commence... Simon, à l'oeuvre... Toute la nuit, je n'ai pas fermé l'oeil; j'ai arrêté mon plan. De cette heure, tout est fini... L'amour est mort, je n'ai plus de pitié...

--Qu'allons-nous faire? demanda Simon en voyant le bouleversement des traits de son maître, en constatant le changement qui s'était opéré en une nuit sur son visage...

--Il faut aujourd'hui que nous retrouvions Rigobert.

--Vous venez avec moi?...

--Je t'accompagnerai; je ne veux pas rester ici ce matin, je ne veux pas la voir...

--Mon lieutenant, il faut être fort...

--Je t'ai dit, Simon, que j'avais mis ma nuit à arrêter mon plan.

Le matelot ne répliqua pas, il savait que si Pierre était quelquefois long à prendre un parti, du jour où ce parti était arrêté, rien ne l'aurait fait changer... Simon se contenta de maugréer.

--Bon Dieu! c'est pas gaiement qu'il l'a pris...

--Tu m'as vu pleurer pour la dernière fois... entends-tu, mon vieux fidèle, je n'ai plus au coeur qu'un amour, ma fille!... Il faut que nous l'arrachions à ceux que je hais...

--Mon lieutenant, j'ose pas vous dire ça... mais je vous jure que vous avez besoin d'un peu de sommeil, la tête n'y est plus.

Pierre eut un triste sourire et haussa les épaules.

--J'ose pas vous demander ce que vous allez faire, dit le matelot en aidant son maître dans sa toilette... Vous ne voulez pas casser la tête du coquin... Vous ne voulez pas vous séparer de madame, et vous parlez d'enlever votre enfant.

--Je veux, Simon, que ma femme soit veuve...

--Hein! exclama le matelot.

--Je veux en mourant la châtier dans ce qui fait sa vie heureuse.

--Ah çà! bon sang! est-ce que j'ai du calfat dans les oreilles?... Vous voulez mourir pour punir madame... Autant aller vous promener et m'envoyer chercher... l'autre...

La nuit avait éteint dans la nature de Pierre les douleurs aiguës de la veille... Il ne ressentait plus de colère en entendant parler de sa femme et de son ami, la haine avait tout effacé; il reprit avec ce même sourire navré:

--Elle était pauvre, je l'ai faite riche; je veux la rendre veuve à la misère...à la misère qui rend laids ceux qui n'ont que le vice pour la combattre... Elle avait le respect et l'amour, je veux la laisser au mépris et à l'abandon de son... amant... Elle avait conservé une vertu, elle était mère... Je veux lui enlever son enfant, sans amis... avec la honte... et je la condamne à son amant dont je connais le coeur.

Le matelot se taisait effrayé, car il lisait sur le visage de son maître que tout ce qu'il avait dit était arrêté irrévocablement et serait exécuté... Mais il y avait dans tout cela un point contre lequel Simon protestait, et il dit:

--Tout ce que vous voudrez, mon lieutenant... Mais il y a une chose à laquelle je m'oppose absolument...

Pierre le regarda dans les yeux, mais le matelot continua:

--Et que vous ne ferez pas... Vous ne la ferez pas veuve...

Pierre Davenne haussa imperceptiblement les épaules et, répondant, dit:

--Descends voir Annette, dis-lui qu'indisposé à la suite de l'orage, je sors avec toi, pour aller à Vincennes, qu'elle en informe madame à son réveil... Nous ne rentrerons pas déjeuner...

Le matelot obéit, secouant la tête, et grognant tout bas:

--Potence à l'ail!... Je ne le quitte pas d'une semelle... Ah! mais, faut pas croire qu'on fera ce que je ne veux pas... pour des femelles... des... Espère! espère! j'ai l'oeil...

Après avoir rempli sa commission, Simon vint rejoindre son maître qui l'attendait à la porte. Celui-ci lui dit:

--En route!

--Où allons-nous?

--Est-ce que je sais, c'est toi qui me conduis... Nous devons retrouver Rigobert...

--Ah! très bien!...

--Allons jusqu'à la place, nous prendrons une voiture...

Ce dernier point fit faire la grimace à Simon... la voiture lui donnait le mal de mer.

Quelques minutes après, Pierre était étendu dans une voiture découverte et Simon Rivet, assis sur le siège près du cocher... lui racontait qu'il avait été dans une île où les cailloux étaient des pièces d'or, seulement elles n'avaient pas cours en France et c'est pour cela qu'il n'en avait pas rapporté; l'or était si commun dans ce pays-là que la monnaie se faisait avec du papier... mais toujours par jalousie la France ne voulait pas l'accepter.

Simon était bon et pas fier, il tira une petite boîte et pria le cocher d'y fouiller en y fouillant lui-même; celui-ci accepta... Leurs goûts sympathisaient, car tous deux se glissèrent dans la bouche une pincée de tabac, et le matelot joyeux dit en frappant sur l'épaule de l'automédon:

--Dis donc, le phoque, tu aimes donc ça aussi, les pralines?... Et ils éclatèrent de rire.

III

OÙ RÉSIDAIT ET CE QU'ÉTAIT RIGOBERT.

Après s'être arrêté dix fois devant tous les bouges des environs de la Glacière, pour permettre à Simon de se renseigner, dirigé par le matelot, le cocher conduisit sa voiture sur la grande route, et sur l'ordre de Pierre il attendit; celui-ci, guidé par son matelot, s'engagea dans un sentier étroit qui menait au milieu des champs.

Où Montrouge finit, où les carrières commencent, un village étrange avait poussé; sur une terre aride, rebelle à la culture, des tentes, des échoppes, des baraques s'étaient dressées. C'était bien le plus étonnant tableau, le plus fantastique paysage... mais le moins rassurant quartier qu'on pût voir. C'était la ville de repos du monde forain, c'est là qu'avaient leur résidence fixe les colosses, les femmes à barbe, les grimaciers, les hercules, les femmes à trois jambes, les Vénus à moignons, les tirangeurs de brèmes... le monde des saltimbanques enfin... C'est dans ce lieu singulier qu'ils vivent, lorsqu'ils ne font pas _l'entre-sort_.

Ils appellent ainsi le théâtre en toile, la voiture, la baraque qui sert à leurs exhibitions, «le mot est caractéristique,--le public monte, il voit un phénomène et s'en va: on entre, on sort,--de là le nom.»

Lorsque Pierre et le matelot arrivèrent dans cet étrange campement, tout semblait dormir; ils furent salués par un choeur d'aboiements de chiens; Simon, pour s'orienter, s'adressa au seul être qu'il vit accroupi devant une porte, un nain, vieux, laid, ayant une grosse tête noire sur un corps d'enfant. Il lui demanda:

--Dis donc, Mal-Venu, sais-tu où demeure Rigobert?

D'une voix profonde de basse, le nain répondit:

--Rigobert?...--le père sauvage, le tirangeur de brèmes?

--C'est ça... le sauvage... le ti... comme tu as dit... je ne sais pas...

--Là, au coin... la grande maison...

Le matelot était hésitant, il cherchait la grande maison! Ce que le petit monstre qualifiait ainsi était une hutte, une tanière épouvantable... Sur une rue percée dans l'imagination des gens, au mi-

lieu des champs, s'ouvrait devant un cloaque la porte étroite d'une cour non pavée, close par des planches provenant du _déchirage_ d'un bateau; de nombreux clous montraient leurs dents et servaient à accrocher les loques qu'une lessive hâtive avait la prétention de nettoyer...

A droite était une écurie dont le fumier faisait tapis; devant une auge vide se dressait le squelette d'un cheval recouvert d'une peau pelée qui semblait trouée par les aspérités des os; sur le cuir, ayant usé le poil, les harnais avaient laissé leurs traces luisantes. A gauche était la voiture, _l'entre-sort_; au fond, ce que le petit monstre appelait la grande maison, était un hangar vitré, sans ligne, sans appui, bâti avec des débris de démolitions. Nous avons dit vitré, il faut ajouter que les vitres ayant été brisées, elles avaient été remplacées par de vieilles affiches, par des papiers de couleurs diverses; portes, fenêtres, vitres étaient rassemblées par à peu près; les araignées et les cloportes, aidés par la poussière, avaient comblé les assemblages mal joints.

C'est à la porte de cette tanière que Simon alla frapper.

La pluie de la veille avait défoncé les terrains, et les deux hommes pataugeaient dans un immense cloaque, ils entraient dans la boue jusqu'aux chevilles.

En entendant frapper, un chien aboya, et l'harmonie canine qui les avait salués à leur arrivée recommença de plus belle. A leur gauche, la porte de _l'entre-sort_ s'ouvrit, et sur l'escalier une étrange jeune fille parut, qui leur demanda avec un accent étranger:

--Que voulez-vous, messieurs?

--Le père sauvage... Rigobert.

--Veuillez attendre une seconde et je vais ouvrir, le maître ne répondrait pas...

La jeune fille disparut une minute pour reparaître aussitôt enveloppée dans un long châle turc... aux couleurs criardes, mais que l'usage avait un peu éteintes et que l'âge avait déchiré.

Malgré l'état de prostration dans lequel se trouvait Pierre Davenne, aux accents bizarres de la jeune fille, il leva la tête et resta comme ébloui de sa singulière beauté. Celle-ci, semblant ne pas s'apercevoir de l'effet produit, descendit les quatre marches qui ascendaient à sa voiture et, vive et légère, sautant, sans mouiller ses pieds, par-dessus les mares d'eau, elle vint ouvrir l'huis, entra et alla frapper à une autre porte en disant:

--Père Rig! deux messieurs te demandent.

On entendit un grognement, la jeune fille dit:

--Il se lève, asseyez-vous, messieurs...

Et elle désignait des caisses vides... Pierre et Simon regardaient l'étrange demeure où ils se trouvaient. C'était le taudis le plus inénarrable, tout ce que l'avarice sordide et malpropre peut recueillir était là.

Une seule chose fixa l'attention de Davenne. Au fond se trouvaient trois tablettes absolument envahies par des fioles remplies de liquides de toutes les couleurs... et au-dessus, dans d'immenses bocaux, grouillaient des grenouilles et des reptiles vivants.

Pierre, poursuivant assurément un but secret, regardait attentivement la jeune fille... un joli tableau, nous l'avons dit.

Elle avait environ dix-huit à vingt ans; elle était excessivement belle, son front était pur, ses yeux immenses, bruns, doux, comme le velours, étaient bordés de cils longs et épais, retroussés à leur extrémité. Son nez, fin et légèrement busqué, avait ces fraîches narines roses des femmes impressionnables. Ses lèvres solidement arquées étaient d'un rouge sanglant qui faisait ressortir davantage la blancheur nacrée de ses dents. Ses oreilles toutes petites étaient presque aussi rouges que ses lèvres; sous sa peau au teint chaud et duvetée, on sentait courir dans le sang une robuste santé, et des cheveux si noirs qu'ils paraissaient bleus encadraient magnifiquement son visage d'un ovale parfait. Faite comme les beautés antiques, dont la sculpture grecque nous a conservé l'image, elle était grande, forte et souple; l'oeil et la bouche étaient provocants et l'éclair de son regard révélait l'ardeur qui courait dans ces vingt ans-là.

Elle était à peine vêtue lorsque les deux hommes s'étaient présentés, et hâtivement elle s'était fait un manteau du vieux châle; ses pieds, mignons et haut cambrés, chaussaient de hideuses savates jaunes, sur ses reins pendaient des haillons aux couleurs criardes, mêlées de fils dorés... sur lesquels la misère avait traîné son étrille... Tout cela était en loques...

Et cependant, dans ses guenilles, elle était superbe; superbe à ce point que Simon stupéfait regarda son maître auquel il venait d'entendre dire, si bas qu'on eût pu croire qu'il pensait:

--Oh! l'adorable créature! et qu'elle serait bien _la Femme_...

A ce moment, pour faire contraste au tableau, la porte sur laquelle la jeune fille avait frappé s'entrebâilla et une tête, presque un masque, parut... qui demanda:

--Qu'est-ce que tu as dit, Iza?

--Tu vois, maître, ce sont ces messieurs qui te demandent.

L'homme regarda avec défiance et ne reconnut ni l'un ni l'autre.

Simon s'avança...

--Eh bien! tu ne me reconnais donc pas, Rigobert!... Espère! espère!

A ce nom, le vieux saltimbanque qu'on interpellait fit une grimace et regarda comme un myope en clignant de l'oeil celui qui parlait... Il faisait des signes négatifs; le matelot, haussant les épaules, dit alors:

--Voyons, le sauvage... à bord de la _Souveraine_ tu n'étais pas si fier!

--La _Souveraine_! exclama Rigobert avec épouvante et pris d'un tremblement.--Ne crains rien, vieux marsouin, fit Simon en riant à large bouche, nous ne venons pas pour le passé... Je t'amène mon lieutenant qui veut te parler.

Pierre dit aussitôt:

--J'ai besoin d'abord d'être seul avec toi!... Tu t'occupes toujours de ça? ajouta-t-il, en montrant les fioles.

--Oui!...

--Alors j'ai à te parler.

--Maître, je suis à vous, je vais me parer, dit aussitôt Rigobert.

--Si le seigneur a besoin d'être seul, dit la jeune fille en dardant curieusement la flamme ardente de ses prunelles, nous allons nous retirer.

Pierre Davenne regarda quelques secondes la bizarre créature et lui dit:

--Ma chère enfant, j'aurai peut-être à vous parler aussi tout à l'heure.

--A moi!... Vous voulez les cartes?...

--A tout à l'heure, reprit Pierre en souriant.

Simon suivit la jeune fille qui sortait et comme celle-ci, lui ayant offert pour siège les marches de sa voiture, s'occupait à allumer le feu... il lui dit:

--Vous n'êtes pas d'ici... vous?... vous avez dû voyager, comme moi. Eh bien, la belle sauvage, vous n'avez rien appris dans vos voyages. Moi j'ai été dans un pays où pour faire du feu, même dans l'eau, dans la neige, nous frottions deux bouts de bois... ça s'allumait tout de suite... Ah! quel beau pays... c'est le pays des statues vivantes... vous n'avez rien vu de beau comme ça... ça rend froid pour les autres. Vous êtes bien belle, vous, eh bien, ma mie, par là vous ne seriez que de la Saint-Jean, on voit les plus belles femmes du monde!... Quand une femme veut vous faire un cadeau... aussi vrai que nous sommes là tous les deux, ça m'est arrivé à moi qui vous parle... à votre fête, à la Noël, elle se fait arracher une dent et vous la donne... Ce sont des perles fines, c'est plus cher que le diamant. Le diamant, dans ce pays-là, on fait des vitres avec; il n'y a que les petites gens qui en portent... Moi, qui vous parle... je peux me flatter d'avoir vu les deux plus jolies filles du monde...

--Quelle est l'autre?... demanda en riant finement la jeune fille..

Simon ne comprit pas, et continua en racontant l'histoire d'une reine kanake qui lui avait offert de partager son trône.

Dans la maison, Rigobert s'étant paré, selon son expression, sortit enfin de sa niche.

C'était un petit homme sec... la tête était un peu grosse pour le corps, il avait le teint mat et plombé, et comme il avait horreur de l'eau, que la pluie seule le débarbouillait, la peau était terreuse, ses cheveux gris sale étaient ébouriffés sur sa tête; il les étrillait de ses doigts minces et crochus; l'oeil était brun feu comme celui des oiseaux de proie; il faisait le myope pour ne pas reconnaître les gens qu'il ne voulait pas voir, mais sa vue était excellente, son regard courait toujours sous ses sourcils hérissés comme des flammes de grenade, ses lèvres étaient pâles et minces et le menton plat.

Il s'était paré!... Vêtu d'une houppelande trop longue, il était boutonné comme un prêtre, cachant ainsi son linge plus que douteux; sous sa longue robe on voyait passer deux jambes grêles terminées par des pieds énormes; l'étrange, c'est que lorsque ses manches se relevaient, lorsque la houppelande s'écartait sur la poitrine, on voyait sa chair tatouée, de là son nom: Rig, le Sauvage.

Un jour, Rigobert avait dû, pour des raisons que nous connaîtrons plus tard, se sauver du bord dans un atterrissage... Pris par les sauvages, il avait vécu quinze années avec eux...

On juge facilement du changement qui peut s'opérer en un individu à la suite d'un déplacement semblable. Rigobert était un Parisien, un faubourien même. Il n'était pas entré, on l'avait poussé dans la marine; ne pouvant rien en faire, on l'avait engagé mousse. Il avait, par sa conduite toujours irrégulière, pleinement justifié la décision de sa famille; il avait été le plus intelligent et le plus désobéissant mousse, le plus solide, le plus adroit marin, et la plus mauvaise tête, le vrai «bon enfant,» et la plus mauvaise nature; il passait plus de temps aux fers qu'en service: rien ne l'avait

dompté... Il avait la plus grande indifférence pour le danger et ne reconnaissait qu'un maître: sa volonté, lui.

Il avait tous les vices, mais il était capable de tous les dévouements; lorsqu'il acceptait une mission, on pouvait compter sur lui... Son caractère s'était, il est vrai, un peu modifié avec l'âge, un nouveau respect ou plutôt une crainte lui était venue... la police!

Pierre dit au vieux Rigobert:

--J'ai peu de temps, il faut que nous nous entendions vite; or je tiens, pour éviter toutes feintes inutiles, à te dire que je te connais de vieille date. Celui que l'on nomme ici le sauvage, le vieux Rig, je le connais, moi, sous le nom de Rigobert Contour, et j'ai entendu conter son histoire par le major Ruiton qui l'avait pour matelot à bord de la _Sémillante_.

En entendant ce préambule, le vieux sauvage se leva vivement, regarda par les vitres si l'on écoutait, et, comme effrayé, il dit à mi-voix:

--Taisez-vous... taisez-vous... lieutenant, je vous en prie, ici les murs ont des oreilles... Que voulez-vous de moi?

--Je veux que tu me promettes de me servir loyalement, que tu fasses tout ce que je te demanderai... Il n'y a pas de danger pour toi, et il y a beaucoup d'argent à gagner...

En entendant ces mots, le vieux Rig eut une affreuse grimace, qu'il essaya de faire passer pour un sourire,--habitude de tromper sur la qualité de la marchandise vendue.--Ses yeux lançaient des éclairs, il s'avança près du jeune homme et s'accroupit devant lui, en disant:

--Mon lieutenant, nous sommes ici entourés de tout ce qu'il y a de plus mauvais au monde... tous coquins, bandits, misérables, qui me rendent le bien que je leur fais en me haïssant mortellement... Je me mets tout près de vous pour bien vous entendre, mais parlez bas... tout bas... j'entends très bien... très bas, n'est-ce pas?

Pierre reprit:

--Tu exerces toujours ici ton même métier?...

--Je prédis l'avenir... et je fais un peu de médecine.

--La médecine qui tue.

--Chut!... la médecine secrète!... Mon lieutenant, je suis à vos ordres, que voulez-vous de moi?...

Pierre Davenne accoudé sur son genou, le front dans ses mains, réfléchit quelques minutes, puis il dit:

--Rig... te souviens-tu qu'un jour on vint te trouver pour faire évader un condamné à mort?

--Vous savez ça?... C'est au Canada...

--Tu te chargeas de l'évasion, et tu réussis, elle te fut payée cinquante louis.

--Oui... je fis évader le cadavre avant l'exécution, dit en riant le vieux hibou.

--C'est cela!... je viens te demander aujourd'hui de faire la même expérience.

--Sur un condamné?... demanda le vieillard avec inquiétude.

--Ceci ne te regarde pas... Que t'importe sur qui... Je viens te demander de renouveler ce que tu as fait, et je t'offre deux cents louis...

--Deux cents louis... fit le vieux matelot, et les pupilles de ses yeux brillèrent.

--Il y a quelques dangers à courir?... La police va...

--Aucun... interrompit Pierre.

--Ah!... sur qui devrai-je faire... l'expérience?

--Sur moi!

--Hein! fit Rigobert sursautant, étourdi... Sur vous!... quel est votre but?

--Ceci ne te regarde pas... Je te demande, es-tu capable de recommencer ce que tu as fait? veux-tu le faire? et je t'offre deux cents louis...

--Savez-vous, lieutenant, que c'est terrible...

--Je le sais!...

--Savez-vous que ce peut être la mort...

--Je le sais... Mais je sais aussi que tout dépend de toi... et que Simon qui te servira dans l'oeuvre te fera sauter la cervelle si tu n'as pas réussi...

Le vieux Rig se contenta de hausser les épaules.

--Mon lieutenant, je ne travaille pas pour rien... Vous m'offrez quatre mille francs... mettez-en cinq... et comme c'est payable par vous, vous êtes bien certain que... je réussirai...

--Cinq mille francs, soit!... tu acceptes?...

--Je suis à vos ordres, maître.

--Tu as encore de ce poison?

--Toujours.... c'est du curare... Vous allez voir.

Et, en disant ces mots, le vieux matelot alla chercher dans la niche où il couchait un pot de terre cuite duquel il retira un morceau d'une matière noire, à cassure brillante, présentant assez bien l'aspect de l'extrait de jus de réglisse noir... qu'il montra à Pierre; celui-ci le prit avec précaution.

--Oh! ce n'est pas dangereux, fit le vieux matelot, vous pourriez en manger.

Pierre se contenta de hocher la tête. Le vieux Rig était heureux de parler de sa science, ce qu'il appelait la médecine secrète.

--Ça, voyez-vous, eh bien c'est absolument introuvable en France, en Europe... J'ai eu ça quand j'étais avec les sauvages. C'est à la suite du pillage d'une tribu... Ceci vient des Indiens de Messaya, une des tribus les plus féroces, un tas de mauvais coquins qui ne vivent qu'au milieu des forêts, et qui ne font guère que ce poison...

--Voilà longtemps que tu as ça?... Ne crains-tu pas qu'il n'ait perdu de sa force?

--C'est inaltérable, ça ne bouge pas... Au reste vous allez voir.

Le vieux sorcier alla chercher une capsule de grès, y mit le morceau qu'il avait montré à Pierre Davenne et versa quelques gouttes d'eau dessus; l'eau forma immédiatement une pâte liquide, le vieux Rig prit dans un bocal une grenouille vivante et lui ayant attaché

une patte, il la mit sur la table, lui ouvrit la gueule et versa une goutte du liquide noir.

Pierre Davenne observait attentif...

La grenouille sautait vive, semblant ne rien ressentir... Après quelques minutes, Rig dit:

--Le poison n'a rien fait, vous le voyez... Absorbé ainsi, il est inoffensif; mais regardez maintenant.

Il prit alors un canif; avec la pointe, il fit une légère incision sur le dos du batracien dans laquelle il glissa une goutte du poison.

Puis ils observèrent l'animal.

Dans les premiers moments la grenouille allait et sautait comme avant l'opération, avec la plus grande agilité, puis elle resta tranquille; au bout de cinq minutes les jambes de devant cédèrent, le corps s'aplatit et s'affaissa peu à peu; après cinq minutes la grenouille était morte, c'est-à-dire qu'elle était devenue molle, flasque, et que le vieux Rig, la pinçant de ses ongles, la piquant avec une aiguille, ne déterminait plus chez elle aucune réaction vitale.

--Elle est morte, bien morte, dit le vieux Rig en la prenant par une patte et en la laissant retomber. Eh bien, vous allez voir.

Et tirant d'une trousse un petit scalpel, il ouvrit la grenouille empoisonnée pour découvrir le coeur.

Le sang rougissait à l'air et présentait ses propriétés physiologiques normales et le coeur continuait à battre...

--Le coeur bat! voilà tout le mystère...

--Ainsi tu aurais pu la sauver?...

--Absolument..., dit le vieux matelot, ouvrant la porte et jetant la grenouille en appelant: Radis!...

--Qui appelles-tu?...

--Mon chien, pour qu'il mange la bête.

--Mais tu risques de l'empoisonner.

--Maître, vous oubliez ce que je vous ai démontré...

--C'est vrai--, finissons... Demain soir tu viendras à l'adresse que je vais te donner; demain vers minuit, Simon te recevra et te cachera, tu ne le quitteras que lorsque tout sera fini...

--Je m'entendrai avec lui...

--Oui... Écoute bien, Rigobert: peut-être aurai-je besoin quelquefois de tes services, ils te seront largement payés... Mais garde-toi de la moindre trahison..., ce serait pour toi la mort...

--Maître, ma vie s'est passée à me dire: Quand donc emploiera-t-on mon intelligence? J'étais né pour être le serviteur fidèle et dévoué d'un maître... généreux... Ce maître, ce peut être vous?

Pierre ne fit pas attention au regard plein d'astuce et à la révérence pleine d'humilité du vieux misérable... Il le tenait par ses deux rêves: l'argent et la vie. Il lui demanda:

--Qu'est-ce que cette étrange fille qui nous a reçus...

--Une pauvresse que j'ai recueillie dans mes voyages... Il faut faire le bien quand on peut.

Pierre sourit malgré lui...

--Elle travaille avec moi, elle fait de la divination... elle tire les cartes...

--Quel âge a-t-elle?

--Elle l'ignore elle-même... Elle doit avoir dix-huit ans.

--Et pourquoi... puisque tu veux faire le bien, laisses-tu vivre dans ce milieu horrible une enfant de cet âge?... Ne penses-tu pas qu'elle peut se perdre à chaque instant...

--Se perdre, fit le vieux Rig étourdi, penchant sa tête et riant malicieusement, se perdre! Maître, vous croyez donc que la vertu traîne par le monde derrière nos baraques?

--Quoi, ce visage riant, ces grands yeux?...

--Maître..., quand j'ai rencontré Iza, c'était en allant de Widdin à la Sulina, je traversais un village que les Turcs avaient pillé huit jours avant... Iza, qui depuis quelque temps accompagnait les chefs de ces jolis soldats, lasse des inégalités de traitements qu'on lui faisait subir, se souvint qu'elle était chrétienne et qu'elle ne devait pas vivre avec ses ennemis... Elle se sauva, je la trouvai sur la route, presque morte de faim, craignant toujours de tomber aux mains de ceux qu'elle fuyait... Iza n'était pas née pour être vierge et martyre... Je la considère non comme une domestique, mais comme une ouvrière... je la paye, je la nourris, elle a son gîte indépendant du mien, elle est libre... elle a pour elle le quart de ce qu'elle me rapporte...

Pierre, étonné d'abord et ne pouvant assembler la nature dont on lui parlait avec le visage franc qu'il avait vu, écoutait silencieux... Et tout bas il répéta encore...:

--C'est peut-être... _la Femme_!...

Puis, se levant tout d'un coup, il ouvrit la porte et siffla... Son matelot vint aussitôt, il dit alors...

--A cette nuit, vieux Rig... entends-toi avec Simon, c'est lui qui te recevra...

Et il se dirigea vers la jeune Iza... pendant que les deux anciens compagnons s'entendaient.

--Ma belle enfant... dites-moi ma bonne aventure...

Iza releva la tête, et toute souriante...

--Voulez-vous les cartes... ou la main?

--La main!...

Et il tendit sa main; la jeune fille la regarda attentivement, la palpa et dit:

--Vous devez être heureux... la ligne de vie est longue... mais traversée par un grand malheur... puis... je ne veux pas dire ça...

--Dites toujours...

--La ligne de vie est brisée... absolument brisée... et la ligne était longue.

--Merci, à votre tour, mon enfant, donnez-moi votre main.

--Vous ne croyez pas, et vous voulez vous moquer de moi! fit tristement la jeune Iza.

--Si, mon enfant, je crois... et je sais!

Iza tendit sa main, une main mignonne, admirable, aux doigts, aux ongles roses, attachée au bras comme une main de duchesse.

Pierre la prit et la pressant... le front plissé, fixant son regard ardent sur les yeux étincelants de la jeune fille, il dit:

--L'avenir est riant pour toi... le malheur est passé... tu seras riche, aimée, adorée, tu seras belle et enviée...

--Oh! maître, dit la jeune fille, fermant les yeux, éblouie et ravie de ce qu'elle entendait... oh! je vous en prie, ne mentez pas... et superstitieuse, croyant malgré elle à la parole de Pierre: parlez, parlez encore...

Davenne, comme halluciné, la regardait toujours, et quand Iza relevait sa paupière, elle ne pouvait supporter son regard et refermait les yeux, pendant qu'elle écoutait...

Il reprit d'un ton étrange:

--Mais si tu veux être heureuse, sois sans foi, sans âme, sans coeur; le jour où tu seras riche, méprise celui qui t'aura connue pauvre... le jour où tu seras aimée, rends la haine pour l'amour... à celui qui te fera l'honneur de te donner son nom... rends la honte... si tu es capable de cela... espère... tu seras riche, bien riche... très riche...

Et laissant la jeune fille, étourdie, chancelante, prête à défaillir devant le tableau évoqué... Pierre sortit de la tanière du vieux Rigobert, suivi par Simon qui se grattait le crâne, en se demandant ce que son maître voulait faire...

Le vieux Rig avait été très réservé: il avait dit à Simon que le soir même, entre onze heures et minuit, il viendrait rue Payenne; que là une terrible chose devait s'accomplir et qu'il ne pourrait quitter la petite maison de la rue Payenne que le lendemain soir.

Certainement, Simon était discret; pourtant, après les événements qui depuis la veille bouleversaient la vie de tout le monde, il aurait bien voulu que son lieutenant lui fît l'honneur d'une demi-confidence. Il marchait à ses côtés, en regardant en dessous; mais Pierre, la tête baissée, le front soucieux, partait sans le voir, sans voir--le monde étrange qui sortait de toutes les échoppes, de toutes les baraques, de toutes les voitures pour les regarder passer.

Arrivés sur la route, Pierre sauta dans la voiture et dit au cocher:

--A Charonne!

--Pardon, mon lieutenant, où dites-vous? exclama le matelot, aussi ébahi que le cocher.

--A Charonne, près du Père-Lachaise, répéta Pierre impatienté...

--Très bien... très bien! dit Simon, et s'adressant au cocher:

--Allons, mon vieux, lève l'ancre... je vais changer ta praline.

Et la voiture partit.

IV

LES STUPÉFACTIONS DE SIMON RIVET.

La gaieté de Simon Rivet s'était envolée; vainement il cherchait à raconter à son nouvel ami, le cocher, quelques péripéties de ses voyages, sa mémoire était infidèle, et son imagination se refusait à toute complaisance à cet égard. Il avait regardé son maître blotti dans un angle de la voiture, et la mine de celui-ci l'avait attristé.

C'est que les révélations de la veille restaient présentes à sa mémoire, et, malgré toute sa volonté, le tableau du passé, si calme, si heureux, si riant, revenait ajouter l'amertume des regrets à l'irréparable malheur... L'avenir était maintenant muré, sa pensée n'avait plus d'ailes. Il n'y avait dans son cerveau qu'une idée obstinée, tenace: rompre à tout jamais avec le présent et oublier le passé... Son coeur passait par toutes les douleurs: la jalousie, la honte, la rage et la haine. Simon savait ce qu'était son maître dans les questions d'honneur; il savait que, sous les dehors blonds de sa douceur évangélique, il cachait une nature de fer, une force morale énorme... lorsque son maître lui avait dit la veille:

--Simon, désormais nous entrons en campagne à bord de la _Vengeance_; tout est fini ici, je n'ai plus d'amour, je n'ai plus de pitié.

Il savait que, si son lieutenant l'avait dit, c'était arrêté. Il était de fait séparé de sa femme, car il n'avait plus d'amour, il n'avait plus de regret. Il s'étonnait que cela ne se terminât pas par un coup de pistolet dans la tête de l'un «et un peu de salive sur le front, avec une poussée dans les épaules, de l'autre.» Ça voulait dire: Mettre à la porte. Mais il était certain que ceux qui avaient outragé le lieutenant Pierre Davenne ne perdraient pas pour attendre... Confiant, il obéissait, se répétant son mot:

--Espère! espère!

Lorsque la voiture entra dans Charonne, le matelot se retourna pour prendre les ordres de son maître; Pierre dit seulement:

--Allez au pas.

Et, au grand étonnement de Simon, il regardait de chaque côté, comme s'il cherchait à reconnaître une maison. Le matelot, qui

connaissait tous les amis de son maître, était bien certain qu'il n'y en avait aucun dans ces quartiers... Devant une grille sur les barreaux de laquelle pendait un écriteau sur lequel on lisait: _Maison de campagne meublée à louer_, il fit arrêter la voiture et descendit. Il sonna, on ne répondit pas. Il regarda l'écriteau et lut au-dessous: _S'adresser chez M. Savard, place de l'Église_. Il s'y rendit à pied, suivi de Simon, qui se demandait si son maître avait bien toute sa raison.

Il trouva M. Savard, qui lui dit qu'il était chargé de louer la maison mille francs pour la saison.

--Mille francs! répéta machinalement Pierre.

--Oh! monsieur, fit Savard, elle vaudrait six mille francs si elle ne se trouvait pas derrière le Père-Lachaise... Si vous voulez la voir...

--C'est inutile, fit Pierre, je la connais.

Simon releva la tête, étonné. Pierre, calme, fouilla dans son portefeuille et en tira mille francs, qu'il donna à l'individu, assez surpris de la rapidité de la location, en lui disant:

--Veuillez me donner un reçu... On peut entrer en jouissance ce soir?

--Tout de suite si vous voulez, monsieur, dit Savard en signant... Je vais vous remettre les clefs.

--Prends-les, Simon.

Le matelot ne répondit pas; sa bouche s'ouvrit, sa «praline» tomba, tant il restait stupéfait... Il prit les clefs, suivit son maître; devant la grille, celui-ci lui dit:

--Visite la maison, afin de la bien connaître, et viens me retrouver au café de la Bourse, sur la place, dans deux heures.

Simon ne trouva pas un mot à répondre. Il tenait encore les clefs dans sa main et était appuyé sur la grille, que la voiture de son maître était déjà loin... Il ouvrit, puis entra cependant, et, suivant la petite avenue de tilleuls qui conduisait à la maison, il pensait:

--Ah çà! potence à l'ail, est-ce que ça souffle là-haut? est-ce qu'il a un grain? Je sais qu'il n'est pas long à prendre son parti des choses... Mais c'est pas parce que madame ne compte plus... qu'il se retourne comme ça... Est-ce que cette gourgandine de là-bas..., cette vivandière turque... lui a tapé le cerveau?... Déjà! et il veut la mettre dans cette maison... Ça irait vite!...

Et le matelot visitait l'appartement.

L'ameublement avait le mauvais goût des appartements meublés au jour le jour avec les meubles bon marché des ventes publiques.

Ce qui fit exclamer le matelot:

--Il ne va pas au moins nous faire demeurer ici... C'est une salle de l'hôtel des ventes!...

Et il ouvrit la fenêtre.

--Ah bien! voilà quelque chose de joli pour aider à la digestion!... La vue du Père-Lachaise!... Tonnerre de bon sens!... on croirait qu'on vient enterrer jusque dans le jardin!... Espère, espère! Si on reste ici... je m'arrangerai à ce qu'on ne soit pas long à nous donner congé... Je l'ai assez vue, cette cabine-là!... J'y ferai pas longtemps escale!... Bonsoir, la compagnie!

Et saluant les tableaux,--quels tableaux!--plaçant son chapeau en arrière à croire que le bord était dans son col... il fouilla dans sa blague, prit sa praline et fermant les portes il dit:

--Je vous ferme, par conscience... parce que ceux qui voudraient venir en seraient suffisamment punis pour ne plus recommencer... Bon sens, c'est moi qui trouve qu'on serait mieux en face... C'est son cerveau qui bourlingue, ça ne durera pas... Espère! espère!

Et ayant fermé la grille, il partit pour rejoindre son maître au rendez-vous qu'il lui avait donné.

Pierre Davenne l'attendait, Simon reprit sa place près du cocher, mais tout soucieux cette fois; c'est que le pauvre matelot avait beau se creuser la tête, il ne pouvait deviner le but où visaient les agissements de son maître. Il se pencha vers Pierre et lui demanda:

--Et maintenant, où allons-nous?

--Boulevard Beaumarchais.

La voiture partit et, sur l'ordre de Davenne, s'arrêta au coin de la rue des Filles-du-Calvaire. Là il envoya son matelot chez le chevalier de Soizé, pour porter à Mlle de Soizé une lettre cachetée qu'il devait lui remettre en mains propres.

Simon, obéissant, hochait la tête, comprenant de moins en moins et grognant:

--Qu'est-ce que c'est encore que celle-là? Espère! espère!

Il remplit la commission scrupuleusement, ce qui au reste fut facile. M. de Soizé, aveugle et impotent, ne quittait pas la chambre, et c'est Mlle de Soizé qui vint recevoir le matelot.

En entendant le nom de celui qui lui adressait la lettre, elle manifesta une certaine émotion et dit à Simon:

--Monsieur, je vous prie d'attendre une seconde...

Elle se plaça près de la fenêtre et lut la lettre... Le matelot qui l'observait vit que pendant la lecture ses mains tremblaient, que sa bouche se contractait, puis un sourire triste s'étendit sur son visage, lorsqu'elle revint dire au matelot:

--Dites à M. Davenne que je suis prête... j'y serai... et j'obéirai...

--C'est tout? demanda Simon écarquillant les yeux et ouvrant imprudemment sa large bouche.

--C'est tout... Dites enfin qu'il peut absolument compter sur moi...

--Mam'zelle... et la compagnie, dit-il par habitude, je vous salue bien.

Et étrillant son crâne de ses doigts, mordant sa chique, il grommelait en descendant l'escalier.

--Je navigue dans du cirage... Je n'y vois rien... Si ces gens-là se compromettent, ça ne sera pas à cause de ce qu'ils auront dit... Enfin, il faut affaler tout, c'est le lieutenant qui gouverne... Il sait où il va!... Si ça avait été moi, pas tant d'affaires, on bourlinguait tout,--la femme, la bonne;--en voilà une qu'est obstinée.--On restait avec la petite Jeanne... On me mettait de quart pour recevoir ceux qui viendraient... et vogue la galère!...

Il revint près de Pierre qui, à son grand étonnement, semblait attacher une énorme importance à ce qu'il lui disait:

--Répète-moi mot à mot ce qu'elle t'a dit, lui demanda-t-il pour la troisième fois.

Et Simon, absolument étourdi, répéta:

Elle a dit: «Je suis prête... j'y serai! j'obéirai! Il peut absolument compter sur moi!»

Pierre eut un soupir de satisfaction... et il dit à Simon:

--Hâtons-nous!

--Nous rentrons? demanda Simon.

--Non pas...

--Mais, mon lieutenant... je vous prie de ne pas m'en vouloir...; mais vous oubliez l'heure de la soupe.

--Tu as faim? demanda naïvement Pierre.

--Comment si j'ai faim! exclama le matelot... Mais, mon lieutenant, vous ne vous figurez pas ce que ça creuse de sortir comme ça le matin... Si j'ai faim!

Rien ne peut dépeindre l'expression de Simon, en disant ces mots.

Depuis la veille une force nerveuse soutenait le jeune homme: il n'avait pas dormi et ne se sentait pas fatigué; il n'avait pas mangé et ne ressentait aucun appétit; il n'avait plus conscience du temps, il lui semblait que de longs jours déjà s'étaient écoulés depuis la terrible révélation et que la vengeance était tardive. Il regarda l'heure à sa montre et, haussant les épaules, il dit à son matelot:

--Tu as raison, il faut manger.

Alors il paya son cocher et ils entrèrent dans un cabaret voisin...

Entièrement perdu dans ses pensées, Pierre dit au matelot de commander; celui-ci s'en acquitta en conscience... Mais une stupéfaction nouvelle lui était réservée... Son maître ne mangea pas!... Il voulut le décider à prendre quelque nourriture, mais le maître lui dit sèchement.

--Mange, et tais-toi.

Quoique contrarié, le matelot Simon était trop respectueux envers son lieutenant pour ne pas obéir; il mangea seul... le dîner commandé pour deux.

Le repas terminé, le matelot dit:

--Mon lieutenant, nous rentrons?

--Non! fit Pierre du même ton sec, va chercher une voiture...

--Encore! se dit Simon.

Il revint bientôt avec la voiture. Pierre alluma un cigare et s'étendit sur les coussins.

--Où allons-nous? demanda-t-il.

--Où tu voudras, répondit Davenne...

Le matelot regarda son maître avec inquiétude. Est-ce que la découverte de la veille l'avait rendu fou?... Enfin, faisant un geste d'abnégation, il obéit, et après avoir cherché une minute la promenade qu'il pourrait faire, il dit au cocher:

--Mène-nous sur les quais... ce n'est encore que là où ça ressemble à quelque chose. On voit de l'eau et des canots.

Davenne, toujours sombre, vivant de ses tristes pensées, ne poursuivait qu'un but, il ne voulait pas rentrer de jour chez lui; quoique résolu, il évitait de se trouver en présence de sa femme, il n'était pas certain de se pouvoir contenir devant celle qui l'avait trompé, il craignait que ses caresses et ses sourires hypocrites n'entraînassent chez lui un mouvement de colère, où fou, aveugle et n'écoutant que sa haine, il punirait la faute par un crime.

C'est au reste le propre des natures douces et calmes, de ne pouvoir s'arrêter lorsque la colère les envahit; la douceur fait place à la cruauté...

Après avoir descendu et remonté les quais, après avoir été du bois de Boulogne à la Bastille, la voiture s'arrêta, enfin, place Royale.

Pierre Davenne prit le bras de son matelot et s'appuya sur lui pour regagner sa demeure.

--Eh bon sang!... mon lieutenant... qu'est-ce que vous avez?... Vous ne tenez plus debout... Voilà ce que c'est... vous n'avez pas voulu déjeuner... Espère!... espère... Nous voilà arrivés... je vais vous faire faire... un...

--Tu vas rester avec moi et me donner le bras pour gagner ma chambre...

Cela était dit d'un ton qui ne permettait pas de réplique, et Simon resta ahuri.

Lorsque la servante Annette vint ouvrir la grille et qu'elle vit son maître, que l'insomnie, les tourments et la fatigue avaient pâli, quand elle vit ses yeux caves et qu'il était obligé de s'appuyer pour rentrer sur son matelot... en voyant la figure à l'envers de ce dernier, elle s'exclama...

--Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc!

--Ce n'est rien, Annette... Je me sens indisposé...

--Ça vient de vous prendre... là!... demandait-elle, et Simon ouvrait la bouche et répondait...

--C'est incroyable, au bout de la rue, à la min...

Pierre lui pressa le bras à le briser, ce qui fit faire une laide grimace au matelot,--et l'interrompant:

--Non, j'ai été malade toute la nuit, c'est pour cela que je suis sorti ce matin... Mais toute la journée j'ai été ainsi...

Cette fois, Simon crut qu'il s'affalait, tant le mensonge de son maître le stupéfiait.

--Et madame qui est en visite...

--Ah! fit Pierre, elle est sortie ce matin, avant le déjeuner?...

--Oui, monsieur.

--Et comme monsieur ne devait pas rentrer, elle a dit qu'elle en profiterait pour faire quelques visites...

--Elle n'a pas emmené sa fille?...

--Non, monsieur; Mlle Jeanne est dans le jardin.

Le matelot sentit les ongles de son maître qui lui rentraient dans les chairs, mais Simon avait compris et il se tut; en emmenant son maître, il l'entendit dire bas:

--Elle est chez lui... l'infâme... les misérables!

Il monta ainsi à sa chambre; là, il se redressa et n'étonna pas peu Simon en lui disant:

--Aide-moi, je vais me mettre au lit!

--Mais, s'écria le matelot inquiet, c'est donc vrai que vous êtes malade?

Pierre lui dit:

--Je vais me coucher, tu vas veiller là, à quiconque viendra, tu diras que j'ai recommandé de me laisser dormir... tu diras... que je suis très faible.

Simon cette fois fut si stupéfait qu'il ne trouva pas un mot à répondre, et il prit sa faction!

V

LES TERREURS DU MATELOT SIMON RIVET.

Le bouleversement de Simon était tel qu'il en avait avalé sa... «praline» et il rageait tout bas. Il repassait dans sa mémoire tout ce qui s'était accompli depuis la veille, et, malgré tous ses efforts, il ne pouvait rattacher tout cela ensemble. La catastrophe de la veille s'expliquait; dans un moment de rage, de folie furieuse, en apprenant qu'il était trompé, son lieutenant avait voulu tuer sa femme, c'était fort bien! Disons même que le matelot, à cette heure, regrettait presque d'être si heureusement intervenu. Après cette crise de rage, de fureur, une crise de larmes était survenue... Tout cela allait encore. Il connaissait le caractère de son maître, de son chef, il savait qu'il était de force à arracher de son coeur le sentiment qui fai-

sait sa vie heureuse, de l'heure qu'il avait appris que celle qui en était l'objet en était indigne. Or, son maître n'avait plus d'amour pour Geneviève!... et c'est là que le trouble commençait dans ses idées... Qu'avait été faire le lieutenant Davenne chez le vieux coquin de sauvage?... Il savait mieux que tout autre ce que valait l'ancien écumeur de mer: il fallait avoir besoin de lui pour s'en servir!

Le matelot Rigobert, en vivant longtemps chez les Indiens de Messaya, avait appris la vertu de certaines plantes avec lesquelles il faisait des remèdes étranges... pour guérir des maladies non moins étranges,--guérir n'est peut-être pas le mot juste; aussi Rivet disait-il souvent qu'il n'accepterait pas même un verre d'eau de la main de celui que les saltimbanques appelaient le vieux Rig ou le père sauvage. Quelles relations pouvaient s'être établies entre son maître, l'honneur et l'honnêteté mêmes, et ce vieux gibier de potence? Car son lieutenant avait été jusqu'à lui offrir un domicile chez lui, dans sa maison, et il espérait bien que le sommeil ramènerait son cher maître à des idées plus saines, et qu'il le chargerait à son réveil de recevoir d'une autre façon le vieux Rig. Simon se pencha vers le lit.

Pierre étendu avait les yeux ouverts, le regard fixe; il ne dormait pas.

--Espère! espère! grogna le matelot, et grattant son crâne de ses ongles durs, comme s'il faisait des fouilles dans son cerveau, il pensait: En sortant de chez le vieux loup de mer, le lieutenant s'était dirigé vers la jeune fille et lui avait parlé d'une si singulière façon qu'en lui abandonnant sa main qu'il tenait dans la sienne, la pauvre petite avait failli s'évanouir. Que diable! pouvait bien lui avoir dit son chef?... Partant du cloaque, impatient, fiévreux, il s'était fait conduire à l'entrée de Charonne; là, sans marchander, il avait loué mille francs une lapinière, un trou à taupes, une baraque

que lui Simon, qui n'était pas difficile comme logement, n'aurait certainement pas consenti à habiter une année si on lui avait donné la même somme. Dans quel but? Était-ce pour l'offrir à la «sauvagesse?» comme il l'appelait. Assurément la maison de Charonne était plus habitable que la voiture _entre-sort_ dans laquelle elle résidait... Alors, son maître était donc amoureux de la jeune fille; pour que l'amour soit né si vite, c'était logique, le cerveau devait être atteint...

Mais si c'était pour la jeune fille qu'il prenait la maison, dans quel but la faisait-il visiter par son matelot, sans lui demander après la visite ce qu'il en pensait? Simon grattait son crâne, fouillait ses crins... il ne trouvait rien.

De là, il avait été à la Bourse, son lieutenant avait écrit une longue lettre... à une femme, à une femme noble... Qu'était-ce encore que cela? Que signifiaient les mots qu'elle avait répondus et qui semblaient si importants? Pourquoi encore cette feinte maladie, qui l'obligeait à rester chez lui, quand, au contraire, il semblait le matin même désirer n'y jamais revenir?

Et enfin pourquoi, depuis le matin, n'avait-il plus été question des événements de la veille, pourquoi n'y avait-il pas eu commencement d'exécution du plan arrêté la nuit même et qui devait purifier la maison?... Et cependant il n'avait pas oublié, pas pardonné. Simon savait que le seul nom de sa femme le rendait nerveux... il avait encore sur les bras la marque des ongles de son maître.

--Assurément, se disait le matelot, tout le branle-bas du matin n'a aucun rapport avec l'aventure d'hier!...

Toutes ces questions se heurtaient dans le cerveau de Simon et, contrairement au proverbe qui dit: Du choc jaillit la lumière, le matelot ne comprenait rien et il était si bouleversé qu'il avait oublié de

renouveler sa «praline,» si bien que ses joues creuses ajoutaient à son air lamentable.

A l'heure du dîner, Mme Davenne rentra. Annette l'ayant informée de l'état dans lequel son mari était revenu, elle jeta son chapeau sur une chaise, commanda d'aller chercher le docteur et, tout inquiète, monta aussitôt. En la voyant, le matelot comprima un mouvement de rage, pour mettre son béret à la main...

--Qu'est-ce que l'on me dit, Simon?... Pierre est malade?...

--Chut! chut! fit celui-ci à mi-voix... pas de bruit, madame; il dort et m'a bien recommandé de ne pas le laisser éveiller...

Et il voulut empêcher Geneviève de rentrer, craignant qu'elle ne trouvât Davenne éveillé; mais, à la voix de sa femme, celui-ci avait fermé les yeux...

Geneviève s'avança, inquiète, marchant sur la pointe des pieds, évitant de faire du bruit; elle le regarda un instant et dit:

--Oh! qu'il est pâle!

Elle mit la main sur son front et lui prit délicatement le poignet...

--Son front brûle... il a la fièvre!... dit-elle, et, après l'avoir contemplé avec amour quelques minutes, au grand étonnement du matelot, elle vint vers lui et lui dit tout bas:

--Je viens d'envoyer chercher un médecin, et je vais le veiller avec vous. Dites-moi, Simon, comment cela est-il arrivé?... Il n'était pas malade hier...

Là, le matelot se trouva embarrassé; moins que tout autre, il était à même de donner des renseignements sur cette maladie-là,

cependant il fallait répondre et il dit:

--Je dois vous dire, madame... on ne sait jamais comment ça prend, le mal... ce matin il n'était pas bien... et puis après, ça n'a pas été mieux... Il souffrait ici et là, et là... enfin, ça n'allait pas, et puis nous sommes rentrés... et tous les gens qui ont navigué ont de ça... C'est des fièvres... on les a plus ou moins, mais on les a...

--Et enfin, il ne lui est pas arrivé d'accident?... demanda Geneviève impatientée.

--Des accidents... avec moi!... jamais...

--J'ai dit à Annette de courir chercher le médecin.

--Vous savez, moi, madame, je suis de votre avis... Il y a des fois où c'est utile... d'autres fois c'est inutile... ça vaut toujours mieux, on est fixé, dit le matelot tout rouge et ne sachant plus ce qu'il disait...

Après avoir fait quelques recommandations sur les soins hâtifs à donner, Geneviève sortit en disant:

--Je reviens tout de suite; veillez-le bien, Simon, et s'il s'éveille, appelez-moi aussitôt, je vais embrasser ma fille... Pauvre aimé, mon Pierre, pourvu qu'il ne soit pas malade!

Simon se demanda, en voyant l'inquiétude et la douleur peintes sur le visage de la jeune femme, en entendant ses accents sincères, si la soirée de la veille n'était pas un rêve.

--Vous avez entendu, mon lieutenant, dit-il lorsque la porte fut fermée, en voyant celui-ci ouvrir les yeux.

--Oui, fit Pierre calme... Simon, quand le médecin sera venu, il faut que personne n'entre plus ici...

--Mlle Jeanne?

--Jeanne, répéta-t-il.--Puis, après un silence d'une minute:

--Non, elle me parlerait de sa mère.

Le médecin vint bientôt; il était accompagné de Geneviève; elle le conduisit vers le grand lit à colonnes et se plaça de l'autre côté. Pierre sembla s'éveiller. Alors elle lui prit la tête, l'embrassa, et la voix émue, les yeux humides, elle lui dit:

--Oh! mon ami, tu souffres?... Que j'ai eu peur en rentrant!... Docteur, il refuse toujours de se soigner...

Pierre laissa dire et ne répondit pas... Le docteur le regarda attentivement, lui tâta le pouls, l'interrogea et enfin, après un examen attentif, il écrivit une ordonnance...

Simon regardait le docteur sans comprendre pourquoi il restait si longtemps pour affirmer ce qu'il savait, lui: que son maître n'était pas malade!... Pierre appela le docteur, et comme celui-ci, penché sur lui, lui demandait:

--Vous souffrez beaucoup?

Il lui dit à voix basse:

--Ce qui augmente mon mal, c'est la douleur, l'inquiétude de ma femme; elle veut me veiller cette nuit et risquerait de tomber malade elle-même; je vous prie, docteur, d'exiger d'elle qu'elle me laisse seul... et ne revienne que demain au matin.

--Vous avez raison, dit le docteur.

Ayant fait son ordonnance, il sortit avec Geneviève et le matelot, leur disant, lorsqu'il fut assez éloigné du malade pour être certain

de n'être point entendu...

--C'est grave, très grave...

--Que me dites-vous là? exclama Geneviève épouvantée.

Cette fois le matelot resta comme hébété devant le docteur...

--Mon Dieu! mais qu'a-t-il, monsieur, qu'a-t-il?

--Je ne puis me prononcer aujourd'hui... demain nous verrons. Qu'on exécute mon ordonnance. Et comme il vit que la jeune femme allait pleurer, il continua:

--Je ne vous dis pas que tout est perdu, il y a certainement de l'espoir... on est venu me chercher bien tard...

--Mais, exclama vite Geneviève fondant en larmes,--mais vous m'épouvantez, docteur... Vous me dites tout n'est pas perdu... Il y a encore de l'espoir... mais il est très gravement malade, alors!... Oh! mon Dieu! mon Dieu!... mon pauvre Pierre!... Ah! il est mal... il est bien mal et nous n'avons rien vu...

Et la malheureuse femme affolée, hoquetant de sanglots, se laissa choir sur un fauteuil.

Le docteur lui dit gravement alors:

--Madame, il n'y a pas encore de danger. Mais il faut qu'il passe une nuit absolument calme, il faut qu'il soit seul... il faut, madame, que vous vous absteniez, à moins de crise, de rester dans sa chambre; il faut qu'il soit seul avec celui qu'il a choisi pour le soigner, et que celui-ci ne l'éveille qu'aux heures nécessaires.

--J'obéirai... monsieur... mais dites-moi qu'il n'y a pas de danger!...

--Mon Dieu, madame, je puis vous assurer que le danger n'est pas immédiat... et j'ajouterai que j'espère le conjurer... Je me prononcerai demain.

--Allez, Simon, allez, mon ami; vous aimez votre maître comme un père aime son enfant. Veillez-le bien et venez de temps à autre me dire s'il se sent mieux.

Et s'accoudant sur un guéridon, la tête dans ses mains, Geneviève fondit en larmes.

Le docteur sortit sans que Simon pensât seulement à le reconduire... Il n'en revenait pas; on aurait parlé hébreu, il aurait mieux compris; il aurait reçu sur la tête une douche d'eau glacée qu'il ne serait pas resté plus saisi!... Son maître malade! son maître mourant!... Décidément la journée était aux événements fantastiques. Tout à coup une épouvantable idée lui traversa le cerveau:

Son maître avait été le matin même chez le vieux Rig et c'était pour s'empoisonner! Il l'avait empêché de se tuer la veille, et Pierre avait recommencé le matin! C'était cela! Les événements de la journée se précipitaient dans son cerveau et s'expliquaient d'eux-mêmes. Il avait épouvanté la jeune bohémienne en lui disant qu'il venait de s'empoisonner; de là l'émotion de la jeune fille. Il était allé à Charonne louer une maison, c'était pour lui, Simon, pour qu'il ne fût pas sans gîte après la mort de son lieutenant; il avait été à la Bourse trouver son banquier pour arranger ses affaires. La lettre à la jeune femme du boulevard Beaumarchais était un testament!... et s'il avait refusé de déjeuner, c'est que le poison faisait déjà son effet.

Tout ça lui traversa l'esprit en une seconde avec la rapidité d'une étincelle électrique... Il ne fit qu'un bond, du rez-de-chaussée à la chambre de son maître, il entra... Pierre lui dit avec calme:

--Ferme la porte et pousse le verrou...

Le matelot ferma la porte, et il allait s'élancer vers son maître, il allait l'obliger à lui faire l'aveu du poison pour courir vite chercher le contre-poison... Mais encore une fois il resta anéanti; en dépit de l'état constaté par le médecin, Pierre se levait très alerte, se revêtait d'un pantalon à pied, d'une veste de chambre, et disait très gaillardement:

--Allons, mon vieux Simon, à l'oeuvre! Il faut commencer... tu vas avoir de l'ouvrage, mais je sais que tu ne recules pas.

Simon ne tenait plus sûr ses jambes, il s'assit et demanda:

--Voyons, mon lieutenant... faut en finir et ne pas me donner des secousses comme ça... Êtes-vous bien portant?... Êtes-vous malade?... Est-ce vous ou le docteur qui avez raison?

Malgré la terrible situation dans laquelle Pierre Davenne se trouvait, il ne put s'empêcher de rire... et, voyant la mine inquiète et comique de son fidèle matelot, il lui prit la main et lui dit:

--Je me porte bien, mon vieux Simon, le corps est fort et robuste..., le coeur seulement est profondément atteint... Mais ne plaisante pas le docteur, c'est un grand médecin, puisqu'il me trouve une maladie que je n'ai pas.

--Eh bien! mon lieutenant, ce que vous me dites là sauve un homme, exclama le matelot.

--Que veux-tu dire?...

--Dame!... je ne sais pas mentir, moi!...

Cette fois Pierre ne put s'empêcher de sourire, Simon ne vit rien et continua:

--Je croyais que vous aviez fait des bêtises... et que le vieux Rig vous avait aidé... qu'il vous avait fait avaler une de ses drogues... Ah! malheur, la vieille vermine... je l'aurais étranglé... puis, changeant subitement de physionomie, le matelot éclata de rire, se tordant, se frappant sur les cuisses à grands coups de sa large main et exclamant:

--Ah! elle est fameuse, celle-là... je le retiens, le major... c'est un médecin pour les héritiers... Ah! ah!...

Pierre, d'un signe, commanda à son matelot de modérer sa joie bruyante. Celui-ci comprit et, les mains sur la bouche pour mettre une sourdine à sa voix, il fit en se contraignant la plus laide grimace. Enfin il se tut.

Davenne fouillait dans une armoire. Il y prit des liasses de papiers, qu'il mit dans un coffre solide et tout cerclé de ferrures, puis des bijoux, des objets précieux... Simon le regardait faire étonné, son maître fouillait partout, prenant et plaçant toujours dans le grand coffre. Lorsqu'il fut comblé il le ferma et, ayant regardé l'heure à sa montre, il dit à son matelot:

--Madame t'a prié de lui porter de mes nouvelles, va lui dire que je me suis éveillé... que j'ai pris la première potion... et que me rendormant j'ai recommandé qu'on ne fît pas de bruit et qu'on me laissât dormir.

Simon avait la raison absolument bouleversée, il eut un haussement d'épaules qui voulait dire:

--Décidément, je renonce à comprendre, et, obéissant, il alla s'acquitter de sa commission.

Il trouva Geneviève en larmes, et celle-ci lui prenant la main lui dit:

--Simon, ne le quittez pas... si vous êtes fatigué... venez me chercher et je veillerai pendant que vous vous reposerez... S'il appelle, je vous éveillerai.

--Pas cette nuit, madame, il n'y a pas de danger... fit le matelot tout à fait déconcerté en voyant les larmes de celle qui était la cause de tout.

Il revint raconter ce qu'il avait vu à son maître; celui-ci resta froid et il dit à son matelot:

--Personne ne viendra ici avant deux heures; il est dix heures, tu vas descendre ce coffre, il faut t'arranger à n'être pas vu...

--C'est facile, dit le matelot, tout le monde est couché... et madame est dans sa chambre...

--Tu prendras une voiture... et tu vas aller à Charonne, dans la maison que nous avons louée ce matin... tu cacheras ça... Fais bien attention, Simon... que c'est très important. Tu portes ma fortune.

Encore une fois, le matelot regarda son maître avec inquiétude... Avait-il sa raison?... Il allait faire une observation discrète, mais Pierre lui dit:

--Vite.... vite, Simon, c'est à minuit que le sauvage vient; il faut que tu sois là pour le recevoir, car personne ne doit le voir ici.

Simon allait encore essayer de parler. Pierre avait soulevé le coffre et le lui plaçait sur les épaules, puis il lui glissait l'ordonnance dans les mains et le poussait dehors en disant:

--Va... et pas de bruit... ferme doucement la grille... tu feras faire l'ordonnance en route et, avant de la rapporter, tu jetteras dans la rue la moitié des médicaments.

Le matelot maugréant obéit. Mais sorti de la maison, une fois dans le fiacre, ayant renouvelé sa praline pour se rafraîchir... après une grande demi-heure de réflexions muettes, le front plissé, les lèvres faisant la moue, il eut un geste violent et dit comme un homme qui prend une décision:

--Je veux en finir.. Non, non! pas de ça... je ne veux pas marcher en aveugle et me trouver perdu, sans boussole... pas de ça... Espère!... espère!... Il faut qu'il me dise où nous allons... ou sans ça... ou sans ça...

Il ne formula pas sa menace, il était arrivé; il se hâta d'aller enfouir dans la cave de la maison le coffre qui lui avait été si vivement recommandé.

Pendant ce temps, Pierre, seul, avait fermé le verrou de sa chambre pour n'être pas surpris debout; il s'était assis aussitôt devant sa table et avait écrit deux lettres courtes. Il les avait fermées, puis, les ayant mises dans une grande enveloppe, après avoir posé trois cachets, il écrivit:

«A ma femme Geneviève, pour être ouvert seulement lorsque ma dépouille mortelle sera dans la tombe.»

Il plaça la grande lettre, sur la tablette d'un petit chiffonnier, bien en vue. Quelques minutes après il entendit gratter à la porte, et par la serrure la voix de son matelot qui disait:

--C'est Simon, lieutenant.

Il ouvrit aussitôt. Le fidèle serviteur ferma la porte derrière lui et, se plaçant devant son maître, il dit:

--Mon lieutenant, c'est fait... vous pouvez être tranquille... D'abord je crois que personne n'aura jamais l'idée d'aller dans cette

maison-là... Mais c'est pas tout ça...

Simon, embarrassé, les yeux baissés, balbutiait, changeant sa chique de côté, tournant son béret dans ses mains, cherchant le commencement de la phrase par laquelle il voulait demander à Pierre des explications... Il répétait:

--C'est pas tout ça... il faut faire ce qu'il faut faire... mais pour naviguer, il faut voir clair... C'est pas tout ça... Espère! espère! qu'on dit toujours...

Pierre haussait les épaules, et l'interrompant:

--Simon, le vieux Rig va venir accomplir son oeuvre, il est nécessaire que tu saches ce qu'il vient faire, puisque c'est sur vous deux que je compte pour exécuter ce que j'ai arrêté. Ecoute-moi donc avec la plus grande attention.

Le matelot eut un gros soupir de satisfaction... et il pensa:

--J'ai bien fait de lui parler comme ça... au moins je vais savoir le fin mot.

Et assis devant son maître, le toquet à la main, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, les oreilles au vent, il écouta.

Pierre Davenne raconta à son matelot ce qu'il avait décidé avec le vieux Rig; il parlait bas, et ce devait être terrible, car, lorsqu'il eut fini, Simon, pâle, livide, lui dit d'une voix brisée par la terreur:

--Et vous êtes absolument décidé à ça?...

--Absolument.

--Mais c'est épouvantable!...

--Il le faut, et tu vas ici me jurer que tu exécuteras en tout point ce que je t'ai dit...

--Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit le matelot passant sa main sur son front en sueur... et le bras levé, il reprit: Je vous jure de faire ce que vous avez commandé, mon lieutenant... je vous le jure, sur les cendres de feu ma pauvre mère!

--Merci, Simon! dit Pierre le prenant dans ses bras et le baisant au front, merci, mon vieux fidèle... Allons descends, Rig va venir.

--Ah! Seigneur du bon Dieu! exclamait le matelot... c'est-y possible... et, obéissant comme une machine, il sortit. Il rencontra Geneviève qui, entendant du bruit, était sortie de la chambre pour lui demander à mi-voix:

--Eh bien, comment ça va-t-il?

Le matelot la regarda, il ne savait plus que répondre, tant tout son être avait reçu une secousse... il dit:

--Très bien... Espère!... espère!...

Et il descendit.

Il ouvrait la porte du vestibule lorsque tout à coup une ombre se plaça devant lui...

--Qu'est-ce que c'est que ça? fit le matelot.

--Chut!... tais-toi!... répondit-on... c'est moi, Rigobert...

--Ah! bien, et par où es-tu entré? demanda le matelot ébahi...

--Par-dessus le mur et par les arbres... pour ne pas être vu...

--Bon sang de bon Dieu!... gémit le matelot, si je ne deviens pas fou!... et prenant sa tête dans ses mains, il grogna:

--C'est moi qui vais avoir la maladie que le médecin voulait lui guérir.

Puis, hochant la tête, il reprit:

--C'est pas tout ça... madame est là-haut, elle peut te voir... comment te faire entrer?...

Le vieux Rig lui dit...

--Ne prends pas de lumière... marche et je te suivrai dans l'ombre sans être vu ni entendu.

--Bon! fit le matelot, sans énergie, sans volonté, et rentrant sous le vestibule il éteignit la lampe, puis il monta pour prévenir son maître que celui qu'on appelait le sauvage venait d'arriver... Il montait l'escalier, tout soucieux, grognant entre ses dents, rongeant sa «praline;» en passant devant la porte de la chambre de Mme Davenne, il s'appliqua à ne pas faire de bruit, et il entra chez son maître; ayant fermé la porte sur lui, il disait à Pierre:

--Le sauvage est en bas, où faut-il le cacher?

--Mais non, me voilà!... fit le vieux Rig, en se dressant devant le matelot étourdi...

--Ah çà! par où es-tu entré ici, toi?... exclama-t-il.

--Derrière toi, sur tes pas.

En effet, le vieux Rig se glissant comme une couleuvre avait suivi le matelot, rampant presque dans ses jambes sans que celui-ci l'eût vu ni entendu; ce n'était plus le vieil empoisonneur que nous

avons vu, tremblotant tout frileux dans sa houppelande usée... C'était le sauvage, le faux Indien de Messaya.

Pour s'introduire dans la maison de Pierre Davenne, il avait grimpé après la conduite d'eau, s'était hissé sur le mur, puis se pendant à une branche d'arbre il s'était laissé tomber dans le jardin, tout cela sans bruit; toujours invisible, perdu dans l'ombre du petit jardin, il cherchait le moyen de grimper vers les chambres lorsque le matelot était descendu. Pierre lui dit:

--C'est bien ça, Rig, tu es à l'heure et tu es prêt?

--Oui, maître!

--Bien, nous allons commencer... Avant il faut bien s'entendre.

--Et lui!... fit le vieux Rig en désignant Simon.

--Il sait tout... c'est ton aide...

Simon prit le bras de Rig, pendant que Pierre se déshabillait pour se remettre au lit; l'entraînant dans un coin de la chambre, il tira de sa poche un revolver, et le montrant au vieux sauvage, il lui dit, les dents serrées:

--Si ça ne marche pas comme c'est convenu, sur mon saint patron Simon l'apôtre, sur ma part de paradis... je te flanque ces six balles-là dans la tête.

Le vieux Rig se contenta de rire,--le matelot frissonna en disant:

--Le vieux coquin... c'est le diable!

VI

UNE MAUVAISE NUIT EST BIENTOT PASSÉE.

Pendant que le vieux Rig, ayant tiré sa trousse, préparait ses instruments, Pierre calme donnait à voix basse des instructions à son matelot, car celui-ci, le regard fixe, l'oreille tendue, cherchant vainement à dompter le tremblement fiévreux qui secouait ses membres, écoutait muet, essuyant toutes les dix secondes la sueur qui perlait sur son front.

Le vieux Rig, tout occupé aux préparatifs de son art mystérieux, n'écoutait pas... Cependant il releva la tête en entendant Pierre Davenne dire:

--Sur les cendres de ta vieille mère, Simon, tu le jures?...

Simon, pâle, essuya ses yeux mouillés de larmes, son front ruisselant de sueur, du revers de sa manche, et étendit le bras, puis respirant bruyamment comme s'il suffoquait, il dit d'une voix tremblante:

--Devant le bon Dieu qui m'écoute!... par-devant tous les saints du paradis... sur les os de la vieille mère Rivet qui dort là-bas dans le cimetière de la falaise... je le jure!

Il y eut un silence de quelques secondes; le matelot Simon, en relevant la tête, vit le vieux Rig qui, tendant l'oreille, faisait la grimace pour écouter... Il crut que le sauvage avait entendu, que la grimace était un sourire narquois. Pour se débarrasser de l'émotion qui l'étouffait, se secouant comme un chien mouillé, Simon courut vers son ancien collègue et, étendant le bras jusque sous son nez, il lui dit d'un ton qui ne pouvait laisser aucun doute sur l'exécution de la promesse:

--Tu as entendu, Rig... eh bien si cela arrive... je le jure sur mes os à moi, que je t'étranglerai.

Le vieux matelot eut un haussement d'épaules plein de mépris, et, calme, fouillant dans une petite boîte, il y prit délicatement une minuscule ampoule de verre, à pointe effilée comme une aiguille, pleine d'une substance blanche, et mira sa transparence à la lumière.

Simon restait coi; sa grosse colère se heurtait sur l'inerte; il laissa gauchement retomber son bras... et, embarrassé, il demanda, pour parler et sortir de sa situation niaise plutôt que pour se renseigner:

--Qu'est-ce que c'est que ça?... Des pilules?...

--Ça?... fit le vieux Rig avec un sourire singulier... Ça, mon cher Simon, c'est la mort!

Cette fois encore, une sueur glacée perla au front du matelot; il l'essuya de sa manche en grognant:

--Oh! le vieux coquin!... Vieille vermine, va!...

Et il se dirigea vers la fenêtre entre-bâillée; l'air manquait à ses poumons; il suffoquait.

Accoudé sur la coudière, pour se consoler, il répétait sans cesse sa phrase favorite:

--Espère! espère!

--Rig avait prié Pierre de se découvrir les épaules; celui-ci obéit. Il lui fit alors lever le bras droit et, à la limite de l'aisselle, en arrière, il fit une légère incision, dans laquelle, en l'écrasant, il enfonça la petite perle de verre pleine de curarine. La petite plaie était

absolument invisible. Le vieux sauvage aida le jeune homme à remettre sa chemise, et, l'ayant fait coucher, il lui dit:

--N'avez-vous rien à dire, maître? Avant dix minutes, vous ne pourrez plus parler...

--Appelle Simon...

Simon avait entendu; il accourut aussitôt. Pierre lui dit:

--Dès que j'aurai perdu connaissance... ou plutôt, dès que je serai immobilisé...

--Mourant, enfin, fit le vieux Rig.

--Ne dis pas ce mot-là, vieux coquin!... exclama Simon. Quand vous serez immobile?...

--Oui; tu courras à la chambre de Mme Davenne, appelant au secours... Avant, tu vas cacher le vieux Rig...

--Me cacher, oui, mais près de vous; il faut que je puisse constamment vous observer... Une minute d'erreur, de retard serait la mort.

Un frisson courut dans les os et dans les moelles de Simon, qui dit, en prenant la main du sauvage et en la serrant à la faire éclater:

--Mais ne dis donc pas ce mot-là!...

Le vieux Rig était de fer; il se contenta de hausser les épaules et continua:

--Quand je le dirai, tu courras appeler madame pendant que je me cacherai; mais tu ne devras pas permettre qu'elle demeure près du maître...

--Bon!... toi, dit Simon en montrant une porte qui se trouvait à la tête du lit, tu rentreras là, c'est le cabinet de toilette; sous les vêtements, en cas d'alerte, tu peux te cacher... Au reste, je veillerai à ce qu'on n'y entre pas.

--Très bien.

Et le vieux sauvage se plaça près du lit, observant silencieusement son sujet... Simon, les yeux mouillés et mordillant ses lèvres, regardait et Rig et son maître, plein de terreur et de pitié.

L'ancien matelot de la _Souveraine_, ayant besoin d'une montre, avait été tranquillement prendre sur la cheminée, dans une coupe, celle que Pierre y avait mise en se déshabillant. C'était un superbe chronomètre de marine. Il le tenait d'une main, pendant que de l'autre il tâtait le pouls de Davenne; il observait sur l'aiguille des secondes l'affaiblissement des pulsations.

C'était un saisissant tableau que celui de la chambre de Pierre Davenne à cette heure de nuit, vaguement éclairée par la veilleuse qui pendait sous le lustre du plafond dans un globe d'albâtre. C'était la chambre d'un artiste, faite pour le rêve, sombre, meublée de vieux chêne, tendue de tapisseries épaisses, aux dessins étranges; les sculptures prenaient en cette nuit un aspect singulier, et Simon, frissonnant, croyait, dans le vacillement de la lueur de la veilleuse, voir les sujets des tapisseries prendre une forme humaine; il lui semblait qu'en se penchant sur le large lit à colonnes torses, le vieux sorcier le rétrécissait pour en faire un cercueil. Les lueurs faisaient scintiller diaboliquement à ses yeux les cuivres polis des candélabres et des chenets... Simon avait la mort dans l'âme, et, terrifié, il regardait le vieux Rig. Celui-ci observait, en l'étudiant silencieux, le maître, qui paraissait assoupi.

Après dix minutes, Rigobert demanda:

--Que ressentez-vous?

--Je suis fatigué, sans force; mon corps,--non, mon cerveau,--semble s'assoupir.

--Souffrez-vous?

--Non!...

Il y eut un silence. Cinq minutes après, Rig demanda:

--Et maintenant?

Pierre remua les lèvres... mais aucun son ne sortit, et son regard se fixa sur celui qui lui avait parlé... Effrayé, Simon se cramponna au lit pour ne pas tomber... Rig, calme au contraire, comptait sur le chronomètre et observait le maître...

--Va maintenant chercher madame, dit-il en lâchant le bras, qui retomba inerte près du corps inanimé...

Simon, épouvanté, terrifié, cria et se lamenta, et, du fond du coeur, l'inertie du corps de son maître était pour lui le prélude d'une mort voulue... Il courut vers le vestibule en gémissant.

--Madame! madame! au secours... au secours... Monsieur meurt... Madame!... et il frappait à la porte de l'antichambre.

Effrayée, échevelée, à peine vêtue, Geneviève parut; en entendant le matelot, elle jeta un cri et se précipita dans la chambre de son mari.

A cet instant seulement, Simon pensa qu'il devait éloigner celui qu'il considérait comme un empoisonneur; il rentra bien vite pour expliquer sa présence, mais Rig n'était plus là...

Geneviève s'était précipitée sur son mari, elle lui avait pris la tête, et la tête était retombée sur l'oreiller; elle l'avait appelé, et son oeil vitreux ne lui avait pas donné un seul regard. Elle jeta un cri déchirant, et, folle, tombant à genoux, elle se tordit de douleur. Simon, penché sur son maître, n'en pouvait croire ses yeux et s'écriait:

--Mais il est mort!... il est mort! Ils m'ont trompé tous les deux, il l'a tué...

En entendant ces mots, Mme Davenne, éplorée, écartait ses cheveux pour regarder le matelot et demandait:

--Que dites-vous, Simon? Qui l'a tué?

Simon, perdant la tête, allait répondre...

--Je vais vous dire la vérité, il...

Le matelot jeta un cri terrible; le vieux Rig, se glissant comme une couleuvre, rampant dans l'ombre sur le tapis, lui mordait la jambe... Il se tut, non de la douleur, mais en se souvenant de ce qu'il avait juré à son maître...

Et quand Geneviève lui demanda encore:

--Répondez, Simon, que voulez-vous dire?

Il se dompta, d'un geste brusque, du revers de sa manche il essuya ses yeux et dit d'une voix sourde, qui tinta comme un glas aux oreilles de la jeune femme:

--Je dis qu'il est mort parce qu'on l'a trompé... Je dis que c'est votre faute qui l'a tué.

L'accusation écrasa la jeune femme; elle ne s'étonna pas que ce secret fût connu de Simon; elle saisit la main inerte de son mari et, à genoux, suppliante, la portant à ses lèvres, elle dit:

--Grâce, Pierre! grâce! grâce!...

Et elle restait une grande minute ainsi, sanglotant, couvrant de baisers la main qu'elle mouillait de ses larmes... Simon s'était reculé, et dans un coin de la chambre, les bras ballants, l'oeil fixe et sans regard, il cherchait vainement à mettre de l'ordre dans ses idées. Il devait se taire, et il voulait parler; malgré tout ce qu'on lui avait dit, il voyait son maître mort; il s'en voulait d'avoir été dupe, d'avoir juré, et par cela de s'être rendu l'inconscient complice de la mort de son maître, de celui qu'il aimait comme son enfant. Il pensait plein de regret, de douleur et de remords et ne voyait plus rien de ce qui se passait autour de lui.

Geneviève s'était relevée, et l'oeil hagard elle avait regardé son mari; se refusant à croire à cette mort si prompte, elle glissa son bras sous le col, et lui relevant la tête comme s'il devait l'entendre, elle priait:

--Pierre, Pierre, réponds-moi... Pierre, la mort ne prend pas les hommes jeunes et forts... Je suis une misérable, une indigne... pardon!... mais, réponds-moi... Non, ce n'est pas à cause de moi que tu es mort... que tu t'es tué. Oh! ce serait trop horrible... Dis, mon homme aimé... j'ai commis une faute, un crime, mais reviens, punis-moi... châtie-moi, c'est moi qui suis coupable... c'est moi qui dois être punie... Pierre... au nom de notre enfant... Ah! mais, ce n'est pas possible, son front est encore tiède... non! non... il n'est pas mort... Pierre... Pierre... entends-moi...

Et la jeune femme pressait la tête de son mari sur son sein, l'embrassant sans cesse, cherchant dans ses baisers à lui redonner une

part de sa vie... et la tête, lourde de peser sur son bras, retomba sans regard, inerte sur l'oreiller.

Il sembla à la malheureuse que le mort se retirait de ses bras, cherchant à éviter la souillure de ses baisers; elle eut peur, se recula en jetant un cri, et, ne sachant ce qu'elle disait, elle gémit:

--Oui, je sais une misérable, une indigne... pas de pardon... je suis maudite!

Et vainement elle chercha à se dresser, les forces lui manquèrent; elle se sentit défaillir et, n'osant s'accrocher au lit mortuaire, elle tomba raide sur le tapis.

Simon se précipita vers elle... La bonne s'était levée au bruit, elle aida à transporter la jeune femme dans sa chambre.

Dès qu'ils furent sortis, le vieux Rig parut; il se précipita vers le lit, découvrit le corps et lui pressa la poitrine par des mouvements réguliers.

Simon rentra, menaçant. Il venait de prendre un parti héroïque, son maître était mort, bien mort, il n'avait plus qu'une idée, étrangler le vieux Rig.

Quand en entrant il vit le sauvage sur le lit de son maître, il recula, puis avança un peu; il resta étourdi. Rig lui dit:

--Ferme bien la porte; que nous soyons seuls maintenant jusqu'au jour...

Les idées à l'envers, bouleversé, mais obéissant, le matelot alla pousser le verrou de la chambre en maugréant.

--C'est le diable, assurément... J'en suis déjà à moitié fou...

Mais cependant Simon était moins inquiet, car il remplaça sa «praline.»

VII

AMOUR ET REMORDS.

Dans la pièce voisine, une scène navrante se passait. Geneviève, par les soins d'Annette, avait bientôt repris ses sens; un instant elle était restée inconsciente, regardant autour d'elle, étonnée de se trouver à peine vêtue sur un canapé, de voir près d'elle sa servante bouleversée, de voir surtout à genoux sur le lit, appuyée sur ses deux mains mignonnes, sa fille.

L'adorable bébé, Mlle Jeanne, l'oeil brillant d'une fièvre inquiète, les lèvres épaissies par la moue, le front presque ridé de retenir ses larmes,--car, lorsqu'elle s'était éveillée, on lui avait défendu de pleurer pour ne pas faire du mal à «sa petite mère». On lui avait recommandé de ne pas faire du bruit, et la pauvre petite, effrayée, ne pleurait pas; mais ses joues roses étaient mouillées, mais ses lèvres tremblaient. En voyant sa mère relever la tête, en voyant son regard se promener autour de la chambre, en sentant enfin la vie renaître devant elle, le visage de la petite Jeanne se transforma dans l'auréole de ses cheveux blonds; un sourire timide s'étendit sur ses traits, comme un rayon de soleil qui vient sécher la pluie: ses regards lancèrent sur sa mère toute leur flamme, ses lèvres appelèrent le baiser...

En voyant son enfant se transformer ainsi sous son regard, Geneviève se précipita vers elle, la prit dans ses bras et but sur ses lèvres la suprême et éternelle consolation de l'amour maternel. Les

caresses de l'enfant lui firent oublier quelques minutes l'horrible malheur qui venait de couvrir la maison de deuil.

Mais il était nuit, et l'enfant, arrachée au sommeil par la peur, en retrouvant le calme, en retrouvant près d'elle l'ange gardien des petits enfants: la mère! l'enfant dit:

--Petite mère chérie, tu vas dormir près de ta Jeanne... tu vas dormir aussi... petit père te gronderait demain... et il est bon, petit père, il ne faut pas lui faire de mal ou Jeanne ne t'aimera plus.

L'enfant avait dit ces mots avec un accent indéfinissable, ce zézayement qui semble être une langue écrite avec des baisers; la jolie petite Jeanne avait balbutié ces derniers mots, car le sommeil revenait avec le calme, et elle s'était endormie en voyant sa mère près d'elle.

Ce langage si doux à l'oreille des mères qu'il semble un chant divin, qu'il chasse au moins un instant, aux heures les plus terribles de la vie, les plus grands tourments, cette langue sainte et sacrée, patois pour l'indifférent, langage sublime, révélation de l'avenir pour la mère... terrifia Geneviève, et alors qu'elle avait à peine repris ses sens, elle fut prête une seconde fois à défaillir; un froid glacial courut dans son sang, un voile passa sur ses yeux, lorsque l'âme de son âme, sa Jeanne, lui dit en s'endormant:

«Si tu fais du mal à petit père, Jeanne ne t'aimera plus!»

Cette phrase, dite à cette heure par l'enfant s'endormant, acquérait une importance énorme; il lui parut que c'était plus qu'une menace: une condamnation!

Elle resta inerte, l'oeil fixe, regardant son enfant endormi sur son bras, n'osant le retirer, de peur d'éveiller Jeanne et de l'entendre répéter la même phrase en dormant, car son état était tel

qu'elle eût cru que c'était l'âme de son mari outragé qui venait, dans le rêve de son enfant, châtier sa faute.

Ce fut Annette qui vint la prendre par le bras et qui la ramena, en la soutenant, vers le canapé; mais le regard de la malheureuse restait fixé sur son enfant.

Jeanne endormie disait en rêvant:

--Pardonne, petit père!

Et soudain, terrifiée, épouvantée, la tête basse, les mains crispées, presque folle, la malheureuse Geneviève dit tout bas:

--Oh! Seigneur! est-ce que vous m'obligerez toute la vie à rougir et à trembler quand Jeanne me parlera de son père?» Et voyant alors le vide que la mort et que la honte allaient faire autour d'elle, laissant tomber sa tête dans ses mains, elle sanglota en gémissant:

--Mon Dieu! mon Dieu! mon Pierre! grâce!...

Nous ne voulons pas analyser les causes, nous ne voulons que raconter les faits; que le lecteur s'explique l'étrangeté de la nature de Geneviève: à cette heure, la veuve était épouvantée; jamais elle n'avait pensé aux résultats d'une faute; inconsciente, elle avait compté sur le secret, puis sur l'oubli, elle n'avait jamais eu l'idée que la mort viendrait en châtiment. Si elle avait pensé à la possibilité de la découverte, elle avait escompté la bonté de son mari, en croyant que la famille obligerait au pardon, que la crainte du scandale forcerait à la discrétion. Jamais elle n'avait pensé que celui qu'elle s'apprêtait à tromper, à vaincre, ne résisterait pas; que là où elle appréhendait la lutte, elle trouverait le vide, la mort... L'inertie l'accablait.

Tant que Pierre avait été autour d'elle, confiant dans son affection, honnête, buvant à la coupe toujours pleine d'un amour sacré, sans désir, parce que leurs yeux et leurs mains se rencontraient chaque jour... il lui avait semblé que son ménage était l'habitude et qu'il devait toujours durer ainsi. Dans ce gris bleu des horizons calmes, elle n'avait jamais ressenti pour son mari d'autre désir que de l'avoir près d'elle; il était le pendant nécessaire au tableau qu'ils formaient en se plaçant chacun d'un côté de leur enfant...

C'était surtout en l'admirant, en le respectant et en l'estimant qu'elle l'avait accepté pour époux; elle était si jeune, si seule, qu'elle cherchait bien plus un compagnon qu'un mari. Pierre était venu et elle avait pris Pierre. Depuis il ne lui avait pas paru que le sentiment qu'elle avait pour lui se fût modifié ou augmenté... elle avait trompé son mari, et c'était pour elle la moitié de l'excuse, que, dans la faute, elle avait été moins coupable que victime... (ce que nous saurons plus tard). Mais à cette heure, veuve devant son enfant, elle sentait que ce qui était sa vie allait disparaître; elle aimait son mari, elle l'aimait d'un amour véritable, ainsi que toutes les natures légères, qui ont besoin de voir mourir leurs proches pour sentir combien ils avaient de place dans leur vie: elle était effrayée du vide.

Pierre aimait saintement. Jamais on ne désirait chez lui, et sa prévenance avait amené sinon l'ingratitude, au moins l'indifférence; on avait l'habitude de ne manquer de rien, et le superflu, l'inutile étaient devenus le nécessaire...

Quand la jeune femme pensa que Pierre allait disparaître à jamais, qu'elle allait se trouver libre pour celui qui l'avait perdue, elle se leva tout à coup, et le rouge au front, elle s'écria:

--Ah! non! non! c'est impossible...

Et la servante stupéfaite la vit se précipiter sur le lit, s'agenouiller devant l'enfant endormie et l'entendit dire d'une voix étrange:

--Ma Jeanne, c'est pour toi... c'est par toi que je serai forte!...

Et les sanglots hoquetèrent dans sa gorge; et, malgré les plaintes et les conseils d'Annette, elle refusa de quitter le lit de son enfant. Pressant sur ses lèvres ses petites mains, elle semblait sucer sur cette chair sainte le baume sacré qui lui rendrait la force dont elle avait manqué pour être chaste épouse, et qu'elle voulait retrouver pour être une digne mère.

Après avoir obligé sa maîtresse à revêtir une robe de chambre, lasse de l'insuccès de ses conseils, Annette laissa la veuve et prit sur elle d'aller prévenir le seul être qu'elle avait vu dans la maison et qu'on considérait presque comme s'il faisait partie de la famille, l'ancien compagnon, le frère d'armes de Pierre Davenne, Fernand Séglin, enfin!...

L'aube jetait ses lueurs par les interstices des rideaux, que Geneviève, tout entière à la douleur et aux remords, était encore agenouillée près de sa fille; se refusant à croire à la catastrophe, cherchant à se consoler en regardant endormie, souriante, la belle petite Jeanne... Dieu seul à cette heure eût pu dire de quelle honte elle se sentait couverte en songeant au passé, quel mépris haineux elle avait pour celui qui l'avait obligée à rougir d'elle-même...

Ayant épuisé toutes ses larmes, brisée de fatigue, écrasée par le souvenir, et comprenant seulement par le châtiment l'étendue de sa faute, la malheureuse était sans force et comme endolorie.

Tout à coup, il lui sembla entendre marcher dans la chambre; elle se retourna et, à la lueur du jour naissant, reconnaissant celui

qui venait d'entrer si librement chez elle, elle se releva aussitôt.

On eût pu croire qu'un choc électrique l'avait dressée, tant le mouvement fut rapide; debout dans sa longue robe de chambre jaune et blanche, d'un geste fébrile, elle écarta les grands cheveux bruns en désordre qui couvraient son visage, et étendant le bras vers la porte, elle dit d'une voix sèche:

--Tu oses venir ici... à cette heure... va-t'en, malheureux, va-t'en!...

Fernand,--c'était lui,--d'abord stupéfait, regarda autour d'eux, puis il s'avança vers Geneviève; mais celle-ci, reculant avec effroi, s'écria:

--Va-t'en! va-t'en! ou j'appelle au secours!...

Fernand Séglin devint blême, il courut aussitôt vers la jeune femme, et, la saisissant dans ses bras robustes, il appuya sa main sur sa bouche pour la faire taire en disant d'une voix sourde:

--Mais tais-toi donc, malheureuse! Es-tu devenue folle?... Veux-tu donc que tout le monde ici sache la vérité?... Est-ce à l'heure où sa mort nous rend maîtres de l'avenir, où nous pouvons enfin justifier le passé que tu vas jeter le déshonneur dans la maison?...

Geneviève avait repoussé la main qui l'étouffait et, en entendant la cynique pensée de Fernand, elle le regarda les sourcils froncés et, comme si sa raison se refusait à comprendre, elle demanda, en appuyant sur chaque syllabe:

--Mais qu'espères-tu donc?

--Veuve respectée de Pierre Davenne, avant un an tu seras la femme légitime de Fernand Séglin.

--Ah!... exclama Geneviève.

Rien ne peut rendre l'expression de mépris, de dégoût, de répulsion, contenue dans cette seule exclamation; et de ce même accent, la jeune femme montrant sa fille endormie ajouta:

--Et c'est devant cet ange que tu oses parler ainsi!...

Le ton et le geste de Mme Davenne avaient fait sur le jeune homme l'effet d'un coup de cravache; le rouge lui monta au visage, ses dents grincèrent, ses yeux eurent un regard de fauve; il saisit la jeune femme par le bras. Elle voulut crier. Il appliqua sa main sur sa bouche; elle se débattait, il la traîna, la pressant au risque de l'étouffer; d'un coup de genou, il ouvrit la porte d'un petit boudoir et y traîna la malheureuse. Là, il la jeta sur un canapé où elle tomba, inerte, étouffant, suffoquant, cherchant à recouvrer sa respiration.

La voyant dans l'impossibilité momentanée de bouger, Fernand alla fermer la porte de la chambre; s'étant assuré que l'enfant n'avait pas été éveillée, il rentra dans le boudoir dont il ferma la porte derrière lui.

Geneviève, remise de la secousse, mais tremblante de peur, était accroupie dans un coin du canapé, la tête dans ses mains, pleurant de douleur, de honte et de rage. Fernand, les sourcils froncés, s'avança vers elle, et croisant les bras, il dit:

--Nous sommes seuls ici, Geneviève... tu vas m'écouter... tu vas me répondre...

La jeune femme se laissa glisser sur les genoux, et les mains jointes, elle s'écria en levant les yeux au ciel:

--Seigneur!... ayez pitié de moi... le châtiment est terrible...

Fernand eut un mouvement de colère en disant:

--Il est trop tard pour prier... il est l'heure d'agir.

Geneviève releva la tête... elle ne comprenait pas ce que son complice voulait dire. Celui-ci prit un siège, et avant de s'asseoir, il releva la jeune femme, la conduisit vers le canapé et lui dit:

--Écoute-moi.

Geneviève, sans force, sans volonté, terrifiée par les menaçantes façons de Fernand, le regardait hébétée, se refusant à croire que c'était là l'homme pour lequel elle avait été criminelle.

La chambre dans laquelle se trouvaient Geneviève et Fernand était plutôt un petit salon qu'un boudoir. Les portes étaient garnies de lourdes tentures de soie jaune, les murs étaient tapissés de la même étoffe, encadrés d'épaisses baguettes d'ébène. Sur la cheminée noire était une glace de Venise à large cadre sculpté. Tous les bibelots d'art, familiers aux femmes de goût, emplissaient les vitrines et encombraient les étagères. Une porte communiquait à une pièce semblable qui servait de fumoir à Pierre Davenne, et qui avait une entrée sur sa chambre. Cette porte se trouvait placée juste en face de la glace.--Nous l'avons dit, de lourds rideaux de soie jaune la masquaient.

A cette heure, les lueurs blafardes du matin jetaient dans le petit boudoir un jour gris, auquel l'oeil avait besoin d'être habitué pour voir.

Assis en face de Geneviève, Fernand commença:

--Geneviève, ici, personne ne peut nous entendre, parlons franchement. D'abord, m'aimes-tu?

La jeune femme baissa la tête et ne répondit pas.

--Il faut répondre... Tu m'as aimé, au moins?...

Il y eut encore un silence.

--Mais enfin, hier, chez moi, tu mentais donc, lorsque tu me disais: «Quel malheur que la fatalité sépare ainsi ceux qui étaient faits pour vivre ensemble... Ah! si le ciel était juste...»

--Ne dis pas cela... Ne dis pas cela! exclama aussitôt la jeune femme en fondant en larmes... C'est ce blasphème que j'expie aujourd'hui...

Puis, pleine de fièvre, continuant:

--Non, non, je ne t'ai pas aimé... C'est lui que j'aimais... C'est sa confiance, c'est ma coquetterie qui m'ont perdue... Et toi, tu as abusé de tout à mesure que tu as vu que mon mari ne s'occupait pas de moi; tu t'es appliqué, par tes façons, par ton langage, à forcer mon imagination à te comparer sans cesse à lui... Tu guettais les petites querelles du foyer... J'ai été indigne... Je n'ai pas à revenir sur ce qui a été... J'expie aujourd'hui la faute!... Parle!... Que viens-tu me proposer?...

Fernand se leva et marcha quelques minutes dans la chambre, comme s'il voulait donner à ses paroles le poids d'une chose raisonnée..., puis il vint s'asseoir sur le canapé, près de Geneviève qui, l'observant avec attention, ne recula pas.

--Geneviève, dit-il avec calme, je t'obéirai. Ne revenons pas sur le passé!... Une faute a été commise; tu m'en accuses; soit! C'est moi qui t'ai dérangée de tes devoirs!... J'ai ainsi outragé mon ami, je suis un misérable... Soit!... Mais je t'aimais, moi... Je t'aime, moi!... Oui, je t'aime!...

Et il regarda fixement la jeune femme dont les yeux se baissèrent. Il y avait dans le regard de Fernand une puissance contre laquelle, vainement, on aurait voulu lutter. Après une grande minute de silence, il reprit:

--Ne parlons pas du passé!... Parlons du présent. J'avais, dans nos coupables relations, une terreur, c'était que Pierre ne vînt à les connaître; c'était que celui auquel, je le reconnais, je dois tout, ne fût obligé de me mépriser... Un malheur, aujourd'hui, efface tout cela.

Geneviève releva la tête et dit d'un ton glacial:

--Tu te trompes, Fernand...

--Hein? interrogea aussitôt celui-ci.

D'un ton calme, monotone, comme celui du greffier lisant un jugement, elle dit:

--Lorsque j'ai demandé à Simon, à l'heure où il m'a appelée, la cause de la mort de mon mari, Simon m'a répondu: «Il meurt parce qu'on l'a trompé; c'est votre faute qui l'a tué.»

--C'est impossible! exclama Fernand.

Et il passa la main sur son front, en répétant:

--C'est impossible; puis il reprit:

--Non, non! tu as mal compris... Simon adore son maître; il s'exprime mal, il a voulu dire que ce sont tes soins qui lui ont manqué... mais personne, personne ne sait...

--Je voudrais le croire, dit Geneviève malgré elle, ce serait un remords de moins.

Fernand lui prit les mains, elle le laissa faire; il continua:

--Geneviève, nous avons été coupables. Dieu et nous seuls le savons, il faut racheter dans l'avenir la faute commise; Geneviève, il faut avoir du sang-froid... de la raison...

Comme elle ne répondait pas, un mauvais sourire s'étendit sur les lèvres de Fernand, qui reprit en l'observant:

--Tu as un enfant à élever... Tu lui dois la fortune de ton mari... Tu lui dois un nom respecté... Il ne faut pas qu'il se trouve au monde un homme qui puisse dire de Mme veuve Davenne: «Cette femme a été ma maîtresse!...»

--Un seul homme peut dire cela!...

--C'est trop...

Geneviève le regarda épouvantée, et, arrachant ses mains de celles du jeune homme, elle en couvrit son visage et pleura en disant:

--Ainsi, si je ne t'obéis pas, tu serais capable de cette infamie?...

--Geneviève, reprit sardoniquement Fernand, le malheur des uns fait le bonheur des autres... Écoute-moi, crois-moi, obéis-moi et tu seras heureuse...

Étouffant, suffoquant, la jeune femme se recula en s'écriant:

--Mon Dieu! que ne le faites-vous revivre une minute pour l'entendre!

Fernand haussait les épaules, lorsque tout à coup, s'étant tourné vers la glace de Venise, il jeta un cri terrible. Geneviève, étonnée, le

regardait sans s'expliquer la cause de l'effroi qui se peignait sur son visage.

Dans l'encadrement de la glace de Venise, Fernand venait de voir le spectre de son ami, de celui qu'il avait si indignement trompé; il avait vu son visage, sur lequel la mort étendait sa pâleur mate; il avait sursauté sous l'ardent éclat de son regard... Il avait jeté et fermé les yeux une seconde, et quand, se domptant, il avait regardé, la vision était disparue; alors, ne voulant pas croire à une cause fantastique, il courut vers la porte qui se trouvait en face de la glace, il releva les lourdes portières, la porte était fermée; il essaya de l'ouvrir, un verrou la fermait en dehors.

--Quelle folie! dit-il, cherchant à vaincre le malaise que lui avait donné cette hallucination. Éveillé au milieu de la nuit... et plein de cette idée, c'est mon imagination..., c'est la fièvre qui me dévore... Je deviens fou d'avoir ces peurs d'enfant.

Geneviève, en voyant sur le visage de Fernand les impressions diverses par lesquelles il passait, lui demanda:

--Qu'as-tu donc?

--Rien, fit vivement le jeune homme... Rien!...

Puis, après quelques minutes de silence, il reprit:

--Allons, Geneviève..., nous parlerons plus tard de ce que l'avenir nous réserve; à cette heure, il faut s'occuper absolument de lui... Je ferai les démarches... Je connais ses affaires comme les miennes... Tu n'as donc à t'occuper de rien... Pleure et prie près de ton enfant...

Geneviève ne répondit pas... Fernand se leva et sortit.

Quand il fut hors de la chambre, la jeune femme hocha la tête et dit:

--Oh! le misérable!... Malheureuse que je suis... Et elle fondit en larmes.

Lorsque Fernand fut dans l'antichambre, il se trouva en face de Simon adossé sur la porte de la chambre de son maître.

Fernand se souvint alors de ce que lui avait dit Geneviève, et, voyant le matelot comme en faction, il fronça le sourcil et lui demanda sévèrement:

--Que fais-tu là?

--Je vous attendais, monsieur Fernand.

--Ah! tu m'attendais, et pourquoi?

--Si vous voulez descendre au jardin... je vais vous le dire...; car, ajouta-t-il à mi-voix, je ne voudrais pas que madame entendît... la pauvre femme...

--Qu'est-ce donc?

--Oh!... c'est des recommandations que mon pauvre cher maître m'a chargé de vous transmettre.

--Bien... Que je voie ce pauvre ami d'abord...

--Vous remonterez tout de suite... fit Simon... cherchant à entraîner Fernand, il faut que je parte et je voudrais vous parler avant de sortir...

--Voyons, fit indifféremment Fernand se disposant à descendre; mais, au même instant, Simon appuya la tête sur la porte comme s'il écoutait... Trois petits coups secs venaient d'être frappés, per-

ceptibles pour Simon seul, et le matelot, changeant aussitôt d'allure, dit:

--Au fait... je peux aussi bien vous dire ça dans la chambre..., car il ne faut pas le laisser seul...

--Comment, personne ne le veille? fit Fernand. Y penses-tu, Simon? Entrons alors; et, suivant le matelot, il entra dans la chambre mortuaire.

En voyant sur le lit, étrangement éclairé par la lumière du cierge, le cadavre de son ami, Fernand se précipita et tomba à genoux; saisissant la main froide du mort dans ses mains fiévreuses, éclatant en sanglots, il s'écria avec un hurlement de douleur:

--Pierre! Pierre, mon vieil ami, est-ce possible?

Et ses larmes coulaient sur la main glacée...

C'était un imposant tableau que celui devant lequel le matelot Simon, les dents serrées, le front plissé, restait comme anéanti.

Le jour naissant jetait à travers les vitraux de la fenêtre des lueurs fantastiques, qui luttaient avec la lumière rouge du cierge, le corps raide étendu sur le lit et couvert d'ombre par les rideaux soulevés, sur un fauteuil un grand vase de bronze rempli d'eau bénite dans laquelle trempait une branche de buis jauni...

Fernand faisant un effort se leva, et, baisant son ami au front, il dit:

--Pierre, mon frère, mon ami, je veillerai sur les tiens...

Simon, les mains crispées, le regardait; un instant sa rage fut telle qu'il allait s'élancer pour essuyer sur le front de son maître la

trace des lèvres de Fernand... Celui-ci se relevait à ce moment; il dit:

--Que veux-tu, Simon?...

Le matelot se dompta en se souvenant du serment fait à son maître... et, enfonçant ses ongles dans sa chair, faisant une grimace pour paraître sourire, il répondit:

--Je descends, vous allez le veiller un peu... je vais remonter bientôt...

--Va, mon pauvre ami... je veillerai.

Simon qui étouffait sortit; mais la porte fermée son coeur se souleva, et crachant, il dit:

--Judas! va.

VIII

UN AMI LOYAL.

Le matelot, en sortant de la chambre, apprit par Annette que Mme Davenne s'était enfermée chez elle avec sa fille, après avoir recommandé de ne laisser entrer personne.

--Mais, demanda Simon, si M. Fernand veut lui parler?

--Elle m'a surtout recommandé de lui refuser la porte, répondit la servante.

--Ah! fit l'ex-matelot avec un clignement d'yeux.

Il descendit dans le jardin et, comme les événements qui s'étaient précipités en cette seule nuit avaient mis la fièvre dans son sang et la migraine sous son front, il se promena lentement, humant l'air humide du matin. Simon était agité, une idée constante le préoccupait et le terrifiait: la volonté du maître!

Et devant le corps froid qui était étendu raidi dans la chambre, il sentait courir dans ses veines, dans ses os, de mortels frissons. Il vivait dans un mystérieux complot, dont la non-réussite l'épouvantait. Parfois, mordant «sa praline,» il souriait, puis tout à coup de sinistres pressentiments traversant son cerveau, son front se plissait, un tremblement nerveux agitait ses lèvres, son poing menaçant frappait dans le vide et il disait d'une voix sourde:

--Oh! je t'étranglerais sur son corps...

Puis Simon se secouait, comme s'il voulait se dégager de ses tristes pensées, il passait sa main sur son front brûlant et, pour se rassurer lui-même, il répétait:

--Espère! espère!

Après une grande heure de cette promenade, il remonta dans la chambre; entrant sans frapper, il surprit Fernand qui, à sa vue, s'éloigna vivement d'un petit meuble.

D'un coup d'oeil, Simon jugea ce qui s'était passé; Fernand, seul, avait cherché à se renseigner sur la situation de son ami. Mais il s'était heurté à l'impossible; le matelot, sur l'ordre de Pierre, avait fermé tous les meubles et en avait gardé les clefs. La lettre placée sur le chiffonnier avait été tournée et retournée en tous sens; sur les trois cachets, il y en avait un de brisé... Fernand avait eu un instant l'idée d'ouvrir la lettre. En voyant le serviteur de son ami, surmontant son embarras, il lui demanda:

--Simon, qu'est-ce cela? Et il montrait la lettre.

--Je l'ignore, monsieur Fernand; mon lieutenant m'a donné cette lettre quand il s'est senti tout à fait mal, et lorsque je lui demandai si je devais la remettre à madame, il m'a dit: «Non! mets-la sur le chiffonnier, lorsque tout sera fini, quand vous reviendrez du cimetière, dans cette chambre même, madame brisera le cachet, ce sont mes dernières volontés.»

--Ah! tu devrais alors serrer cette lettre... il est imprudent de la laisser là...

C'était bien la pensée de Simon, relativement surtout à celui qui lui parlait; mais il dit:

--Oh! il n'y a pas de danger... personne ne devait entrer ici... C'était la volonté formelle de mon lieutenant; comme vous êtes plus qu'un ami, plus qu'un frère, pour vous j'ai pu manquer à l'ordre... mais personne autre n'y entrera...

Il y eut un long silence au bout duquel Fernand dit à Simon:

--Nous allons nous rendre ensemble à la mairie pour déclarer le décès.

--Je suis à vos ordres.

--Mais, fit Fernand avec embarras, il faut que nous causions avant.

Simon, inquiet, clignait de l'oeil et pinçait les lèvres en tendant l'oreille.

--Simon, continua le jeune homme, tu vois quelle douleur... cette mort incroyable, foudroyante, a jetée dans la maison; après lui, il y a là la malheureuse Geneviève, que ce coup a presque ren-

due folle; l'état dans lequel elle se trouve est effrayant, le moindre incident survenant peut amener une catastrophe nouvelle... J'ai peur qu'elle ne veuille absolument revoir celui qu'elle aimait tant et que cette scène déchirante ne fasse se déclarer en elle une maladie mortelle...

Toujours la tête penchée, l'oreille tendue, l'oeil demi-clos et clignant, le matelot de Pierre écoutait, cherchant avec inquiétude où l'ami de son maître voulait en venir.

--Il faut empêcher cela!

--Mais, comment? fit le matelot. Je ne peux pas refuser à madame d'entrer pour dire adieu à son mari.

--Ce n'est pas cela, Simon... il faut avoir de la force, de la raison, éteindre toute sentimentalité... il faut enfin hâter les funérailles et faire enlever au plus tôt ce pauvre Pierre, empêcher que la vue de ce lugubre tableau n'amène enfin la catastrophe que je redoute.

--Ah! je comprends, fit Simon, paraissant presque heureux de ce qu'on lui disait. Vous avez raison, c'est une bonne idée, ça... c'est d'un bon coeur... Mais comment faire?

--C'est simple comme tout... Nous allons à la mairie.

--Bien!

--Nous déclarons le décès, nous l'avançons de sept heures.

--Bien! et alors!

--Alors... nous pouvons ce soir même faire les funérailles...

--Mais vous avez raison... Quand on est mort, on est bien mort! dit Simon qui paraissait absolument ravi de l'idée de Fernand; ain-

si nous en terminons vite, nous sommes des hommes... Un malheur est arrivé, il faut au plus tôt en finir... comme à bord... Je suis à vos ordres, monsieur Fernand.

Et, tout bas, le matelot pensait:

--Ah! coquin, tu as hâte d'être seul ici, d'ouvrir le testament, d'être avec elle, chez elle, c'est-à-dire chez toi... Coquin, va... Espère! espère!

--Eh bien! partons tout de suite, tu reviendras aussitôt, seul, pendant que je m'occuperai des préparatifs... Tu vas mettre quelqu'un près de lui...

--Non! non! c'est sa volonté! Sortez, je ferme la porte à clef... Nous ne serons pas longs.

Fernand approuva et sortit... Simon, sous prétexte de jeter un coup d'oeil au corps, alla frapper trois coups secs sur le panneau derrière lequel était caché le vieux Rig, puis il sortit, ferma soigneusement la porte et accompagna Fernand. Ainsi qu'ils l'avaient arrêté, ils déclarèrent le décès en l'avançant, et l'inhumation fut décidée pour le même soir, à cinq heures.

Tout se passa selon les prévisions de Fernand; Geneviève ne quitta pas sa chambre, elle avait peur de rencontrer Fernand, et les remords qui la poursuivaient avaient anéanti son courage, elle n'osait entrer dans la chambre de son mari; quand on vint lui dire que les funérailles auraient lieu à cinq heures, elle éclata en sanglots et dit:

--J'irai!

On chercha à la dissuader. Mais Simon s'interposa en disant vivement:

--C'est un devoir sacré, et ça serait indigne d'empêcher madame de le remplir. M. Fernand s'occupera de madame...

Fernand leva les yeux et son regard flamboyant chercha à rencontrer celui de Simon; il voulait y lire l'intention mise dans la phrase; mais le matelot, calme, essuyait ses yeux avec son mouchoir de cotonnade.

Le médecin de service était venu le matin constater le décès; il se contenta de soulever les paupières pour regarder l'oeil vitreux sans regard. Il avait lu l'ordonnance du médecin venu la veille et avait conclu que le malade était mort d'une hypertrophie du coeur...

Alors Simon s'était enfermé dans la chambre avec son maître, refusant de prendre aucune nourriture. Lorsque les employés des pompes funèbres s'étaient présentés, il avait fait porter le cercueil dans la chambre et avait demandé qu'on le laissât seul ensevelir son maître. On l'avait écouté. Puis il avait rappelé les croque-morts et leur avait fait placer et visser le couvercle. Le corps fut exposé. Alors il alla prévenir Geneviève que l'heure de la triste cérémonie était venue.

Celle-ci, toute vêtue de deuil, embrassa sa fille, et muette, étouffant sous la douloureuse émotion, elle suivit le matelot et descendit au salon, où Fernand racontait aux quelques amis qui attendaient pour conduire Pierre Davenne à sa dernière demeure l'étrangeté et la rapidité de cette mort presque foudroyante.

Lorsque le convoi se mit en marche, Geneviève monta dans une voiture, seule; derrière le corps marchait Fernand. Derrière les assistants marchaient, se donnant le bras, le matelot Simon et son ancien collègue Rigobert, vêtu pour la circonstance d'un large par-

dessus qu'il avait décroché sans façon dans la garde-robe de Pierre, prétextant qu'il ne pouvait retourner chez lui.

Pendant tout le temps que dura la funèbre cérémonie, le vieux Rig regardait la montre qu'il avait par mégarde prise sur la cheminée, et il maugréait tout bas:

--Ils n'en finiront donc pas avec leur lenteur!

--Nous avons le temps? demandait Simon.

--Nous avons le temps, oui... mais il ne faut guère en perdre... ou...

--Ou? interrogea Simon.

--Ou je ne réponds de rien.

---Ne dis pas ça, vieux coquin! râlait Simon en lui serrant le bras à le faire éclater, ne dis pas ça...

Et le fidèle matelot devenait livide. Au contraire, Rig grimaçait un sourire. La cérémonie religieuse fut courte; cependant on arriva au cimetière à l'heure où le jour commençait à baisser. La famille Davenne avait un caveau grand comme une chapelle, le corps y fut placé.

Alors une scène déchirante se passa. Geneviève était descendue de voiture à la porte du cimetière; lorsque les employés enlevèrent le cercueil pour le porter dans le caveau, la malheureuse femme se précipita, et l'embrassant en tombant à genoux, laissant éclater ses sanglots, elle s'écria:

--Grâce! mon Pierre, grâce!... Non! non! ce n'est pas vrai, ce n'est pas moi qui suis cause de ta mort!... Pierre, pardon!... Toute

ma vie, je le jure, je l'emploierai à racheter la _faute_! Pierre, grâce!... Pierre!...

On juge de la stupéfaction des assistants. Fernand, livide, mordait ses lèvres, se contraignait pour ne point se précipiter sur elle et éteindre dans sa gorge les aveux que le remords lui dictait. Se domptant et maître de lui, il dit à l'un des assistants:

--La pauvre sainte femme, ce malheur la rend folle. Aidez-moi, nous allons l'arracher à ce triste spectacle et la reconduire à sa voiture.

Cela sembla si naturel, si vrai, que deux ou trois hommes aidèrent Fernand. On enleva presque la malheureuse et on la porta jusqu'à sa voiture, malgré ses cris:

--Laissez-moi... laissez-moi... Mon Pierre, adieu... Adieu, pardon, grâce...

Et elle perdit connaissance.

Le corps était dans le caveau, les assistants, douloureusement émus, se retiraient après avoir pressé la main de Fernand, qui représentait la famille, et après lui avoir dit quelques paroles de consolation, tant il semblait désolé. Les gens partaient en pensant:

«Pauvre jeune homme, c'est presque son frère qu'il perd... C'étaient deux braves et loyaux amis... pauvre garçon... pauvre femme!»

Quand tout le monde se fut éloigné, Fernand pensa au retour, il chercha le matelot. Comme il désirait être seul avec Geneviève dans la voiture, afin que personne n'assistât à la scène qui allait suivre la crise, il voulait dire au matelot de prendre un autre fiacre, et qu'il le retrouverait rue Payenne; il l'aperçut, alla vers lui et dit:

--Simon, prends une voiture et rejoins-nous... Je vais reconduire madame Davenne.

Simon le regarda, et, lui tendant la main, il dit:

--Adieu, monsieur Fernand... Je ne vais plus rue Payenne.

--Que dis-tu? fit Fernand étonné.

--Monsieur Fernand, là-bas, j'aimais mon maître... c'est pour lui que j'y restais. Mon maître est mort... Adieu... Je ne veux plus revoir cette maison-là... La maison maudite...

--Mais tu n'es pas raisonnable... La douleur t'égare...

--Adieu, je vous dis... Demain je serai à Brest et dans trois jours en mer... Qui sait, nous nous reverrons peut-être un jour... Adieu...

Fernand allait insister, mais le matelot était déjà loin. Il réfléchit une longue minute, puis, ayant passé son mouchoir sur sa figure et, chose singulière, ayant enlevé par ce mouvement et les larmes et l'air désolé répandu sur son visage, il sourit et dit entre ses dents:

--Au reste, cela vaut mieux! À nouveau maître, il faut nouveau valet.

Et il monta dans la voiture, s'assit près de Geneviève, qui, ayant repris connaissance, se tenait dans un coin, presque accroupie, les mains jointes entre ses genoux, les yeux secs, le regard fixe, anéantie par ses remords et par sa douleur.

Et la voiture se mit en marche; alors, de sa voix la plus douce, Fernand dit à la veuve:

--Geneviève, mon enfant, c'est fini..., il faut oublier..., il faut avoir de la raison... Écoute-moi, ma bonne amie, et causons.

IX

UNE PETITE PROMENADE GAIE LA NUIT.

Avec la nuit, la pluie était tombée; la pluie chaude des jours d'été, tombant dru et transformant en torrent les ruisseaux en pente raide du cimetière. Le silence n'était troublé dans le vieux champ du repos que par le gloussement de l'eau dans les rigoles. La nuit épaisse enveloppait dans ses ombres les tombes, les croix et les arbres noirs qu'aucun souffle de vent n'agitait. Les jardinets des tombes formaient de petits lacs entourés de buis; d'autres semblaient un écusson d'acier à croix noire; sur les toits de zinc, sur le sable, sur les pierres, sur les feuilles la pluie battante crépitait, et c'était lugubre à cette heure, dans ce silence, au milieu duquel la mort planait.

Les gardiens, trempés jusqu'aux moelles, étaient rentrés dans leurs petites maisons gaies, au milieu des plantes pariétaires qui les enveloppent, les colorant de leur verdure, les parfumant de leurs fleurs... Il faisait nuit, il faisait humide, il faisait triste, et, après s'être séchés devant le feu gai du bois sec des entourages et des vieilles croix funéraires, ils s'étaient glissés dans le lit moelleux, sous l'édredon, et s'étaient enfoncés dans ce bon sommeil calme qui vous prend sous un bon abri, sur les contrevents duquel la pluie bat.

Les rondes étaient suspendues cette nuit à cause du temps; les chiens, eux aussi, faisaient le _cimetière buissonnier_; ils étaient rentrés mouillés, tout boueux, et s'étant vigoureusement secoués, après avoir consulté l'oeil du maître, ils s'étaient couchés devant l'âtre, le museau sur les pattes, roussissant leurs poils aux cendres, puis séchés ils avaient gagné la niche.

Il pleuvait, il faisait nuit; et la demie de neuf heures sonnait lorsque deux hommes enjambèrent la brèche d'un mur en réparation; insoucieux de la pluie, ils coururent vers le haut cimetière, le plus petit des deux hommes disant à l'autre:

--Vite! vite! courons, ils ont été longs à se coucher, mais maintenant nous n'avons à craindre ni les hommes ni les chiens...

--Il est temps au moins? demanda l'autre.

--C'est bien juste, et j'ai peur.

--Filons donc, alors, vieux coquin, exclama l'autre en doublant sa course.

Les deux hommes couraient comme deux soldats, les coudes au corps, le pas égal... S'enfonçant ici, trébuchant là, mais toujours droits, courant non par les chemins, mais par les sentes qui séparent les tombes. Après trois minutes de cette course, tout ruisselants de sueur et de pluie, ils s'arrêtèrent devant la chapelle funéraire, où quelques heures avant on avait porté le corps de Pierre Davenne.

Tout haletant, le plus grand (nos lecteurs l'ont reconnu), Simon, ouvrit la porte, fit entrer son compagnon Rigobert; le vieux sauvage entra et la referma aussitôt.

Le matelot ôta son caban tout mouillé et l'accrocha devant la porte, faisant un rideau protecteur, pendant que le vieux Rig, ayant tiré des allumettes de ses poches, allumait les deux cierges de la petite chapelle. Le vieux Rig était méconnaissable; lui si tranquille, si calme d'ordinaire, à cette heure il semblait secoué par une fièvre violente; il avait jeté à terre le long pardessus qu'il avait pris le matin chez Pierre, et, avec une adresse et une force étonnantes, il avait

glissé dans le plâtre frais qui scellait la pierre un ciseau à froid et d'un coup sec il avait fait vaciller la pierre.

--Allons, Simon... vite là, dit-il.

Le matelot vint et l'aida à soulever la pierre, qu'ils placèrent sur les dalles.

Le corps n'avait pas été descendu dans une fosse. Le monument de la famille Davenne était une longue salle dans laquelle on descendait par huit marches. Devant la porte, en face de l'escalier, était un petit autel, et, à gauche, quatre cases, semblables à des tiroirs, ayant de larges anneaux; au-dessus de chacun étaient gravés la date du décès, l'âge et le nom de celui qui y reposait.

C'est la pierre qui murait une de ces caves presque au niveau du sol que le sauvage venait de desceller si rapidement. Simon et Rig traînèrent avec précaution le lourd cercueil et le placèrent au pied de l'autel. Les deux hommes avaient chacun un tournevis... Une crainte épouvantable les étreignait à ce moment; car, sans dire une parole, ils se mirent à dévisser chacun un côté du couvercle. Deux minutes après le cercueil était ouvert; le linceul arraché laissait voir la face livide, les yeux caves, la bouche sèche de Pierre Davenne.

Le vieux sauvage avait arraché la chemise en même temps que le suaire, et il avait appliqué sa tête sur le coeur du cadavre.

Simon, l'oeil ardent, les lèvres serrées, la main crispée sur le manche du tournevis qu'il tenait comme un poignard, cherchait à lire sur la physionomie du vieux Rig.

Et c'était une vilaine page à lire que le visage du sorcier. Il faisait en auscultant la plus hideuse grimace.

--Eh bien? demanda Simon.

--J'ai peur, fit lugubrement le vieux Rig!...

Simon sursauta, son bras se leva menaçant, ses yeux lancèrent des éclairs, et il râla:

--Vieille vermine... si tu l'as tué, je t'enferme vivant dans son cercueil.

Rigobert parut ne pas avoir entendu; avec une force qu'on n'eût jamais cru devoir trouver chez cet être vieux et maigre, il prit le corps de Pierre dans le cercueil, le coucha à terre, et d'une main appuyant sur l'épigastre en faisant des pressions régulières, il colla sa bouche sur les lèvres du mort, lui jetant son souffle dans les poumons...

Épouvanté, Simon restait le bras levé, la bouche béante...

Au bout de dix minutes, il dit vite à Simon:

--Prends dans le paletot une fiole roulée dans du cuir... Verse-la sur le ventre et frictionne-le à faire venir le sang...

Et aussitôt, continuant à faire des pressions sur l'estomac, il replaça sa bouche sur les lèvres du cadavre.

C'était un étrange tableau que celui de ces deux hommes penchés sur ce corps livide, dans le tombeau, à la lueur vacillante des cierges, et faisant des efforts surhumains pour lui rendre la vie. Le silence sépulcral n'était troublé que par le bruit monotone de l'eau qui gloussait dans la gargouille du monument, et qui, inondant les allées, se glissait sous la porte et commençait à mouiller l'escalier.

Ce n'était pas le visage de Pierre qui était le plus blême; Simon épouvanté obéissait au vieux Rig; mais on sentait en lui la désespérance, et chaque fois que son regard se portait sur le vieux sauvage,

on devinait la résolution absolue de faire payer à l'ancien matelot la mort de son maître.

Deux longues heures se passèrent ainsi sans résultat... On sait comme elles sont cruelles les heures du désespoir. Le vieux Rig replaça son oreille sous le sein gauche et jeta une exclamation.

--Vite, vite. Simon, prends ma place, fais-le respirer... Il vivra...

La figure du matelot s'illumina; obéissant, il reprit les fonctions de Rig...

Nous ne voulons pas qu'on croie, en écrivant ces lignes, que nous faisons de la fantaisie, de l'invraisemblable! C'est au regretté savant Claude Bernard, qui a préconisé la respiration artificielle pour faire revenir à la vie un sujet empoisonné par le curare, que nous prenons tous nos renseignements.

«On doit pratiquer alors des pressions alternatives sur le ventre et la poitrine; ces pressions ont pour but de chasser l'air des poumons, et, dans l'intervalle des pressions, on insuffle de l'air par la bouche, en ayant soin d'agir doucement pour que le courant d'air introduit dans le poumon ne vienne pas, par sa vitesse et sa force excessive, rompre les alvéoles pulmonaires; on doit s'efforcer, dans ces deux temps de la respiration artificielle, de se rapprocher de la respiration normale.

Cette opération doit être longtemps continuée, car beaucoup de sujets ont été rappelés à la vie après _plusieurs heures_ de mort apparente.»

Simon avait glissé son bras sous la tête de son maître, et c'est les larmes aux yeux qu'après l'avoir embrassé il continua l'opération commencée par le vieux Rig. Celui-ci fouillait dans ses poches; ayant ouvert sa trousse pour en tirer un bistouri, et après avoir pris

sur l'autel un vase contenant des fleurs, il avait jeté le bouquet et il avait placé le vase près de la tête de Pierre.

Ayant dit au matelot de continuer les insufflations sans s'occuper de ce qu'il allait faire, le vieux sauvage plaça sa trousse près de lui; il prépara une pelote de fil de soie ciré et une petite pince à verrou.

Nous avons dit que Simon supportait la tête de son maître sur son bras; Rig lui dit:

--Continue toujours et ne bouge plus ton bras... Maintenant j'en réponds.

Les lèvres de Simon étaient sur les lèvres de son maître, il ne pouvait répondre, mais ses yeux eurent un regard pour remercier son compagnon.

Rig, ayant pris son bistouri, appliqua une main sur le front livide de Pierre Davenne, et de l'autre coupa, au devant de l'oreille, l'artère temporale; le sang noir coula d'abord doucement dans le vase que le vieux sorcier tendait, puis il jaillit plus abondant... Le corps s'agita légèrement.

--Arrête, dit Rig, et viens vite m'aider.

Simon tout tremblant de joie, d'émotion, se leva, se cognant au marbre de l'autel, trébuchant aux marches, mais ne sentant ni douleur ni choc, et vint s'agenouiller près de Rig. Celui-ci lui fit tenir le vase plein de sang, et aussitôt rassemblant par sa pince à verrou les deux bouts de l'artère, il fit une ligature avec les fils de soie qu'il avait préparés. C'était un habile praticien que le vieux Rig, car, en moins de dix minutes, la ligature était faite, le front était bandé.

Ayant placé sa main sous le sein gauche, il dit à Simon:

--Maintenant..., Simon, il est sauvé.

Le matelot suffoquant prit alors celui qu'il appelait le vieux coquin dans ses bras; il l'embrassa, mouillant ses joues de larmes heureuses. Il l'aurait fait danser dans le tombeau si Rig ne l'avait retenu...

Mais celui-ci, calme, se fit aider pour vêtir Pierre du pardessus qu'il avait apporté, et il dit:

--Allons, Simon, remettons le cercueil, replaçons la pierre, que tout soit en ordre, si un curieux regardait ici; et demain tu viendras faire le scellement.

Ce fut fait en quelques minutes... Les cierges furent éteints. --Allons, Simon, marche devant, tu sais le chemin, guide-moi...

--Mais, vieux, il faut porter...

--Je le porte, marche, je ne quitterai mon malade que guéri, chez lui.. Allons, va!

Simon haussait les épaules: ce petit vieux, malingre, avait la prétention de porter un homme! Il ne fut pas peu stupéfait en voyant le vieux sauvage prendre Pierre Davenne dans ses bras et, sans efforts apparents, le porter comme un enfant. L'estime lui était venue pour le vieux Rig, lorsque celui-ci lui avait assuré que son maître était sauvé; en constatant cette force extraordinaire, elle doubla.

Ils partirent en portant le corps, la pluie tombait toujours... Cette fois, rassuré sur la vie de son maître, Simon, en passant à travers les tombes, eut des frissons qu'il n'avait pas eus en venant... Ils repassèrent par la brèche du mur. Au bout d'une demi-heure, et grâce à la pluie battante, ils arrivèrent sans incident à la petite mai-

son de Charonne que Pierre avait louée trois jours avant; les fenêtres étaient éclairées et la petite porte qui donnait du côté du cimetière était ouverte. En la fermant, le matelot joyeux, glissant une praline dans sa bouche, disait:

--Nous avons eu de la chance, c'est un beau temps ça...

Les deux pauvres gars étaient trempés jusqu'aux moelles.

X

LES BONS ET LES MAUVAIS RÊVES DU MATELOT SIMON RIVET.

Dirigé par Simon, le vieux Rig, portant dans ses bras son malade, s'engagea dans le jardin boisé. Ils arrivèrent bientôt devant la porte du vestibule. Simon l'ouvrit: la petite pièce était éclairée par une veilleuse; ils se dirigèrent vers l'escalier et montèrent au premier étage: une chambre était éclairée, un feu de bois brûlait dans l'âtre, mais autour d'eux régnait le silence le plus profond et la petite maison semblait abandonnée; cependant le lit couvert de draps blancs était préparé pour recevoir le malade. Simon ne parut pas étonné, et le vieux Rig était impassible.

Ayant étendu Pierre Davenne dans le lit, le sauvage tira des profondeurs de ses poches une petite fiole; puis, entr'ouvrant de ses doigts secs les lèvres de son sujet, il lui versa avec précaution quelques gouttes d'une liqueur rouge. Il observa alors le malade avec attention.

Simon, placé derrière lui, regardait, n'osant parler, envahi par ce silence qui les enveloppait. Après quelques minutes d'attente, la

teinte livide qui couvrait le visage disparut, les pommettes des joues devinrent roses, les lèvres se colorèrent, et la poitrine se souleva sous la respiration régulièrement rétablie.

Alors le vieux sauvage se tourna vers Simon et lui dit de façon à ne pas éveiller le malade:

--Maintenant, il est sauvé... Il faut le laisser dormir; avec le jour, il s'éveillera plus faible mais voilà tout...

Le matelot ne trouva pas un mot à répondre. Deux grosses larmes glissèrent sur ses joues; il fit une grimace qui avait la prétention d'être un sourire, et, serrant la main de son ancien compagnon d'armes à l'en faire éclater, il respira bruyamment.

--Maintenant, dit le sorcier, il n'a plus besoin de nous; les portes sont fermées, il pleut dehors et fait bon ici: nous sommes fatigués; fais comme moi, je vais dormir...

Simon serra encore les mains de son compagnon et fit un effort pour parler, il ne trouvait rien à dire; il articula enfin:

--Espère! espère!

Le vieux Rig prit le tapis qui se trouvait devant le lit et, le plaçant dans un coin, il s'accroupit dessus; puis, ayant fait deux ou trois tours comme le chien qui fait sa couche, il se roula dans sa houppelande et ne bougea plus... Moins de dix minutes après, un petit sifflement nasal indiqua que le vieux saltimbanque était endormi.

Simon, après avoir bien couvert et longuement regardé son maître, après avoir baissé la lumière de la lampe, avança sans bruit devant le feu un grand fauteuil. Il retira ses chaussures boueuses, ses vêtements trempés, se souriant dans la glace ou se faisant la

grimace,--ceci est affaire d'appréciation.--Il se fit avec son mouchoir multicolore une superbe marmotte... Ainsi la peau tannée faisait de sa face un de ces bronzes que nous envoie le Japon, la marmotte était le couvert d'émail étrange, et les boucles d'oreilles les deux anses de la potiche.

Le matelot s'étendit dans le fauteuil, les pieds presque dans la cendre; car la peau de Simon était comme de la corne, et bien pelotonné, les mains sur le ventre, il s'endormit; mais, moins discret que son ancien collègue, son sommeil s'annonça par un ronflement sonore, quelque chose comme le clapotement du vent dans les focs au moment du lof.

La pluie cessait au dehors.

Lorsque tout le monde fut endormi, une porte invisible s'ouvrit au fond de l'alcôve du lit: une femme parut, elle s'appuya avec précaution sur le lit. On eût dit que Pierre l'avait devinée ou l'avait entendue, car ses yeux s'ouvrirent aussitôt. Il remua les lèvres, la femme se pencha encore pour entendre, mais aucun son ne sortit; elle comprit cependant, et, avançant sa bouche près de l'oreille du ressuscité, elle lui dit d'une voix faite de râle que lui seul pouvait entendre:

--C'est fait!...

Il y eut dans les yeux du malade un regard heureux; mais pas un muscle du visage ne remua; seules les lèvres s'agitèrent comme pour dire:

--Merci!

La femme se pencha alors et l'embrassa en disant:

--Dieu nous protège et nous pardonne!

Et elle partit aussitôt. La porte se referma et, quelques minutes après, on entendit le bruit d'une voiture qui s'éloignait. Pierre, les yeux ouverts, semblait écouter; il entendit la voix de son matelot, il ferma aussitôt les yeux, feignant de dormir.

Mais Simon n'était pas éveillé: heureux de sa nuit, dans laquelle il avait retrouvé son maître, il rêvait, et c'était un rêve agréable, car il riait et disait en dormant:

--Oui, princesse... j'accepte et en souvenir de vous, avec l'anneau de votre nez, je me ferai faire des anneaux d'oreilles... je ne les quitterai jamais... Princesse, vous verrez l'Europe... Ne cousez pas tant de diamants sur ma tunique: c'est trop chaud, je suis trop vêtu ainsi... J'étouffe...

Et la sueur suintait sur le front du matelot, qui se tortillait dans son fauteuil.

--Mettez-moi tout de suite mes bottes... en peau d'éléphant bleu... vite... le sable est brûlant... quel soleil... le sable brûle, tonnerre... dépêchez-vous donc... Aïe!... Aïe!... Ah!...

Et le matelot s'éveilla, en se trémoussant dans le fauteuil; croyant mettre ses bottes en peau d'éléphant bleu, il enfonçait ses larges pieds dans les cendres brûlantes; éveillé, il se recula aussitôt; il était temps, la peau s'écaillait.

Il passa la main sur son front mouillé de sueur, sourit avec regret eu constatant que l'heureuse situation qu'il quittait n'était qu'un rêve... et tout de suite sa première pensée fut pour son maître. Il alla, amortissant ses pas, jusqu'au lit et il le regarda. Pierre lui parut changé: il le regarda une seconde fois, et constatant la rigidité de ses traits, il eut peur... L'épouvante le prit alors, il mit

sa main sur le front de son maître, la face ne bougea pas, il lui sembla même que le front était froid...

Alors, fou, il jeta un cri terrible et recula.

En une seconde, le vieux Rig fut debout. Simon tremblant, trébuchant, se reprochant son sommeil comme un crime, montra du doigt son maître en gémissant:

--Il est mort! il est mort!

Rig se précipita...

Pierre ouvrit les yeux...

--Ah çà! est-ce que tu deviens idiot? demanda le vieux Rig.

Simon, étourdi, s'avança...

--Qu'est-ce qui t'a pris... tu rêvais donc?

Le matelot tout heureux, mais confus, dit:

--Bon sang! je ne peux pas expliquer ça... vous avez les yeux qui vivent et quand ils sont fermés... votre visage est tout autre... rien ne bouge... C'est bête! C'est l'émotion... qui me fait voir de travers.

Cependant, en entendant les derniers mots de Simon, le vieux Rig avait froncé le sourcil..., et, voyant le regard de Pierre fixé sur lui, qui semblait demander une explication, il souleva la tête du malade, enleva le bandage de toile, regarda attentivement la plaie presque cicatrisée et exclama après une seconde d'examen:

--Ah! maladroit que je suis!...

--Qu'y a-t-il, demanda Pierre d'une voix faible.

--Oh! il parle... il parle..., cria Simon joyeux et prêt à danser dans la chambre en entendant cette voix qu'il n'avait pas entendue depuis deux jours, et qu'il avait craint un instant d'être éteinte pour l'éternité. Il se tut, sur un signe violent du vieux Rig.

--Tais-toi!... et répondant à Pierre: Lieutenant, j'ai été maladroit, j'avais une telle crainte d'arriver trop tard que, dans ma précipitation, en vous saignant à l'artère temporale, j'ai coupé la branche supérieure du nerf facial.

--Et? demanda Pierre.

--Et il en résultera une paralysie d'un côté de la face qui vous change tout à fait.

--Tant mieux! répondit simplement Pierre...

--Avez-vous besoin de quelque chose?...

--Non, avec le repos, je sens les forces revenir... Reposez-vous, mes amis, je vais reposer moi-même... Au jour, je serai mieux.

Sur un signe du vieux matelot, Simon se tut et regagna son fauteuil, pendant qu'obéissant à son malade l'étrange docteur allait se coucher sur son tapis...

Quand Simon s'éveilla, il se dirigea aussitôt vers le lit de son maître. Pierre avait les yeux ouverts; en le voyant il dit:

--Aide-moi à m'habiller.

Le matelot, stupéfait, allait refuser; mais le vieux Rig était déjà derrière lui et, satisfait, il disait:

--Maintenant, à part un peu de faiblesse, il n'y paraît plus... Habillons-le. Lorsque Pierre fut vêtu, soutenu par les deux anciens

matelots, il se fit conduire près de la fenêtre, et on l'étendit dans un large fauteuil.

--Rigobert, dit-il, tu vas retourner chez toi, et demain, en venant toucher ce que je te dois, tu m'amèneras l'étrange fille que tu as recueillie.

--Bien, maître, fit le vieux sauvage, glissant dans son gousset la montre qu'il avait prise rue Payenne, et, malgré la chaleur, se couvrant du pardessus de Pierre... Nous serons ici demain soir.

Le vieux sauvage, ayant pressé la main de Simon, se retira après lui avoir donné quelques instructions relatives aux soins nécessaires à son malade.

Lorsqu'il fut sorti, Pierre appela son matelot et lui parla à l'oreille; celui-ci exclama joyeusement:

--Bon sang de bon Dieu! elle est ici!... Ah! mon lieutenant, j'y vais... Espère! espère! espère!

Et il sortit aussitôt.

Seul, Pierre, assis dans le fauteuil, s'accouda sur l'appui de la fenêtre; il regarda longuement le panorama de Paris qui se développait devant lui dans les vapeurs ensoleillées du lever du jour.

La veille, le soleil était resté caché, la bise et la pluie attristaient tout, il semblait que la nature était en deuil. À cette aube, au contraire, les arbres étaient tout brillants de la pluie de la veille, et dorant l'horizon, miroitant dans les flaques d'eau des routes, scintillant à travers les feuilles, embrasant la plaine, avec le jour, le soleil paraissait, éclairant tous les vitraux; il incendiait les cadres dorés, il faisait sourire les vieux portraits, il illuminait la chambre, et

dans ses rayons, dans les pétillements de sa poussière d'or, il jetait la lumière, la gaieté, la santé et l'amour.

Le visage de Pierre Davenne était à jamais immobile, le soleil l'éclairait sans le changer, et une pensée sombre dormait sous son front: la vengeance.

Le regard fixé sur Paris, il dit à mi-voix:

--Maintenant, épouse infidèle, Geneviève, tu es veuve, tu as été ingrate, indigne, infâme! Je te laisse la honte, la misère, le remords... et le désespoir... À toi, traître, à toi, faux ami, à toi, lâche, qui n'as pas reculé devant le déshonneur dont tu pouvais couvrir mon nom... je garde ma haine... À toi qui as mordu la main qui te soutenait, je veux rendre le mal fait... Tu m'as fait souffrir par mon amour... L'amour que je te mettrai au coeur te tuera... Tu n'as pas reculé pour être riche devant le crime, devant la séduction de la femme sacrée de l'ami, du frère qui te faisait vivre..., tu auras la ruine, et je porterai chez toi, Fernand, la banqueroute, l'adultère et la misère... Et tout cela dans la honte, pour qu'il n'y ait autour de toi ni merci, ni pitié... rien que du mépris et de la haine! Elle! elle... nous verrons après...

La porte s'ouvrit: c'était Simon amenant la petite Jeanne, qui venait dire bonjour à son père.

XI

LES LETTRES LAISSÉES PAR PIERRE DAVENNE.

Fernand, ramenant la jeune veuve chez elle, avait cherché à la consoler du passé en parlant de l'avenir; connaissant l'amour pro-

fond de Geneviève pour son enfant, c'est de la petite Jeanne qu'il parlait, c'est à cause d'elle qu'il espérait que la malheureuse femme devrait l'écouter; mais Geneviève avait répondu:

--C'est pour Jeanne que je consens à vivre, sans elle je me tuerais... Aujourd'hui, je vois l'étendue de ma faute; couverte de honte, rongée par les remords, je n'ai qu'un devoir: racheter par une vie nouvelle, toute de sacrifice, ma conduite passée.

--Geneviève, reprenait Fernand, il n'y a pas de sacrifice à faire... il faut vivre pour ton enfant, il faut que tu aies un nom respecté, il faut lui garder une fortune qui assurera son avenir...

--Elle a pour elle la fortune de son père...

--Non, Geneviève, cela ne suffit pas... Il ne faut plus parler du malheur survenu; tu ne peux à ton âge rester veuve... L'amour que j'avais pour toi est resté le même, malgré ce qui s'est passé entre nous depuis la catastrophe... Mais je fais la part de la douleur, de l'état nerveux dans lequel tu es... Geneviève, tu deviendras ma femme.

La jeune veuve eut un frisson, son être se révoltait d'entendre les projets de Fernand quand le corps de Pierre était à peine refroidi; et comme elle n'avait pas la force de se révolter contre lui, qu'elle était dominée, un mot glissa de ses lèvres...

--Oh! le châtiment.

Si bas qu'il fût dit, Fernand l'entendit, son front se plissa et il reprit d'un ton sec:

--Au reste, Geneviève, il est trop tard aujourd'hui pour reculer... tu ne seras à personne qu'à moi...

Cette phrase fut dite d'un ton tel que Geneviève releva les yeux; son regard se croisa avec celui de Fernand... elle le baissa aussitôt, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues. Jusqu'à la rue Payenne, les étranges amants n'échangèrent plus une parole; lorsqu'ils arrivèrent, la pluie commençait à tomber.

La rentrée dans la maison mortuaire fut sinistre; en montant l'escalier, les forces manquèrent à la malheureuse femme et Fernand fut obligé de la soutenir. Des sanglots déchirants roulaient dans sa gorge, l'étouffant...

Et la maison était lugubre dans le mortel silence qui l'emplissait; le gloussement de l'eau au dehors, les sifflements de bise dans les pièces vides dont toutes les portes étaient ouvertes... et répandue dans l'atmosphère cette odeur pénétrante de la sciure qui sert à l'ensevelissement... tout cela glaçait la moelle des os.

Arrivée sur le palier, Geneviève se dégagea des bras de Fernand qui la soutenait, et, tombant à genoux, elle se traîna jusqu'à la porte de la chambre de son époux, puis se tordant de douleur dans ses habits de deuil, les mains jointes, suffoquant et pleurant, elle gémit:

--Seigneur mon Dieu... pardon, pardon!... Mon Pierre, là-haut, pardon!... Ah! je suis une misérable!...

Fernand, impatient, la souleva et la porta sur un fauteuil, en disant brutalement:

--Assez de faiblesse, à la fin il faut de la raison...

Geneviève était comme un enfant: elle eut peur, et elle s'efforça d'étouffer le bruit de ses sanglots. Fernand alluma une lampe et, allant prendre la lettre qu'il avait vue le matin même, il dit:

--Geneviève... Allons, sois un peu raisonnable et écoute... Voici une lettre laissée par Pierre et qui porte pour suscription:

«À ma femme Geneviève, _pour être ouverte_ lorsque ma _dépouille mortelle sera dans la tombe_.»

La jeune femme, dominant son émotion, releva sa tête éplorée pour écouter.

Fernand brisa le cachet et lut:

«À Geneviève,

»Tu étais malheureuse et sans famille, je t'ai faite riche et aimée; je t'adorais... tu m'as trompé!... Sois maudite!...

»Je meurs par toi et pour toi, mais après avoir disposé de tous mes biens... Je te lègue la misère... et l'abandon... Sois maudite!...

»Femme ingrate, épouse indigne, tu n'as plus le droit d'être mère... Je te lègue ton amant... Sois maudite!...

»Pierre DAVENNE.»

Geneviève jeta un cri et se laissa tomber à genoux, la tête dans ses mains, penchée sur le fauteuil et comme écrasée sous cette malédiction posthume.

Fernand était devenu pâle en trouvant une autre lettre qui portait son nom; il l'ouvrit et lut:

«Je suis convaincu que tu seras avec ta complice, au retour du cimetière, pour partager mes dépouilles... Ingrat et infâme, tu dois avoir ta part dans ce testament...

»Je te lègue la banqueroute!...

»Lâche! sois maudit!»

Fernand passa plusieurs fois la main sur son front, ne pouvant croire ce qu'il avait lu... Puis, se redressant et revenant au côté pratique du but qu'il poursuivait, il alla fouiller les meubles. Les meubles, si solidement fermés le matin même, étaient ouverts, béants. Il mit la main sur le portefeuille de Pierre dans lequel il trouva des fiches de l'agent de change qui avait liquidé les valeurs... C'était vrai, la caisse était vide, il ne restait que le mobilier qui meublait la maison et dont la vente couvrirait à peine les dettes journalières... Il resta un instant silencieux; un sourire singulier glissa sur ses lèvres, puis, son regard tombant sur Geneviève éplorée, il dit bas en hochant la tête:

--Heureusement, nous ne sommes pas mariés...

Puis, touchant l'épaule de la veuve et se disposant à sortir, il eut un air cynique en lui disant:

--Geneviève, adieu!

Geneviève, sanglotant, ne bougea pas... Alors il continua:

--Madame veuve Davenne, adieu! Vous êtes libre.

Et il sortit.

La malheureuse femme n'avait pas bougé; mais le dernier mot du misérable fut une consolation dans sa douleur.

Elle était libre; ce remords vivant, cette honte éternelle ne seraient pas rivés à sa vie... Femme coupable et à cette heure repentie, résolue à racheter le passé par une vie sans reproche, elle se retira.

Elle était seule dans la chambre mortuaire, débarrassée à jamais du misérable qui avait été la cause de son malheur. Elle se traîna vers le lit et baisa le drap sur lequel son époux avait été étendu... Puis, effrayée de ce silence, étouffée par cette atmosphère dans laquelle la mort pesait encore, elle prit la lampe et se dirigea vers le sanctuaire saint du suprême pardon: la chambre de sa fille...

Elle allait donc trouver des lèvres pour essuyer ses larmes, des caresses pour consoler son coeur, des sourires pour oublier sa faute!...

Elle entra et s'avança doucement vers le lit... Le lit était vide!

Elle regarda autour d'elle étonnée... elle appela, rien ne répondit... la maison était abandonnée... Elle appela encore. Rien! elle écoutait et n'entendait que la pluie qui frappait les vitres et les arbres, et que l'eau qui gargouillait dans les gouttières... Seule!.... Elle était seule! Et sa Jeanne!

Tout à coup elle se rappela la phrase de la lettre de son mari:

«Femme ingrate, épouse indigne, tu n'as plus le droit d'être mère.»

--Ô mon Dieu, est-ce qu'on lui avait pris son enfant?

À cette pensée, une pâleur livide couvrit ses traits, un frisson courut dans son sang... Elle se redressa, et, arrachant son voile de veuve, passant ses mains sur son front, dans ses cheveux, elle s'écria:

--Non, je suis folle, c'est impossible!... Non! non!

Et, retrouvant toute son énergie, elle saisit la lampe et courut dans toutes les chambres de la maison, appelant:

--Jeanne! Jeanne!

L'écho et le vent seuls lui répondirent.

Elle revint dans sa chambre et aperçut un papier sur une table, elle le prit et lut épouvantée:

«Jeanne est morte pour toi, oublie-la.

»PIERRE.»

Ce coup fut terrible; la malheureuse laissa tomber la lampe qu'elle tenait à la main, et, folle, échevelée, elle se sauvait en criant:

--Mon enfant! je veux mon enfant!...

Et elle courait, trébuchant, se heurtant aux meubles, sans conscience, sans idée, la tête perdue... Elle descendit dans le jardin et criait toujours:

--Jeanne! mon enfant! on m'a volé mon enfant!... Je suis maudite!

Elle pouvait à peine se soutenir, brisée par l'émotion; elle ouvrit la porte de la rue, voulant crier:

--Au secours!

Mais sa voix s'éteignit dans sa gorge. C'était plus que sa nature frêle pouvait supporter, elle jeta un cri et tomba raide sur le pavé de la rue.

Ses cris avaient été entendus; malgré la pluie, quelques voisins sortirent; on releva la malheureuse. Les gens épouvantés croyaient à un crime; on transporta Geneviève dans la maison voisine. Là, un gamin la reconnut et dit:

--C'est la _Femme du mort_.

On la transporta aussitôt chez elle, et une femme resta pour la soigner.

--Pauvre femme! disaient les gens qui l'avaient secourue, et quel malheur! un si heureux ménage, ils s'adoraient!...

Le lendemain, Geneviève n'avait pas repris connaissance; atteinte d'une méningite, sur l'avis du médecin elle fut transportée dans une maison de santé.

DEUXIÈME PARTIE - I

UN MARIAGE D'AMOUR.

Quelques semaines après les événements que nous avons racontés, Fernand Séglin était assis devant son bureau; accoudé, le menton dans la paume de sa main et mordillant ses ongles, le front plissé, les yeux fixes, sans regard, il pensait.

La maison Séglin occupait le rez-de-chaussée et le premier étage d'une habitation de riche apparence du boulevard Magenta dans les environs de la rue Lafayette. F. Séglin était commissionnaire en marchandises. Il était le successeur d'un homme qui avait eu une grande réputation commerciale, réputation moins brillamment soutenue par lui. Le papier de la maison Séglin ne passait plus comme les billets de Banque. La maison, établie sur de vastes proportions, avait un personnel nombreux; aussi disait-on que les bénéfices devaient être énormes, car Fernand menait une existence très coûteuse. Au cercle il avait souvent perdu; une fois, entre autres, en une seule nuit, il avait perdu près de 120,000 francs.

On était à la veille de la fin du mois, et le caissier venait d'apporter à Fernand Séglin son carnet d'échéances, le livre de caisse et le bordereau de fin de mois. Le caissier avait dit:

--Il me manque pour l'échéance 47,000 francs.

Fernand avait souri en répondant:

--Tout à l'heure, je vous donnerai une valeur à porter chez le banquier...

Le caissier s'était retiré, et seul Séglin pensait, hésitant à prendre une décision.

--Bah! murmura-t-il, je réussirai! En pressant le mariage, j'ai ce qu'il me faut avant l'échéance... et tout est sauvé...

Puis, les deux coudes sur le bureau, le front dans ses mains, il réfléchit longuement. Nous devons dire que, quatre jours après la mort de Pierre Davenne, un homme s'était présenté chez Fernand Séglin.

Cet homme avait entre les mains pour cent cinquante mille francs de valeurs échues, que Fernand avait souscrites à Pierre Davenne, lorsque celui-ci lui avait prêté cette somme, pour acheter la maison de commission du boulevard Magenta... La créance avait été vendue, et les demandes d'arrangement faites par Séglin avaient été absolument repoussées. L'homme avait accordé deux mois seulement, sinon il poursuivait, et la poursuite, c'était le crédit perdu, c'était la faillite; or, la faillite, en montrant le gâchis des livres, ne manquerait pas d'entraîner la banqueroute, car... car il circulait avec l'endos de la maison F. Séglin certaines valeurs dont la signature pouvait mener au bagne.

Séglin enfin était sur le bord de l'abîme; tous ses efforts consistaient à le cacher à tous; il n'avait pour se sauver qu'une ressource, le mariage. Fernand était sur le point de se marier, et sa femme devait lui apporter plus d'un million. Mais, pour réussir, il ne fallait pas manquer une échéance... et c'est sous le coup de cette idée que Fernand sortit de son bureau un livre de chèques en blanc; il en coupa un et écrivit la somme: _Deux mille cinq cents livres_.

Le chèque était d'une maison anglaise;--puis, prenant dans un livre une signature dont les lettres étaient piquées avec une épingle, il l'appliqua sur le chèque et passa dessus un petit tampon. Ayant la signature au poncif, il prit la plume et suivit le décalque.

Cela fait, il sécha le papier au feu, afin que l'encre ne parût pas fraîche. Il prit alors une fiche sur laquelle il releva les échéances et les encaissements de fin de mois,--établit la balance,--qui produisait un déficit de quarante-six mille six cents francs. Ceci fait, il passa la main sur son front comme pour chasser les idées sombres que son criminel travail avait amenées, disant bas pour se rassurer lui-même:

--Il faut que je réussisse, et je réussirai.

Alors il sonna, le caissier vint.

--Tenez, Picard, voici le bordereau. Voici un chèque qui vous couvre, que vous ferez encaisser...

--Bien, monsieur...

Picard pria son patron de signer le chèque et sortit...

Aussitôt Fernand se leva en disant:

--Allons, je suis tranquille pour un mois; pendant ce mois, il faut que tout soit fini...

Et il regarda sa montre.

--C'est à cinq heures qu'ils arrivent, je n'ai que le temps.

Et ayant envoyé chercher une voiture, il se fit conduire à la gare de Lyon. Il demanda si le train d'Italie était arrivé. Le train était signalé et allait entrer en gare. Il alla se placer aussitôt à la petite porte grillée par laquelle sortent les voyageurs.

Quelques minutes après le sifflet strident de la locomotive annonçait l'arrivée en gare du train, et aussitôt la salle était envahie par les voyageurs, portant des sacs et des bagages... Fernand fouillait du regard tous les arrivants pour reconnaître ceux qu'il attendait.

Un groupe nombreux stationnait devant la porte de la salle des bagages, et tous les autres voyageurs étaient sortis, les employés de l'octroi allaient quitter la petite porte et Fernand contrarié pensait à se retirer, lorsque, au moment où l'on allait fermer la porte du quai d'arrivée, deux voyageurs suivis de deux domestiques partirent à leur tour: un vieillard et une jeune fille. Sur un signe du premier, les deux domestiques, un valet et une femme de chambre, attendirent à la porte pour s'occuper des bagages. Puis l'homme regarda autour d'eux et, apercevant Fernand, il se dirigea vers lui. Les deux hommes se saluèrent et le vieillard demanda:

--Monsieur Fernand Séglin?

--C'est moi!... Monsieur Danielo de Zintsky?

--Salut, meinher! dit le vieillard en tendant cordialement la main au jeune homme; puis, prenant la main de la jeune fille, il dit

en la présentant:

--Ich habe die Ehre ihnen meine Nichte Iza vorzustellen... Mais, se reprenant aussitôt en voyant l'air étonné de Fernand, il dit avec un fort accent allemand:

--Je présente à vous ma nièce Iza Georgina de Zintsky...

Fernand, après avoir salué, releva la tête pour regarder la jeune fille; il resta comme ébloui de sa splendide beauté.

Elle paraissait dix-huit ans à peine; les yeux bruns avaient la douceur du velours; leurs cils longs et recourbés à l'extrémité jetaient de la langueur dans le regard, augmentant le brun des pupilles en rendant plus mat le blanc de l'orbite; le nez, légèrement busqué, était fin et franc de lignes; les narines roses, presque diaphanes, se dilataient suivant l'impression ressentie; les lèvres, d'un rouge ardent, étaient admirablement dessinées et formaient dans le rire un splendide écrin pour les dents d'une blancheur nacrée; les oreilles, toutes petites, étaient d'une transparence rose; le front était pur et superbe dans l'encadrement des cheveux si noirs qu'ils avaient les reflets bleus des ailes du corbeau. Nous pouvons dire la couleur, le ton des chairs et des cheveux; mais ce que nous ne pouvons peindre, c'est le charme, la grâce sauvage, l'allure étrange et distinguée de l'admirable femme; c'est ce corps charmant dans sa douce langueur, ce corsage robuste et fin, ces formes puissantes, et jeunes, et élégantes...

Iza Georgina de Zintsky était superbement vêtue; une longue robe de faille noire, épaisse comme du drap, la dessinait dans les étroitesses de la mode nouvelle, révélant son étrange beauté; le corsage de la robe, échancré sur la poitrine, laissait sortir des flots de dentelles, à travers lesquels se devinaient les tons doux de la chair. Ses mains fines, ridicules presque par leur petitesse, étroite-

ment gantées, jaillissaient d'un même flot de dentelles, tranchant de leur couleur gris perle sur le jaune des vieilles et superbes valenciennes de nos mères.

Comme si la mode collante de nos jours gênait la pudeur de ses dix-huit ans, un châle immense, éblouissant de ses couleurs et de ses broderies d'or, l'enveloppait à demi, tordu autour d'elle. Une dentelle singulière, dans le noir de laquelle se détachaient des sequins et des festons de fils d'or, était accrochée dans son peigne et encadrait sa figure, se mêlant à ses cheveux qu'elle portait en lionne...

Lorsque la jeune fille entra dans la salle de sortie, hommes et femmes se retournaient émerveillés, et ce fut un concert de louanges échangées à voix basse, car dans ces éclatements de beauté, dans ce regard enflammé, dans cette bouche rieuse, une splendeur nouvelle se révélait... la pureté, l'innocence!... Sur ce feu était cette cendre: la sagesse, et chacun admirait et saluait. Ces habits éclatants, pleins de heurts de couleur, ne faisaient point sourire. L'air du visage était tel que, ainsi que devant les habits criards de clinquant des madones, on s'inclinait respectueux.

Et Fernand, admirant, avait pris la main qu'on lui tendait en tremblant... oui, en tremblant, et l'avait portée à ses lèvres...

L'oncle de la superbe Iza de Zintsky paraissait avoir de soixante à soixante-cinq ans. D'une taille au-dessous de la moyenne, il avait le teint cuivré des gens habitués aux ardeurs du soleil; ses cheveux crépus étaient gris et tombaient sur son front en mèches frisées comme des tire-bouchons, ils étaient tout luisants de pommade, les sourcils étaient épais et bruns; l'oeil, enfoncé sous l'arcade sourcilière, semblait plus ardent dans le bistre qui l'entourait; le nez était droit et épais comme ceux que nous retrouvons sur les profils des

médailles grecques; les oreilles un peu plates étaient ornées de doubles anneaux d'or; tout le bas du visage se perdait dans une barbe assez longue et absolument blanche.

Il était vêtu d'une espèce de tunique de velours noir, boutonnée sur le côté de la poitrine par des boutons de métal; cette tunique avait des manches de drap lie de vin. Il était coiffé d'une calotte d'astracan; le pantalon large, de velours brun à côtes, se perdait dans des bottes qui montaient jusqu'aux genoux. Danielo de Zintsky était bouclé dans une ceinture de cuir fauve, au devant de laquelle pendait une petite sacoche... Sur son bras le vieillard portait un de ces manteaux immenses que la jeunesse élégante de 1830 appelait le manteau Byron.

--Selon votre désir, dit Fernand, j'ai retenu au Grand-Hôtel vos appartements...

--Excusez-moi, dit Danielo en s'exprimant avec difficulté en français, si j'ai décliné votre offre... Mais vous vivez en garçon, et cela était impossible.

--Je l'ai compris; voulez-vous me permettre, monsieur, pour nous rendre à la voiture, d'offrir le bras à Mlle de Zintsky?

Le vieux Danielo adressa en allemand quelques mots à la jeune fille; celle-ci, souriante, prit aussitôt le bras du jeune homme. Le vieillard dit aux domestiques de les rejoindre avec les bagages au Grand-Hôtel, et, se tenant au côté de Fernand qui donnait le bras à sa nièce, ils sortirent de la salle d'arrivée, au milieu du murmure admiratif de ceux qui étaient dans la salle.

--Est-ce la première fois, mademoiselle, que vous venez à Paris? demanda Fernand qui bouillait d'entendre parler la jeune fille.

Celle-ci, sans être gênée pour s'exprimer, au contraire, ajoutant par son accent mélodieux un charme de plus à son langage, lui répondit:

--Oui, maître... C'est la première fois!... Je suis restée deux jours à Vienne, que l'on m'a dit ressembler beaucoup à Paris...

--Ce sera pour moi, mademoiselle, une bien grande joie de vous diriger et de vous servir de cicérone dans mon beau pays... Et M. de Zintsky?

--Moi, je suis venu deux fois déjà.

On monta en voiture, et, une demi-heure après, Fernand, ravi, offrait la main à la jeune Moldave pour descendre de voiture et la diriger, précédé par le domestique, vers ses appartements.

La jeune fille, lasse du voyage, demanda à son oncle à se retirer chez elle, ce qu'il accepta. Fernand allait le quitter, lorsque le vieillard lui dit:

--Mais moi, je ne suis pas fatigué, nous avons à causer....et, si vous le voulez, nous nous retrouverons dans vingt minutes, le temps de me vêtir à la parisienne, et nous passerons la soirée ensemble. Iza ne descendra pas pour dîner, elle va avoir sa migraine... mais nous pouvons dîner ensemble.

--Monsieur de Zintsky, j'allais vous le proposer.

--Alors, là, tout est bien... attendez-moi.

Fernand sortit devant pour prendre des cigares, et, se promenant en fumant sur le boulevard, il sourit à l'avenir.

--Je suis sauvé, et ma parole, ce n'est pas un mariage de raison seulement que je vais faire, c'est un mariage d'amour.

Au second étage, le rideau d'une fenêtre était à peine écarté, et le regard de la superbe Iza de Zintsky guettait le jeune homme. Souriant à son tour, elle se retira et dit à un homme jeune encore placé à côté d'elle:

--Maître, je vous en réponds, et je ne vous demande que le temps que la loi exige... Ce n'est pas demain, c'est ce soir qu'il va obliger le vieux à lui donner son consentement.

À ce moment Danielo de Zintsky paraissait dans le salon et demandait à Pierre Davenne (c'était lui):--Eh bien, maître, êtes-vous content de nous?

II

UN MARIAGE À LA VAPEUR.

Quelques minutes après, le vieux Moldave et Fernand Séglin étaient attablés dans un cabinet de chez Brébant, et, en achevant de dîner, ils causaient. Le vieux Danielo disait:

--Lorsque, par l'entremise de la maison Strucko, de Vienne, nous vous avons connu, sur les propositions qui nous furent faites, nous dûmes nous renseigner auprès de nos correspondants de Paris. Je dois vous le déclarer, les renseignements furent absolument à votre avantage... C'est alors que je vous adressai la réponse à votre lettre.

--La réponse, monsieur de Zintsky, me fut agréable; mais le portrait que vous me fîtes parvenir, tout admirable qu'il fût, est bien au-dessous de la réalité... et c'est aujourd'hui que je bénis ce jour...

--Mon cher monsieur, je vous connais à peine; déjà, vous m'êtes sympathique, et je crois qu'il en est de même de ma nièce...

Fernand était un peu gêné de la rondeur de son futur oncle, et il était surtout étonné de ses façons. C'est que, assurément, Danielo n'était pas un petit-maître habitué aux délicatesses élégantes de la table; il buvait sec, en emplissant son verre au ras; il ne faisait de sa fourchette qu'un usage très modéré, ses doigts lui servaient très simplement pour prendre délicatement dans le plat le morceau qui le tentait. Fernand pensa que ces façons étaient particulières à son pays, et il se promit, lorsqu'il offrirait à dîner, de choisir le jour où son oncle serait forcé de refuser l'invitation.

Après avoir vidé d'un trait un plein verre de vieux corton, tenant comme en une pince, entre ses doigts, une côtelette de chevreuil qui lui barbouillait les lèvres de sa purée de marrons, le petit vieux continuait:

--En deux mots, cher monsieur Séglin, voici la chose: la guerre est menaçante chez nous, la pauvre Iza a peur et c'est ce qui l'a si vite décidée à quitter son pays. Élevée comme une sainte, elle n'a quitté les esclaves aux soins desquels sa mère l'avait confiée que pour venir à Paris. Paris, c'était son idéal: élevée en chrétienne, elle voulait trouver en France le mari de son choix. C'est ce rêve que je viens réaliser. Or, je vous ai dit sa situation, Iza a environ douze cent mille francs de dot. Vous avez, je le sais, une maison qui vaut presque cette somme. Cela est donc pour le mieux. Mais moi je ne suis pas éternel, et c'est à ma nièce que reviendra ce que j'ai, c'est-à-dire une somme à peu près égale à celle que je vous apporte.

Deux ou trois fois les paupières de Fernand eurent des clignotements, comme si ses yeux étaient éblouis par trop de lumière.

--Monsieur Danielo, dit Séglin, en faisant demander par notre ami commun, M. Strucko, la main de votre nièce, je ne voyais dans ce mariage que l'assemblage de deux situations qui devait assurer aux époux une vie heureuse. J'y voyais la possibilité de donner plus d'étendue à ma maison; la respectabilité de votre nom, l'honorabilité de votre famille m'assuraient que j'aurais une femme digne... Nous vivons à une époque où ces seules conditions suffisent: on s'épouse bien plus pour se faire une maison que pour se faire une famille...

--Oui, on fait une affaire...

--C'est le mot sec... Eh bien, monsieur Danielo, j'ai le bonheur de vous dire qu'il n'en est plus ainsi de moi... Depuis que j'ai vu Mlle Iza de Zintsky... je l'aime et c'est un mariage d'amour que je vais faire... et à cette heure... vous auriez modifié les conditions premières, que je passerais outre. Ce n'est plus une affaire que je fais... Ce n'est plus le négociant qui parle..., c'est l'amoureux...

--À la bonne heure, monsieur Séglin, exclama le vieux Danielo en tendant sa main de squelette au jeune homme.

--En la voyant si noble, si belle, en voyant ses grands yeux que voilent la candeur et la pureté, en voyant cette superbe ardeur de la jeunesse presque éteinte par cette innocence, j'ai été ravi, charmé; j'ai senti, comme aux heures suprêmes, se briser quelque chose en moi; une voix secrète me disait: Voilà celle qui va transformer ta vie...

--C'est ma nièce et il conviendrait que je fusse réservé! Cependant je ne puis. Tout ce que votre imagination peut vous donner est au-dessous de la vérité... Avant un mois, monsieur, je défie à la plus élégante de vos Parisiennes de lutter avec elle de grâces, honnêtes, bien entendu.

Et sans doute parce qu'il était heureux des compliments qu'on faisait de sa nièce, le vieux Danielo avait un singulier sourire en disant cela.

Le bout du nez du vieux Moldave se rougissait et tranchait sur son visage bronzé et sur sa barbe blanche. Le vin le rendait expansif. Il dit:

--En somme, j'ai consulté ma nièce... elle accepte. J'ai, je vous l'ai écrit, de grands intérêts au pays; à ces heures menaçantes ma présence est nécessaire, je vous demanderai donc de hâter ce mariage.

--C'est, monsieur, le plus cher de mes voeux... Lorsque j'aurai le bonheur de me trouver demain avec Mlle Iza, vous lui demanderez d'en fixer elle-même la date.

--Iza n'a rien à voir là dedans, c'est une petite fille qui fait aujourd'hui ma volonté jusqu'au jour où elle fera la vôtre... Faisons donc cela nous-mêmes... Tout en étant chrétiens, la différence de nos Églises nous empêche le mariage religieux. Or, votre loi exige, je crois, environ seize jours de publication... Eh bien! dès demain, nous pouvons nous occuper de cela... Maintenant, le notaire?...

--Cela, quand nous voudrons...

--C'est que les fonds ne m'arriveront pas avant quinze jours...

--Plaisantez-vous et croyez-vous que je veuille qu'on dépose en signant...

--J'aimerais mieux ça, insista le vieux Danielo... les affaires sont les affaires...

--Pardon, cher monsieur Danielo... je vous ai dit que je ne faisais pas une affaire...

--Alors... fixez vous-même.

--Je m'occuperai du notaire et, avant huit jours, nous terminerons.

--C'est cela... eh bien, topez là, mon neveu!... dit Danielo en lui tendant la main... et à votre bonheur! ajouta-t-il en levant son verre.

Puis étendu dans son fauteuil, ayant arrêté et conclu la situation de sa nièce, le vieux Moldave, heureux de vivre, tira de sa poche une longue pipe, la bourra lentement et l'alluma méthodiquement, pendant que Fernand faisait sauter le bouchon de la troisième bouteille de champagne.

À cette heure où, devisant amicalement avec son futur oncle, Fernand faisait sur l'avenir de beaux rêves d'or et de rose... une scène toute différente se passait près de la maison du boulevard Magenta; nous allons y ramener le lecteur.

III

DEUX VIEUX AMIS DE... QUINZE JOURS.

En face de la maison de banque et de commission Fernand Séglin, juste au coin d'une rue qui fait angle avec le boulevard Magenta, se trouvait un petit cabaret, un de ces cabarets qui tiennent le milieu entre le restaurant et le marchand de vin. Une boutique discrète, derrière les vitres de laquelle s'étendaient des rognons noirs,

des côtelettes minces, des salades vertes, et, par-dessus tout cela, les petits rideaux blancs qui masquaient l'intérieur de la boutique.

C'était dans cette maison que les petits employés de la maison Séglin prenaient pension. Il y avait dans le fond de la grande salle, à gauche et comme isolée des autres, une petite table de marbre qui ne pouvait porter que deux couverts. À l'heure où tous les employés sortaient, c'est-à-dire de onze heures à midi, ils se plaçaient à la grande table qui se trouvait au milieu de la salle; les autres tables étaient occupées par les employés de diverses maisons du quartier; c'était dans le cabaret un envahissement. Les ouvriers et les garçons de magasin entraient, jouant, se bousculant, se poussant d'une claque sur les épaules, en criant joyeusement comme des enfants. Les vieux, l'air réfléchi, grognant, haussant les épaules de ces gamineries, entraient prendre leurs places.

Alors c'étaient dans la grande salle des cris, des éclats de voix, des heurtements de poings sur les tables, qui faisaient sauter les verres et les assiettes... Au milieu de ce brouhaha, le garçon et la servante passaient froids, calmes, avec une attitude mécanique en servant à chacun le plat du jour... Au fond, dans la vapeur de la cuisine, on voyait le maître de la maison, les bras troussés jusqu'aux épaules, plongeant à chaque commandement sa cuiller immense dans des chaudrons vastes comme des futailles et répondant sans en avoir conscience à chaque commande:

--Boum! enlevez...

Dans le comptoir était une femme énorme, jeune encore, ayant sur les lèvres un perpétuel sourire, et dont le triple menton se perdait dans les charmes gras et robustes que soutenait un corset solide; ses bras étaient nus et de ses mains replètes et petites elle emplissait sans cesse des demi-bouteilles et des carafons, puis avec

une vivacité étonnante elle recevait le solde des additions et plongeait une main dans son tiroir ouvert et regorgeant de monnaie de billon.

Jeune encore, elle eût été jolie sans l'envahissement de cette graisse, acquise dans ce milieu sans air, étouffé, plein de vapeur, qui lui donnait le teint mat de l'anémie; mais cette maladive blancheur ressortait mieux sur le fond de bouteilles de liqueur, de bocaux de fruits qui encombraient les étagères et encadraient la glace... C'était dans la gargote, pendant une heure, un bruit incessant; puis, lorsque midi sonnait, le silence revenait avec le vide, le patron quittait la cuisine et venait s'asseoir au comptoir près de sa femme, se livrant au rinçage des verres pendant qu'elle mettait en ordre la comptabilité du matin. Le garçon et la servante, ayant desservi et essuyé les tables, ayant balayé, étaient dans la cuisine et lavaient la vaisselle.

C'est dans cette accalmie qu'arrivait toujours, à midi un quart, un grand gaillard, maigre et blême, dont l'extrémité du nez était rouge et givelée. Il entrait calme, allait à la petite table du fond, se faisait servir le plat du jour et demandait un litre... C'était le garçon de magasin de la maison Séglin; il couchait dans le magasin, balayait et rangeait tout, avant l'arrivée des employés; puis, à l'heure du déjeuner, c'est lui qui gardait la maison. Lorsque tout le monde était revenu, il allait à son tour prendre son repas et se trouvait libre jusqu'à cinq heures, heure de la fermeture des magasins et des bureaux.

D'ordinaire, ce garçon de bureau, qui se nommait Martin, était seul à cette heure. Mais, depuis une quinzaine de jours, lorsque le dîner de midi sonnait, un homme entrait et se faisait également servir son déjeuner à la table voisine de celle de Martin.

Le troisième jour, l'inconnu avait prié Martin de lui prêter son sel; le quatrième il l'avait salué, le cinquième il lui avait demandé son avis sur le plat du jour; le sixième, en arrivant, il lui avait tendu la main... et celui-ci, à la fin du repas, lui avait proposé de jouer le _petit noir_ (le café); enfin, le lendemain, Martin, en le voyant venir, lui avait offert une place en face de lui. On avait accepté, et, depuis ce jour, Martin attendait que son camarade fût venu pour commencer son repas.

Martin était arrivé; placide et les deux poings sur la table, il attendait, ne prenant pas la peine de lire le petit papier gras sur lequel était griffonné dans une langue spéciale à la maison le menu du jour. Son compagnon entra. Lorsqu'il le vit dépasser la porte et se diriger vers le fond de la salle, il lui sourit et retira de son rond sa serviette que le garçon, en dressant les deux couverts, avait placée dans son assiette.

Celui qui entrait était un homme de quarante à quarante-quatre ans, grand, gras et laid..., mais d'une laideur sympathique; les cheveux glissant sur la surface polie de son crâne étaient tombés, ils étaient restés en touffe comme une couronne autour de la tête noire et frisée; les yeux étaient bruns; la bouche, aux lèvres lourdes, était cachée sous une moustache brune qui se perdait dans une barbiche touffue, laquelle couvrait tout le menton; le nez un peu camard ouvrait ses narines poilues; au-dessous des yeux, les sourcils se dressaient roux, fauves; les oreilles plates et sans ourlets étaient percées d'un trou énorme.

La face était comme zébrée; c'est que sans doute la peau ridée et bronzée s'étendait plissant autrefois sur l'ossature de la tête; la graisse, en venant, avait soulevé le tissu cutané, l'avait gonflé en le blanchissant ainsi que dans l'engraissement obtenu par l'abreuvage forcé chez les volailles; mais sur la peau couverte de cette pâleur

mate s'étendaient toujours, comme des tatouages, des raies, des rides, hâlées par de longues années... Cet homme était laid, mais d'une laideur gaie. La peau tendue autour des yeux avait des lignes en l'air qui rendaient toujours l'oeil riant.

Il était vêtu comme un ancien militaire, un cavalier; le cou était nu, la chemise n'avait pas de col, mais un foulard la protégeait joint par un noeud énorme dont les deux bouts retombaient sur le gilet, un gilet spécial, étroit comme un plastron et long comme un _mie der_ de palefrenier, boutonné ainsi qu'une soutane par cinquante boutons formant de petites boules d'or, sur lequel s'ouvrait une vareuse de molleton sans col et à larges poches; le pantalon, fait de cette étoffe appelée peau de souris, étant collant comme une culotte de peau et, arrivant aux chevilles en formant de nombreuses spirales, faisait ressortir des pieds qui auraient fait rougir Charlemagne.

Cet homme se nommait Sper; ancien soldat, il avait récemment perdu son maître et cherchait une place de garçon de bureau.

En arrivant à la table, Martin lui tendit la main et lui dit:

--Vous venez tard aujourd'hui, et j'ai une faim de gueux...

--Espère, espère, fit le nouveau venu, nous allons rattraper ça... Je me suis abordé en route avec un particulier qui sombrait à cause de ce qu'il était mouillé.

--Voici le menu, commandez.

--Ça ne va pas être long...

Il regarda le papier et dit aussitôt:

--Ah! pas de poisson, hein?

--Non, je n'y tiens pas!

--Moi, je l'ai en horreur; c'est que dans les voyages on ne vous fait manger que de ça... au service.

--Comment, on vous fait manger du poisson? vous n'avez pas à vous plaindre...

--Mais pas du poisson frais, des salaisons.

--Ah! je ne savais pas ça... nos soldats ont du poisson... en campagne...

--Pas vos pioupious... dans la mar... dans la cavalerie... ça arrive des fois, reprit Sper tout embarrassé; il se leva et alla trouver le garçon à la cuisine et lui commanda le déjeuner.

Lorsqu'ils furent servis, lorsque, le déjeuner près de finir, ils s'étendirent repus sur leurs chaises, Martin, arrivant à la conclusion d'une discussion soutenue la bouche pleine, disait:

--Enfin, mon vieux, vous vous trouvez sans place pour le moment, vous êtes certain d'en trouver une prochainement; mais, pendant les deux mois qu'il faut attendre pour avoir celle-là, vous voudriez avoir un petit emploi.

--Voila! justement, je ne voudrais pas prendre d'engagement; donner un coup de main à un camarade... ça me serait égal de ne pas gagner grand'chose... Je n'ai pas besoin, j'ai mon affaire, des économies qui me permettent d'attendre... Mais je ne veux pas rester à rien faire; on est désoeuvré, on ne sait où aller, un camarade ici, un autre là-bas, on cause, on boit, on dépense ce qu'on a et puis on se trouve sans rien... Je veux m'occuper.

--C'est très bien pensé...

Il y eut un silence pendant lequel Sper, assurément peu satisfait du dessert qui lui avait été servi, fouilla dans sa poche et dans une boite de métal prit discrètement... un bonbon sans doute... et le glissa dans sa bouche... Le silence durait toujours, Martin fumait sa pipe; Sper, accoudé sur la table, pensait. Le premier dit:

--Moi, j'ai dans ce moment-ci beaucoup de travail... On parle chez nous du mariage du patron, ça va être des inventaires, des changements, des nettoyages, peut-être bien que je me trouverai pas mal d'un camarade qui m'aiderait.

Sper eut un mouvement si étonnant que son camarade lui dit:

--Qu'est-ce que vous avez?

--Moi... rien! des secousses... les nerfs... la digestion...

--Ah!... si vous... je pourrai peut-être vous prendre avec moi... Je demanderai un petit supplément.

--Ah! fit vivement Sper, il faudrait aller voir votre bourgeois?

--Oh non! depuis deux ans que je suis dans la maison, je ne l'ai vu qu'une fois, un matin, on a dit qu'il revenait de son cercle; il m'a demandé du feu pour son cigare...

--Ah! vous ne le voyez jamais?

--Jamais... j'ai affaire au caissier, M. Picard, un brave homme...

--Mais qu'est-ce que je ferai avec vous?

--Vous viendrez le matin... ah! de bonne heure... et vous rangerez... Voilà mon travail: d'abord j'ai les magasins, je range et je nettoie tout ça en me levant; l'hiver, j'allume les feux... quand ces messieurs viennent tout est prêt, je monte aux bureaux, j'en fais

autant... et, quand tout ça est fini, je fais le cabinet de monsieur... La chambre et l'appartement sont faits par un domestique et sa femme... Mais le bureau de monsieur est le difficile... parce que je ne dois rien déranger...

--C'est facile, au contraire.

--Mais non, on ne peut pas nettoyer sans déplacer les choses.

--On les replace.

--Mais ce sont des papiers... des lettres...

--C'est plus facile... puisque vous n'avez qu'à lire...

--Ah! oui... fit Martin en se grattant et embarrassé, mais voilà... c'est que je ne sais pas lire.

--Ah je comprends... ça doit vous gêner.

--Eh bien, monsieur Sper..., vous ne croiriez pas ça, aussi vrai que je suis là devant vous, ça m'a servi...

--Comment ça? fit Sper stupéfait.

--C'est comme je vous le dis, ça m'a valu une augmentation...

--Parce que vous ne saviez pas lire?

--Oui, écoutez. Un jour, monsieur avait offert un déjeuner à des amis... On me prend pour aider... bien!... Monsieur avait un verre qu'on lui avait donné, avec une gravure dessus... En l'emportant je casse le verre, je cache les morceaux, je ne dis rien et, pour ne pas être grondé, je me dis: j'en achèterai un. Il m'a bien coûté six francs, s'il vous plaît; seulement, moi, je vais dans le magasin, je vois le verre pareil avec un mot dessus, je me dis: c'est ça, tous les mêmes. Je prends le plus beau et je le place dans le dressoir du

buffet; j'étais tranquille, personne n'avait rien vu, pas même Morand ni sa femme,--les deux domestiques.--Le lendemain, à l'heure du déjeuner, monsieur me fait appeler. Je monte, Morand était tout rouge, et monsieur avait l'air de rire... Je regarde sur la table, je vois mon beau verre,--il était bien plus beau.--«Martin, qu'il me dit, tu as cassé quelque chose hier...» Je deviens tout rouge. Je ne sais pas mentir, mais je fais un effort et je dis: «--Monsieur, il ne doit rien manquer dans la maison.» Je ne mentais pas. Monsieur reprend en riant: «Tu as cassé un verre.» Cette fois, je dis tout honteux: «--Oui, monsieur, mais il est remplacé!» «--Le voici,» dit monsieur, en montrant... Vous savez, j'étais bleu! Et il ajouta en riant toujours: «--Imbécile, je ne me nomme pas Agathe...» et il me montra les lettres... Fallait bien avouer; alors j'ai dit, craignant de perdre ma place: «--Monsieur, je ne sais pas lire...»

--Ah! ah! ah! elle est bonne! exclamait Sper en frappant à pleines mains sur ses larges cuisses.

--Eh bien! mon cher, le lendemain je suis appelé au bureau... Je me dis: bon j'aurais dû ne rien dire. Je vais avoir mon congé...

--Alors?

--Alors M. Picard me dit: M. Séglin est content de vous. Martin, vous êtes augmenté de quarante francs; seulement vous ferez seul le bureau de monsieur... Voici la clef, personne que vous et lui n'y peuvent entrer, c'est une responsabilité, mais je sais que vous êtes un homme sérieux... Et depuis ce temps-là, il n'y a que moi qui entre dans le bureau du patron en son absence.

--Et vous avez toujours sa clef?

--Oh! elle ne me quitte pas...

--Moi, je sais un peu lire... et pour ça, si vous le voulez, je vous serai utile.

--Ce n'est pas de refus...

--Enfin, vous m'occupez?

--Pourquoi me demandez-vous ça comme ça?

--Parce que, mon petit père Martin, si c'est vrai... je suis tranquille, et pour fêter ça je paye une bonne bouteille.

--Ah! ah!...

Martin regarda l'heure à sa montre et dit:

--J'ai encore trois heures devant moi... j'accepte!... et pour le coup de main, c'est entendu... Vous savez, vous m'allez, vous, j'ai confiance...

--Garçon! cria Sper, une bonne bouteille!

--Voulez-vous que je vous dise le bon ici?

--Pardi, c'est pour nous deux!

--Il y a du fleury qui a sept ans.... demandez-en.

Le garçon arriva, essuyant ses bras gras sur lesquels l'eau de vaisselle laissait ses globules huileux, et demanda:

--Voulez-vous du bordeaux, du bourgogne... nous en avons à vingt-cinq sous la bouteille. Les deux amis éclatèrent de rire et Sper tapant sur la table cria:

--Espère! espère! je phoque! envoie-nous une bouteille de vieux fleury.

Il y eut dans le comptoir un frémissement joyeux, et le marchand de vin sourit à sa grosse femme.

IV

DE LA SINGULIÈRE FAÇON DONT SPER FAISAIT LE MÉNAGE.

Lorsque le vin fut sur la table, Sper emplit les deux verres et faisant claquer sa langue, en clignant de l'oeil, il dit à son ami Martin:

--Nous allons goûter ça; à la vôtre!

Et il prit son verre par le plat du pied et le secoua lentement, puis il l'engloba dans ses deux mains; il le reprit encore par le bas et le leva dans le rayon du soleil, clignant de l'oeil pour voir la transparence de son rubis liquide, et, l'ayant encore secoué, il le redescendit et le promena lentement sous ses larges narines, aspirant à plein cerveau. Ses narines frémissaient, ses yeux papillotaient aux émanations du chaud parfum. Après, la figure calme, la tête penchée en arrière, l'oeil demi-clos, il but, faisant crépiter jusque dans sa gorge le liquide enivrant... Il fit encore claquer sa langue et dit en reposant le verre sur la table:

--Je suis bien aise d'avoir fait connaissance avec ce vin-là... nous l'inviterons souvent dans notre société... il est aimable.

Et les deux hommes éclatèrent de rire... Puis Sper remplit les verres et reprit:

--Nous disions donc, mon vieux Martin, qu'à compter d'aujourd'hui je vous donne un coup de main.

--Oui, et je m'arrangerai à vous faire avoir à la fin du mois une somme ronde.

--C'est ça. A la vôtre! Et qu'est-ce que j'aurai à faire?

--Je ne sais pas, vous m'aiderez... Nous rangerons ensemble.

--Est-ce que le bourgeois est bon enfant?

--La crème des hommes, et puis on ne le voit jamais...

--Ça, ça le rend meilleur... Nous allons bien en prendre une autre, dit Sper en montrant la bouteille.

--Ah! mon cher... Ce soir je ne pourrai pas fermer si je suis mouillé... C'est que j'ai encore à travailler, moi.

--Espère! espère! je vous aiderai, nous serons deux... Garçon, une bouteille... et du pareil...

Lorsque cinq heures sonnèrent, il y avait cinq bouteilles sur la table et Martin chantait à Sper une chanson de son pays. Le concierge de la maison vint prévenir le premier que Ces messieurs partaient. Aussitôt l'habitude reprit le dessus. Martin se dressa et, marchant droit et raide comme l'ivrogne qui veut cacher sa situation, il traversa la rue et entra dans les magasins desquels sortaient les derniers employés. Sper, au contraire, semblait absolument de sang-froid; l'oeil était allumé, les joues étaient plus rouges, le bout du nez luisait, mais la langue n'était pas embarrassée et les jambes étaient solides. Il se leva, alla au comptoir, paya et sortit en riant et en disant:

--Il y a un peu de roulis... Mais, espère, espère, je vais le piloter...

Et à son tour il traversa la rue et rejoignit son compagnon dans le magasin. Martin était penché sur la manivelle qui servait à manoeuvrer la fermeture de fer, mais vainement il appuyait pour la faire tourner...

--Il s'endort sur le cabestan, murmura Sper... donne un peu que j'apprenne à tourner ton orgue...

--Va, fit laconiquement Martin en lui laissant la place.

En deux minutes le magasin fut fermé.

--Il faut ranger? demanda le nouvel employé.

--Non!... je ne suis pas en train aujourd'hui... puisque tu m'aides, demain nous commencerons plus tôt... Allons prendre l'air... on étouffe ici...

--Ça, c'est vrai!

Et ils sortirent par la cour. Une fois dans la rue, Sper demanda à Martin:

--Où allons-nous prendre l'air?

--En face...

--Ah! farceur, va... c'est ça qui s'appelle de l'air...

--Oui, et nous dînerons.

Donnant le bras à son nouvel ami, Martin traversa la chaussée et rentra dans la petite gargote où ils se firent servir à dîner. Le dîner se prolongea tard dans la nuit, si bien que le garçon de magasin ne pouvait plus se tenir, lorsque, vers une heure du matin, le marchand de vin les ayant mis à la porte, Sper porta son camarade jusque dans le magasin. Martin était dans un tel état d'ivresse que

son compagnon dut faire son lit et, sur la prière de l'employé, dut s'étendre sur un matelas, près du sien.

Moins de dix minutes après, le ronflement sonore de Martin ébranlait les carreaux; alors Sper, calme comme s'il n'avait bu que de l'eau, se leva, s'assura que son ami dormait profondément et se dirigea aussitôt vers l'escalier. Sans bruit il grimpa au premier étage, traversa les bureaux et entra dans le bureau particulier de M. Séglin.

Là il ferma soigneusement les grands rideaux des fenêtres, et, ayant fouillé dans ses poches, il en tira un trousseau de petites clefs; il ouvrit sans bruit les tiroirs du bureau et regarda les livres et la correspondance de M. Séglin. Un carnet lui parut plus intéressant sans doute, car il prit la copie de plusieurs feuillets.

Il resta plus d'une heure dans sa perquisition; enfin, ayant trouvé une liasse de traites échues et payées, il fouilla dedans et en prit une; il la serra précieusement dans son portefeuille et, après avoir bien soigneusement tout remis en place, il descendit doucement, éteignit sa lumière et se coucha sur le matelas étendu près du lit de son compagnon. Il glissa dans sa bouche une pastille, sans doute, et, plaçant sa tête sur son bras pour s'endormir, il dit tout bas:

--Espère! espère! Nous sommes parés maintenant...

Quelques minutes, et ce fut un duo formidable dans le magasin... un ronflement tel, qu'un agent de service en passant appuya son oreille sur la fermeture pour se rendre compte de la cause de ce bruit, et, croyant au travail des boulangers pétrissant leur pâte, il s'éloigna.

Vers six heures les deux amis s'éveillèrent; des excès de la veille, il ne restait plus trace. La force de l'habitude! Ils allèrent aussitôt

«tuer le ver» en prenant un verre de vin blanc et revinrent préparer les bureaux et les magasins... Sper, qui avait servi dans la cavalerie, avait dans le nettoyage une allure bizarre pour un soldat; il était pieds nus et l'éponge ou la brosse à la main, vif, alerte, il sautait sur les comptoirs, grimpait dans les casiers, sans effort... semblable au matelot courant sur le pont, grimpant dans les haubans, lors de la toilette du navire. Martin était stupéfait de sa vigueur, de sa légèreté; assurément un homme de vingt ans n'aurait pas été plus agile. Aussi, en moins d'une heure le nettoyage fut-il terminé, et Martin disait:

--Jamais je n'en ai fait autant.

Le bureau du patron était symétriquement rangé, les meubles frottés, les tentures brossées, les papiers surtout absolument en ordre. Martin était émerveillé; c'était plus qu'un aide, c'était un remplaçant.

À l'heure où les employés devaient arriver, Sper se rendit chez le marchand de vin pour attendre son ami, pendant que celui-ci allait près du valet de chambre savoir les ordres du patron.

Il rejoignit presque aussitôt son camarade, ils se mirent à table et continuèrent à _tuer le ver_.

--Tu as fini? demanda Sper.

--J'ai fini ce matin, mais j'ai de l'ouvrage dans la journée.

--Il faut que j'aille chez moi et je me ramène aussitôt.

--Non, pour ça tu ne peux pas m'aider.

--A cause donc?

--A cause que ce soir il y a un grand dîner, la fiancée et sa famille.

--Ah! bah!

--Alors, je suis de corvée près du fourneau, j'aide la cuisinière.

--Ah oui, ça se comprend...

--Nous allons déjeuner ensemble... et puis tu pourras partir.

--Bien...

--Seulement, tu reviens demain matin.

--À six heures je serai là.

--Nous allons déjeuner plus tôt, parce que je vais avoir des occupations pour l'après-midi...

--Je veux bien... notre dîner d'hier m'a creusé...

Ils se firent servir et se mirent à table. A midi, le singulier aide de Martin lui serrait la main et retournait chez lui.

V

OÙ L'ON VOIT QU'IL NE FAUT PAS JOUER AVEC L'AMOUR.

Lorsque Fernand, voulant sauver la situation de sa maison, compromise par la catastrophe, qui, de son commanditaire, avait fait un créancier féroce,--nous parlons de la créance vendue par Pierre Davenne,--avait accepté la proposition d'un sieur Strucko, de Vienne, qui lui parlait de mariage, l'amour n'entrait pour rien dans l'affaire... En demandant qu'on lui adressât le portrait de celle

dont on voulait faire son épouse, il se disait: «Qu'elle ne soit pas tout à fait une guenon, et cela me suffit.» L'envoi du portrait l'avait consolé. Celle qu'on lui offrait était belle et ferait assurément une admirable maîtresse de logis. C'était tout ce qu'il demandait.

La grande question était uniquement dans le million et demi comptant et dans le million «d'espérances» que sa femme apporterait. Qu'elle fût sotte, acariâtre, insociable, qu'elle n'eût ni coeur ni âme, peu importait, il épousait la dot. Si la femme rendait la maison insupportable, il savait où trouver des consolations. La vie riche a des coutumes qui permettent d'échapper à une promiscuité gênante, et bon nombre de ménages sont ainsi bâtis. Chacun vit à part, l'union n'est que superficielle.

Fernand, indifférent pour la femme, faisait une affaire; il la faisait sérieusement, parce qu'à cette heure il ne pouvait plus reculer; le mariage manqué, c'était... plus que la ruine. En allant à la gare, pas une autre pensée n'occupait son cerveau. Le jour saint, le jour béni de l'hymen, était pour lui le jour d'échéance...

Mais lorsqu'il vit devant lui celle qu'on lui destinait, lorsque son regard croisa celui de la jeune fille, lorsqu'il sentit sur son bras la chaleur du sien... il eut un tressaillement. En se trouvant dans la voiture en face d'elle, il l'admirait, et d'abord heureux, fier, au départ, du murmure flatteur qui suivait sa fiancée, il arriva à en être fâché, jaloux!...

Lorsque, le premier soir, il quitta le vieux Moldave Danielo, seul sur le boulevard, se dirigeant vers le cercle, il se rappelait sa fiancée, il eut un haussement d'épaules et dit:

--Ma parole d'honneur, je deviens fou! Amoureux, moi!... c'est trop bête... Pauvre belle, vous aurez le calme de votre pension; ce n'est point mon amour qui vous fatiguera...

Et cependant, le lendemain, à dix heures, il était au Grand-Hôtel et priait le vieux Danielo de le présenter à sa fiancée. Il est vrai que chez la bouquetière, en faisant faire un bouquet, il disait tout bas:

--Il faut faire ses affaires...

Tous les jours Fernand se rendait au Grand-Hôtel; il passait une heure près de la belle Iza et revenait, se répétant toujours la même phrase:

--Suis-je assez ridicule près d'elle! C'est là le propre de ceux qui veulent parler d'amour en n'en ressentant pas.

C'est absolument le contraire, car l'amour se ressent, se devine et ne sait s'exprimer; mais Fernand ne voulait point se l'avouer. Il affectait avec l'oncle Danielo de discuter les clauses du contrat, alors qu'il aurait accepté toutes les conditions qu'on lui aurait dictées, et son mensonge du premier jour était devenu une vérité.

«Depuis que j'ai vu Mlle Iza... je l'aime, et c'est un mariage d'amour que je vais faire. À cette heure, vous auriez modifié les conditions premières que je passerais outre. Ce n'est plus le négociant qui agit, c'est l'amoureux.»

Le jour où le soir même on devait aller chez le notaire, Fernand était dans le salon de l'appartement d'Iza; le vieux Danielo était dans son appartement, écrivant. Les deux fiancés étaient près de la fenêtre grande ouverte sur le balcon: Iza dans un grand fauteuil, Fernand assis presque à ses pieds sur une petite chaise basse.

Sur le boulevard, un monde s'agitait, bruyant, affairé; il y avait des flots de foule sur le trottoir qui, semblant prêts à se heurter, se mêlaient et se confondaient sans secousses, au milieu d'un bruit assourdissant, où rien ne ressortait de distinct. Sur la chaussée, les

fiacres et les omnibus se croisaient, cherchant à se dégager d'une triple file d'équipages qui revenaient du bois. Au-dessus s'étendait le ciel pourpre du coucher du soleil des jours d'été.

La jeune Iza paraissait admirer cette vie bruyante...

--Iza, dit Fernand, croyez-vous pouvoir oublier à Paris votre beau pays?

--Oh oui! fit la jeune fille avec une joie d'enfant. Paris est le plus beau pays du monde, et là-bas, je n'ai laissé personne, ceux que j'aimais ne sont plus!

--C'est une triste existence que celle de l'orpheline! Iza, vous retrouverez ici les affections perdues. Laissez tomber un instant sur moi vos regards profonds... Lisez dans mes yeux l'amour qui emplit mon âme.

La jeune fille baissa les yeux.

--Ne détournez pas vos regards... C'est presque un époux qui vous parle... et vous pouvez, Iza, entendre les aveux de votre fiancé. Si vous saviez avec quelle impatience j'attends le jour où nous serons pour toujours unis! Depuis l'heure où je vous ai vue, ma vie n'est plus la même... Indifférent à tout, je n'ai qu'une pensée... vous voir... Je ne sais quel trouble est en moi, je n'ai ni le désir ni le courage de penser à mes affaires... Ma maison est abandonnée, mes relations sont brisées, mes amitiés oubliées... Seule vous m'occupez tout entier, et je ne me sens heureux qu'à cette heure où je suis près de vous, à vos pieds, vous parlant, vous admirant, vous adorant.

La jeune fille eut un sourire de doute.

--Ne me croyez-vous pas? demanda Fernand...

--Monsieur Fernand, vous vivez au milieu d'un monde où vous avez rencontré plus belle que moi... Vous avez dit à d'autres les mêmes paroles que vous me dites.

--Non, Iza... non!... au contraire, ma vie s'est passée sans qu'aucun être au monde fît impression sur moi... Je niais l'amour... Et le ciel a voulu que celle qui devait être ma femme me le fît connaître aujourd'hui... J'ai hâte que notre union soit consacrée, parce que je crains sans cesse... et je sens que maintenant sans vous je ne pourrais vivre...

--Là-bas, j'entendais conter qu'à Paris l'on n'existait que pour le plaisir, vivant si vite qu'on ne prenait pas même le temps de s'aimer... et j'avais peur.. j'ai peur!

--Peur? de quoi?

--Peur que cet amour que vous jurez ne soit point si profond...

--N'entendez-vous pas aux accents de ma voix que je ne pourrais mentir!... Ce que je voudrais, ma belle fiancée, c'est vous inspirer une partie de l'amour que je ressens pour vous...

--Ne vous ai-je pas dit que j'ai peur?

--Oui!

--Eh bien, fit-elle en baissant les yeux et laissant sa main dans celle de Fernand, j'ai peur, parce que vous aimant, moi qui suis une étrangère, je crains que ma gaucherie ne vous éloigne de moi...

--Mais, vous m'aimez? demanda hardiment le jeune homme.

Elle lui prit la main, et, souriante, elle détourna la tête comme pour échapper à son regard. Fernand, ravi, porta la main d'Iza à

ses lèvres et tomba à ses genoux, puis, comme enivré, après l'avoir contemplée un instant, il dit:

--Iza, c'est une passion folle qui s'est emparée de moi; votre image est constamment devant mes yeux, dans la vie maintenant je marche inconscient, mon regard ne voit que vous; comme les Mages guidés par l'étoile le jour de la naissance du Seigneur, je marche ébloui, ne voyant rien de ce qui s'agite autour de moi, allant à cette étoile de ma vie, à cette lumière: Vous!... Aujourd'hui il adviendrait un obstacle à notre union, je marcherais résolu au-devant; déjà vous êtes à moi, déjà c'est vous qui êtes mon âme, ma vie... et je deviendrais criminel si vous ne deviez être ma compagne.

Iza écoutait souriante, laissant sa main dans la main brûlante de son amoureux et penchant la tête pour bien entendre, comme les oiseaux penchent leur tête pour écouter la chanson qui ressemble à ce qu'ils chantent.

Et la voix de Fernand était pénétrante et son aveu était sincère. Habitué à vivre dans les amours faciles de la vie parisienne, jamais son coeur n'avait tressailli devant une femme; le cerveau seul avait aimé, un jour, une heure. Il appelait amour le désir de la possession, et la possession amenait l'ennui.

Cette fois, au contraire, il désirait l'âme de cette jeune fille; les charmes de la femme l'éblouissaient, mais il admirait, il respectait, il adorait enfin. Cet amour aurait tué celui qui à cette heure se serait placé sur son chemin; il lui semblait avoir trouvé, découvert Iza, elle lui appartenait, et les regards qu'on lui adressait le faisaient souffrir.

Lui, le cynique, le dépravé, pour parler à cet enfant, il châtiait son langage: le langage du vieil oncle Danielo lui donnait des cris-

pations; il supportait avec peine le ton familier du vieux Moldave, ses façons irrespectueuses de traiter les femmes. Iza, c'était pour lui la madone qu'il venait chaque jour prier, aimer et adorer.

À genoux à ses pieds, la voyant sourire, il reprit avec exaltation...

--Iza, vous ne vous doutez point de ce que je souffre... À ces heures seulement, je suis heureux, je suis près de vous et nous sommes seuls... Mais, lorsqu'au bois chacun vous regarde, lorsque dans la rue on reste ébloui sur votre passage... lorsqu'au théâtre les lorgnettes sont braquées sur vous... je voudrais pouvoir insulter ces hommes... Il me semble qu'ils vous outragent... Je le sens bien, je deviens fou... Que voulez-vous? Je vous aime!

--Et vous serez toujours ainsi?

--Toujours!... Oh! si vous saviez quels tourments je traîne sans cesse, quels doutes me tuent!

--Quels tourments? quels doutes?...

--Iza, je vous aime, nous allons ensemble lier notre vie... Je crains que la volonté de votre oncle ne vous fasse faire un mariage de raison... Je crains que vous ne m'aimiez pas.

--C'est ce doute qui vous attriste!

--Je voudrais vous entendre, Iza, dire une fois ce mot...

--Une fois?... répéta-t-elle!

Elle se leva et obligea le jeune homme à se lever; puis, se disposant à se retirer, pleine de confusion, elle dit avec effort comme si elle voulait vaincre sa timidité:

--Avancez-vous, monsieur Fernand... écoutez-moi.

Celui-ci, obéissant, pencha sa tête, tendant l'oreille, et alors elle s'avança gauchement:

--Fernand... je vous aime...

Elle voulut se sauver, mais Fernand lui tenait les mains; il eut un mouvement fébrile qui attira la jeune fille vers lui... leurs lèvres se rencontrèrent.

Iza jeta un petit cri... comme le bruissement d'ailes d'une colombe affolée et elle se sauva.

Ému, ravi, tout tressaillant, Fernand se mit au balcon, il crut étouffer... et malgré lui, constatant son état, il dit:

--Ah! c'est effrayant ce que je l'aime!

Le vieux Danielo, à ce moment, lui frappa sur l'épaule; il avait entendu, et il dit joyeusement:

--À la bonne heure... Maintenant, je suis tranquille, elle sera heureuse!

Fernand, tout confus, lui tendit la main, et le vieux Zintsky lui dit:

--Vous savez que c'est dans une heure que nous signons le contrat?

VI

UNE SOIRÉE DE LA BELLE IZA.

Le soir même, le contrat de mariage était signé chez le notaire de Séglin. Le vieux Danielo avait déclaré que la future apportait en dot la somme de quinze cent mille francs en espèces, plus cent mille francs de bijoux et des propriétés sises à Jassy et à Galali, estimées plus de quatre cent mille francs; en somme, la fiancée apportait deux millions, sur lesquels un million devait être réalisé et versé entre les mains de Séglin le jour du mariage.

Quand Fernand sortit de chez le notaire, il était ivre d'amour et ébloui, fou de la fortune qu'Iza lui apportait; vainement il voulait être calme; mais, agité, fiévreux, il ne pouvait rester en place.

Enfin, il touchait au but rêvé. Il aimait et allait épouser celle qu'il aimait... Il était malheureux, presque ruiné, et il se trouvait tout à coup riche, immensément riche. Lorsqu'il eut reconduit au Grand-Hôtel Iza et son oncle, il dit à son cocher de le conduire au bois de Boulogne. Il voulait promener autour du lac, dans la fraîcheur de la nuit, son corps fiévreux; il avait besoin de ce silence et de cette ombre pour vivre un peu seul avec son rêve.

La voiture de Fernand remontait l'avenue des Champs-Élysées, lorsque, enveloppée dans un long manteau et le visage couvert d'un voile épais, Iza de Zintsky sortit du Grand-Hôtel, accompagnée par le vieux Danielo; celui-ci, étant sorti le premier, avait jeté un regard rapide autour de lui et était rentré sous la porte prendre le bras de sa nièce. Ils traversèrent le boulevard et remontèrent jusqu'à la rue du Helder; ils prirent un fiacre et Danielo dit au cocher:

--Vite à Montrouge.

Le cocher fit la grimace; mais le vieux Moldave promit un bon pourboire s'il allait vite et lui dit qu'il devait les ramener.

Une heure après, la voiture s'arrêtait sur la route.

Les deux voyageurs descendirent et se dirigèrent vers le village étrange où nous avons déjà conduit le lecteur. Le vieux Moldave s'arrêta devant la grande maison, et les chiens vinrent le caresser. Danielo, qui n'était autre que le vieux Rig le sauvage, entra chez lui. Iza courant lui dit alors:

--Attends, maître... Je reviens te prendre dans une heure!

Il faisait nuit noire, et le nid des saltimbanques n'était pas éclairé, mais Iza connaissait sa route. Elle se dirigea en courant à travers les baraques, et, arrivée à l'extrémité du village, elle frappa à la porte d'une hutte, à travers les interstices de laquelle filtrait de la lumière. Une voix d'homme demanda:

--Wer ist da?

--Iza! répondit-elle.

La porte s'ouvrit aussitôt et la jeune fille, joyeuse, se jeta dans les bras de celui qui parut et l'embrassa avec effusion.

La porte fermée, celui-ci attira la jeune fille, la fit asseoir devant lui, lui prit les mains.

Ils se regardèrent longuement, et le jeune homme demanda:

--Tu reviens enfin, Iza?

--Non, dit-elle, pas encore... mais bientôt... Ce soir, j'ai voulu venir quand même, je ne pouvais plus me passer de te voir... Tu m'aimes toujours, Golesko?

--Toujours, répondit-il simplement en lui pressant les mains, et il l'embrassa. L'attirant sur sa poitrine, penchant sa tête sur son épaule, ils restèrent les cheveux confondus, se souriant. Dans cette hutte, dans cette bauge sordide, immonde, leur admirable et singu-

lière beauté faisait un contraste étrange... C'était un radieux tableau, plus éclatant par son fond misérable. Celui qu'elle avait appelé Golesko n'avait pas vingt-cinq ans, il était superbe. Il était grand, svelte, sans être maigre; les membres étaient robustes; sous son bizarre costume, il était élégant. Il avait le teint cuivré, les yeux étaient noirs; les cheveux châtain brun étaient longs; partagés au milieu, ils retombaient en mèches épaisses sur ses épaules; la moustache douce couvrait à peine les lèvres d'un rouge vif, qui resplendissait par le sourire sur les dents d'une éclatante blancheur.

Sa voix était douce comme un chant, il avait le même accent mélodieux qu'Iza... Il parlait l'allemand adouci par le patois des provinces valaques. C'était un enfant des montagnes. Il portait le costume singulier--étrillé par l'usage--des enfants des monts Karpathes.

--J'ai faim, Georgeo, dit Iza, je suis venue pour souper avec toi...

--C'est seulement pour ça que tu es venue?... Pourtant tu es riche maintenant, tu ne dois manquer de rien.

--Je manque de tout, Georgeo, puisque je manque de toi.

--Viens.

Et Golesko se hâta de dresser deux couverts sur une table boiteuse, c'est-à-dire qu'il y plaça deux gobelets et deux couteaux, puis une grosse miche de pain noir, et au milieu un morceau de papier épais comme du drap, sur lequel était une tranche grasse de jambon.

Il alla chercher dans une malle une grosse gourde de cuir et la mit sur la table en disant:

--Et le vin du pays!...

La chandelle, fichée dans un cruchon, éclairait le groupe.

Iza s'était assise d'un côté de la table, Georgeo se mit de l'autre, et alors s'accoudant sa tête entre ses deux mains, le rire sur les lèvres, il dit:

--Comment se fait-il que, lorsque tu peux manger comme une duchesse, tu viennes ici faire un si mauvais repas?

--Georgeo, la grande belle table où l'on me sert me rend triste, toute leur bonne cuisine me porte au coeur... la pièce où je dors est triste... je voulais être riche, je veux être riche, mais il faut que tu sois près de moi... Ici je me trouve bien, je suis à l'aise: je suis heureuse de manger, le couteau d'une main, le pain de l'autre... Manger sur le pouce, le coude sur la table et mes yeux dans tes yeux...

Et leurs regards étincelèrent en se croisant.

Iza avait la nostalgie de la boue; ses poumons respiraient mieux dans l'air empesté de la baraque. Il lui plaisait de presser avec son pouce le jambon sur son pain et de se graisser les doigts en se coupant des bouchées. Elle avait dégrafé sa robe pour rendre à sa poitrine ses contours robustes. Ses dents mordaient, en riant, dans le pain auquel elle trouvait une saveur nouvelle... Sa vie, sa vie de bohème, elle la revoyait en promenant ses regards autour d'elle, à la lueur fumeuse du suif.

--Mon Georgeo, nous serons riches et nous pourrons courir le monde, habillés comme nous voudrons, couchant une nuit là et l'autre bien loin..., nous aimant bien et méprisant tout le monde. Mon Georgeo, donne-moi à boire.

--C'est ce qui reste de notre vin de là-bas..., dit le jeune homme en versant.

Iza fit la lippe pour y tremper ses lèvres; elle but en faisant tourner ses prunelles, puis, en levant son regard, elle tendit le gobelet à Georgeo...

--Bois à moi, Georgeo...

Heureux d'obéir, le grand bohémien chercha sur le gobelet la trace grasse des lèvres d'Iza pour y placer les siennes. Puis, se campant devant elle, il lui dit:

--Iza, conte-moi ce que tu fais.

--Je deviens riche, Georgeo...

--Conte-moi ça...

--Georgeo, je ne peux rien dire... Mais tu dois m'aider à réussir; le maître pour lequel j'agis veut te voir.

--Moi?

--Oui! toi aussi, tu dois servir...

--À quoi?

--Je l'ignore... je marche en aveugle, chaque jour ma conduite est tracée.

--Mais un jour, tu peux être prise... tu peux revoir derrière toi les soldats... tu te souviens, à Jassy...

--Ne crains rien, le maître est puissant...

--Tu le disais aussi de celui que tu avais alors... Souviens-toi.

--Oh! je me souviens. Je t'avais dit le soir au rendez-vous derrière la mosquée... je t'avais dit: Il faut que tu me sauves de là... et, le soir, tu entras dans la grande maison, tu m'enlevas du lit; j'étais

sans connaissance... Quand je revins à moi dans ta cabane... sur ma chemise blanche on voyait l'empreinte de tes mains... en rouge... du sang!

Le grand jeune homme eut un méchant sourire, en disant:

--J'en avais tué deux!...

--Mais ce n'est pas la même chose aujourd'hui; j'ai juré que je me tairais... je me tairai; c'est le maître qui t'engagera...

--C'est la vie encore à risquer... et en France nous sommes tranquilles.

--Tiens... regarde, tu vois qu'il est généreux, le maître.

Et, en disant ces mots, Iza plongea ses mains dans ses poches, en tira des poignées de pièces d'or, qu'elle fit tomber en cascade sur la table.

Georgeo Golesko eut un tressaillement, ses yeux brillèrent et il passa ses doigts sur l'or comme pour le caresser...

--Tu vois, mon Georgeo, le maître agit bien.

--Et il me payerait ainsi?

--Il t'attend...

--Où?

--Demain... à dix heures du matin. Voici sa carte... Georgeo la prit vivement et dit:

--J'y serai!...

Et comme il passait ses mains dans l'or qu'elle avait jeté sur la table, qu'il le faisait tinter, charmé de cette harmonie, elle lui dit:

--Garde ça, mon Geo, tu le cacheras avec celui que tu vas gagner et nous serons riches.

Golesko secouait l'or et disait:

--Comme c'est beau l'or!... Riches! Nous serons riches... C'est ça qui manquait pour nous bien aimer!

On frappa à la porte. Golesko bondit en se plaçant devant son or; prenant le couteau qui était sur la table, l'oeil ardent, les sourcils froncés, il dit d'une voix sèche:

--Qui est là?

Iza, souriant, l'avait regardé et admirait son ami. On répondit

--C'est moi, ouvre donc, Georgeo, il faut qu'Iza parte!...

--Ah! c'est le sauvage! fit-il en haussant les épaules pendant qu'Iza, éclatant de rire, disait:

--Voilà, maître, je suis à toi.

Georgeo fit un signe à Iza pour l'empêcher d'aller ouvrir. Il ramassa l'or, le roula dans une loque sale et le glissa sous son grabat; puis il alla ouvrir la porte.

--Entre, vieux Rig, fit-il.

--Nous n'avons pas le temps... répondit celui-ci.--Vite, vite, il faut partir, Iza, tu lui as fait la commission?

--Oui, demain il ira!

--Tu vas être riche, Georgeo... Conduis-toi honnêtement avec le maître.

--Je lui vendrai sang et peau... s'il le veut...

--Vilaine marchandise qu'il ne te demandera pas... Allons, Iza, en route.

--Avant, sauvage, tu vas prendre un verre du vin de notre pays.

--Vite, alors.

Georgeo versa, emplit les deux gobelets, ils burent. Rig fit la grimace.

--C'est bon, ça... hein? disait le jeune homme.

--Pour faire des conserves! dit le vieux Rig... En route, Iza.

La jeune fille se jeta au cou de Georgeo; ils s'embrassèrent amoureusement.

--À bientôt, dit Iza... Et n'oublie pas,... chez le maître à dix heures.

Une heure après, le garçon du Grand-Hôtel commandait:

--Le service de M. et de Mlle de Zintsky...

VII

UN HEUREUX MARIAGE

Fernand Séglin s'était contenté jusqu'alors du petit appartement qui se trouvait au-dessus des magasins; mais ce logis allait devenir insuffisant d'abord et trop modeste en raison de la situation de celle qui épousait. Puis, il ne voulait pas que sa femme fût en rien mêlée à ses affaires. Il voulait pour son idole un temple, pour son culte, ses adorations, un autel.

Il en parla aussitôt au vieux Danielo, lequel lui dit qu'il en parlerait à sa nièce. La réponse ne se fit pas attendre. Le lendemain, le vieux Moldave lui donnait l'approbation d'Iza, de laquelle il avait deviné le désir. Le surlendemain, Danielo dit à Fernand qu'il avait trouvé, près d'Auteuil, un petit hôtel superbe, composé d'un grand pavillon isolé au milieu d'un vaste jardin. C'était une demeure ombreuse et discrète, un jardin plein de fleurs.

Les deux fiancés allèrent avec le vieil oncle visiter le petit hôtel; il plut et fut loué aussitôt. On se hâtait, car le mariage était prochain.

Le petit hôtel était situé tout près du bois de Boulogne. Les grilles toutes dorées étaient surmontées de deux becs de gaz et s'ouvraient sur une cour dont le milieu était occupé par un massif de fleurs, devant lequel était le perron abrité par une marquise vitrée, sous laquelle s'ouvrait la porte du vestibule.

L'hôtel avait deux étages: les fenêtres hautes et étroites avaient des rampes dorées; élégant de construction, riche de sculpture, le pavillon se dressait bien blanc, bien propre, tranchant sur le fond vert des arbres d'un petit parc où l'on entendait crépiter l'eau d'un bassin; il était gai, surtout lorsque le soleil, dardant sur les pierres blanches et sur l'or de la grille et du balcon, faisait ressortir le trou noir des fenêtres ouvertes, encadrées par les franges des rideaux éclatants; dans le noir on voyait les cuivres dorés des coins de meubles luxueux, et le scintillement des verroteries des lustres...

Iza était dans le ravissement. Les meubles, les tentures étaient presque neufs, et Fernand loua l'hôtel et acheta le mobilier.

Le lendemain, les domestiques de Séglin s'y installèrent et le préparèrent pour recevoir leur maître. Le mariage était décidé, le jour fixé.

Le jour où la jeune Iza, dans sa blanche toilette, descendait l'escalier du Grand-Hôtel pour monter dans la voiture qui la conduisait à la mairie, il y eut dans la foule de curieux assemblés devant la porte un murmure d'admiration.

Toute la finance et le haut commerce assistaient au mariage du banquier commissionnaire, Fernand Séglin, et c'était un concert de louanges et de félicitations... Naturellement les plus extravagants mensonges circulaient comme des vérités. On disait que la mariée était d'une famille princière, qu'elle apportait à son mari plus de cinq millions, qu'elle avait en bijoux la moitié de cette somme; on disait que le vieil oncle était un grand personnage, bien plus riche encore, intriguant avec la Russie, et qui se débarrassait de sa nièce pour aller là-bas recommencer ses intrigues.

La vérité, c'est que le vieux Danielo avait dit qu'il attendait impatiemment la célébration du mariage; car il était rappelé dans son pays pour des affaires urgentes, et il avait dit à Fernand qu'il partirait le lendemain de son union avec sa nièce.

Ce fut pour Séglin une journée qui dura un siècle, tant il avait hâte d'être débarrassé des indifférents qui l'entouraient pour se trouver seul enfin avec celle à laquelle, il le sentait, il appartenait corps et âme.

Ces félicitations, ces compliments, dont la banalité égalait l'indifférence, l'agaçaient; les regards admiratifs qui couvraient sa femme le blessaient; il était forcé de sourire lorsque la mauvaise humeur l'étouffait, forcé de remercier d'un mot agréable lorsque l'injure lui venait aux lèvres.

Le soir, on dînait au Grand-Hôtel.

Oh! l'interminable journée. Et que les gens étaient lents à servir! Le dîner n'en finissait plus: il semblait à Fernand qu'on prenait un malin plaisir à prolonger cette cérémonieuse soirée...

Il était agité, nerveux, inquiet, car il lui sembla que son oncle affectait trop le mépris qu'il avait pour les lois du Coran... Il buvait!... il buvait!... et paraissait,--à en juger par les rires de ceux qui l'entouraient,--avoir une conversation bien gaie; les dames plusieurs fois avaient tourné la tête...

Enfin, vers dix heures, on se retira, et Fernand tout tremblant enveloppait Iza d'une longue pelisse et ne voulait laisser à personne le soin de s'occuper d'elle. Il prit son bras et la conduisit à sa voiture; le vieil oncle Danielo embrassa sa nièce, et Fernand s'étant placé près de sa femme, la voiture les conduisit au petit hôtel d'Auteuil.

Dans la grande voiture, ils s'étaient placés l'un en face de l'autre, Fernand tournant le dos aux lanternes, dont la lumière éclairait le visage d'Iza, placée devant lui.

Quand les chevaux partirent, Fernand dit:

--Enfin, nous sommes seuls!

Il lui prit la main, et elle sourit; il la regardait heureux, ne trouvant pas une parole à dire, l'admirant, car la lumière qui l'inondait la rendait semblable à ces belles saintes de notre art païen; elle paraissait enveloppée d'une auréole, et son teint chaud et ses cheveux bruns tranchaient violemment, dans son voile blanc, sur lequel les boutons de fleurs d'oranger s'égrenaient; dans ses mains brûlantes, il sentait sa main molle et fraîche.

Il était heureux, il la contemplait en souriant à son sourire, la tête penchée, n'osant parler, ne trouvant pas de mots qui ren-

dissent ce qu'il voulait exprimer; longtemps ils restèrent ainsi, les regards dans les regards; Fernand transformé par sa passion, devenu chaste, et sachant que, sans s'être dit un mot, ils avaient eu un long entretien d'amour.

Et au contraire de ce que lui avait paru être la journée, il fut surpris quand la voiture s'arrêta et que le domestique ouvrit la portière. Ils étaient chez eux, et il lui sembla qu'il venait à peine de sortir du Grand-Hôtel.

Il prit Iza dans ses bras et la porta sous le vestibule, craignant qu'elle ne se fatiguât; puis, s'étant fait éclairer jusqu'à son appartement, il renvoya la femme de chambre, lui disant que madame la sonnerait quand elle aurait besoin d'elle.

Les soubrettes baissèrent la tête pour cacher un malin sourire et se retirèrent. Ils étaient dans le boudoir qui précédait la chambre de madame. Seul avec Iza, Fernand l'aida à retirer sa pelisse, détacha doucement son voile et sa couronne, embrassa ses beaux cheveux dont quelques mèches tombèrent sur son épaule. Il la conduisit comme un enfant vers une grande causeuse; lorsqu'elle fut assise, il se mit à genoux, s'étendit à ses pieds, et, prenant ses petites mains et cachant sa tête, il dit:

--Iza, que je suis heureux... que je t'aime!

La jeune fille le regardait souriante, et d'une voix douce comme un chant d'oiseau elle lui dit:

--Et vous m'aimerez toujours ainsi?...

--Toujours!...

Et il y eut encore un silence pendant lequel il l'admira. Il semblait qu'il n'osait toucher à son idole, et qu'il craignait que son

contact ne la souillât.

--Iza, dit-il, au bout d'un moment, sais-tu pourquoi je suis heureux?... C'est que je suis jaloux, jaloux à tuer qui exciterait ma jalousie, à me tuer moi-même.

--Pourquoi me dites-vous cela? Vous êtes mon maître...

--Non, je suis ton époux, je suis ton esclave... qui t'adore! Je suis heureux, Iza, parce que tu viens de l'autre coin de l'Europe, que tu ne connais personne ici que moi, et que je voudrais qu'il en soit toujours ainsi, que ton amour, ta vie, soient à moi... Tu n'as ici ni amis ni parents qui puissent me prendre une part de ton affection... C'est moi qui serai toute ta famille.

--Oui, je vous aimerai bien!

--Tu ne sais pas ce qu'est la vie, toi! ma pure et chaste Iza... Après l'amour saint de la mère, tu cherches l'amour honnête de l'époux... Tu ne sais pas qu'il y a dans la vie deux sortes d'amour, l'un léger, fou, bestial..., l'amour que tu dépeignais l'autre soir, dans ton naïf langage, en contant qu'au pays on disait qu'à Paris on n'avait pas le temps de s'aimer; cet amour-là n'occupe que le cerveau, il s'éteint sans laisser de trace... Mais il est un autre amour que j'ignorais, celui qui m'étreint aujourd'hui, qui s'appuie à la fois sur l'affection, sur l'estime, qui a pour avenir la famille!... Oh! qu'il est fort et puissant, qu'il est pur, cet amour! Et combien moi, l'abandonné, j'en suis rempli aujourd'hui! moi qui vivais seul, égoïste, je vis pour quelqu'un! j'aime quelqu'un! J'aime! oh! mais comme c'est différent d'aimer ainsi!... Ô ma sainte et pure femme, je t'adore! je t'aime et je me sens meilleur près de toi... je t'aime!

Iza avançait la tête, la bouche, le regardant avec étonnement; elle finit par dire:

--Mais que me dites-vous là?... Je ne comprends pas.

Fernand haussa les épaules en disant:

--Je suis fou! ma parole d'honneur!... Excuse-moi, ma belle Iza, ma femme aimée, je t'aime!

Et alors, comme une pensionnaire, Iza prit dans ses deux petites mains la tête de son mari, la releva pour bien la regarder en face et elle dit naïvement:

--Moi aussi... je vous aimerai bien...

Fernand se releva, et prenant sa femme entre ses bras, il l'embrassa avec effusion, en disant:

--Mon Dieu que c'est beau la candeur, la pureté! et comme leur contact rend meilleur...

Il regarda un instant Iza, en s'appuyant sur son épaule, et lui demanda:

--Ma chère petite femme... n'es-tu pas fatiguée?

--Oh! si, maître!

--Vous allez dormir, ma belle!

Et il sonna; les femmes de chambre entrèrent et conduisirent Iza dans sa chambre. Lorsqu'elle fut entrée, la porte fermée, Séglin descendit dans le jardin... Il se promenait, passant la main sur son front, comme pour calmer son cerveau troublé par la passion et il disait:

--Si je ne m'étais marié avec elle... je me serais tué! Est-ce possible? moi! moi! qui ai tant ri, tant médit... souillé l'amour des autres!...

À cette pensée, son front se plissa, une idée atroce lui traversa le cerveau.

--À moi! si cela m'arrivait, oh! je la tuerais... mais j'en mourrais!...

Il vit les femmes de chambre qui montaient se coucher. Heureux, il rentra dans la maison et se dirigea vers la chambre de sa femme.

VIII

OÙ L'ON PRÉSENTE UN SINGULIER COMPTE.

Le mariage de Fernand Séglin avait rétabli sa situation; calme dans l'avenir, il vivait heureux, enivré, tout entier à la pensée de sa femme. Il avait totalement oublié sa maison de commerce, se reposant sur son caissier Picard. Celui-ci était venu le trouver à Auteuil pour assurer l'échéance de fin de mois, fort lourde en raison du changement survenu dans la maison, et Fernand lui avait dit:

--Soyez tranquille, Picard, dans quelques jours nous devons recevoir un avis de M. de Zintsky qui est parti le lendemain de mon mariage. Faites le nécessaire, agissez comme si j'étais là, je vous donne carte blanche.

Et calme il était retourné près de sa femme. Les jours passaient dans cette situation. Fernand, voulant présenter officiellement sa femme dans le monde au milieu duquel il vivait, avait résolu de donner une soirée qui devait inaugurer le petit hôtel d'Auteuil.

On avait beaucoup parlé du riche mariage de Séglin, de la beauté extraordinaire de sa jeune femme, de son originalité. La situation brillante faite par cette union à la maison Séglin était une raison de plus pour que les invitations à la soirée fussent recherchées.

Depuis deux jours, on ne s'occupait à Auteuil que de préparer l'hôtel pour la grande soirée. La veille du jour choisi, le vieux Picard était venu et avait parlé de nouveau à Séglin de l'échéance qui se trouvait quatre jours après, et rien n'était encore parvenu de Jassy. Séglin eut une légère contraction; mais, se remettant aussitôt, il dit:

--La négligence de Danielo est naturelle: il ne croit pas que j'attends après la dot de ma femme... Ce soir, Picard, vous écrirez en demandant un premier envoi. Dites, qu'indifférent à cela... vous êtes mon chargé d'affaires, au besoin même que j'ignore votre démarche...

--Une lettre, monsieur, mettra trois jours pour être rendue...

--Envoyez alors un télégramme...

--Bien, monsieur, fit le docile caissier.

Et tranquille, confiant, Séglin alla surveiller les préparatifs de la soirée.

--Quelle indifférence ont ces gens, pensait-il, ce sont des sauvages.

Et en effet, depuis plus de quinze jours, le lendemain du mariage de sa nièce, le vieux Danielo était parti, et depuis ce jour pas une nouvelle! Cependant Séglin, tranquille, ne pensa pas seulement à en parler à sa belle Iza; il avait bien autre chose à lui dire.

L'amour l'occupait tout entier, il était heureux, et rien ne pouvait amener un nuage sur son front. Il avait reçu de l'individu qui avait acheté la créance de Pierre Davenne une lettre absolument menaçante, il s'était contenté de hausser les épaules, et il avait écrit au coin:--Payer le 30,--puis il l'avait fait remettre à son caissier... Il était calme, il allait recevoir un million!...

Aussi la soirée s'annonçait-elle brillante. Fernand avait fait de doux reproches à sa femme; pendant une partie de la journée elle s'était absentée, et il avait été malheureux de cette absence; il disait en minaudant qu'il était jaloux... que ses regards ne lui appartenaient pas, qu'ils étaient à lui, qu'il ne voulait pas que d'autres eussent ses sourires; et Iza, faisant l'enfant, avait répondu que, voulant être la plus belle, elle avait été elle-même chez la couturière surveiller son travail... et ils s'étaient embrassés.

À huit heures, lorsqu'Iza monta dans sa chambre pour s'habiller, les tapissiers donnaient les derniers coups de marteau, et les jardiniers époussetaient et arrosaient les fleurs...

Les invitations portaient neuf heures; à dix heures, les salons étaient pleins; il y avait concert et bal, et le jardin, couvert d'un vaste velum, servait de promenade et de fumoir.

C'était une indéfinissable cohue, et sur les toilettes brillantes des femmes, sur les épaules nues, toutes scintillantes de bijoux, tranchaient les habits noirs des hommes.

Ce n'était que louanges sur la toilette, sur l'allure et surtout la beauté de la belle Mme Iza Séglin; elle faisait les honneurs de son salon avec une gaucherie pleine de grâce.

À dix heures et demie, le concert commença; les femmes étaient assises sur des fauteuils rangés en ligne devant l'estrade qui portait

le piano. Les hommes se tenaient debout.

Le concert fut peu écouté; un grand murmure emplissait le salon. Les dames avaient hâte de voir le bal commencer.

Il était près de minuit lorsque les premiers quadrilles se formèrent... Alors la foule s'était divisée, des groupes étaient autour des tables de jeu, dressées dans le petit salon; d'autres, étouffant dans le grand salon, s'étaient réfugiés dans le jardin, où le bassin jetait une certaine fraîcheur.

Fernand se sentait revivre; il était entouré, choyé, envié; enfin le crédit, prêt à s'écrouler, était rétabli, tout le monde avait reçu avec empressement son invitation...

Il était fier, heureux des compliments qui s'adressaient à sa femme, de ce parti admiratif des femmes. Il avait été voir la salle où l'on jouait, surveillant partout...; il avait été s'assurer que le service des buffets était bien fait; il avait laissé Iza au milieu d'un groupe de dames qui la complimentaient sur son mariage. Il descendit et chercha sa femme dans le groupe. Iza n'y était pas; il la chercha et la trouva assise dans le petit salon qui précédait le jardin, causant avec un homme qu'il ne connaissait pas. En le voyant, Iza s'était levée, et, le présentant aussitôt à son mari, elle lui dit:

--Mon ami, je vous présente le comte Otto..., un de mes compatriotes, un ami de ma famille, qui, ayant appris mon mariage, s'est fait présenter par un de vos amis. Je remerciais M. le comte de sa bonne pensée...

--Je suis heureux, monsieur, et très flatté de l'honneur que vous nous faites...

Et en disant ces mots, Fernand avait regardé l'homme et avait froncé le sourcil.

Celui-ci balbutia quelques mots inintelligibles et s'éloigna aussitôt, paraissant heureux d'en avoir fini. Fernand bouillait de demander à Iza quel était cet individu; mais un ami de Fernand vint réclamer une valse promise.

Comme si la jeune femme avait compris l'ennui qu'avait éprouvé son mari, elle se pencha à son oreille et lui dit gaiement:

--Vous savez, il ne faut pas trop vous lier avec lui... c'est un importun... nous le verrions tous les jours.

--Oui, oui, fit-il de la tête, tout à fait rassuré et décidé à faire ce que lui recommandait sa femme.

L'homme, comme gêné du milieu dans lequel il se trouvait, était rentré dans la salle de bal, et, accoudé sur le chambranle d'une fenêtre, presque perdu dans les tapisseries, il regardait valser. Lorsque Iza, entraînée par son cavalier, se mêla aux valseurs, son regard plein d'admiration la suivait sans cesse... Fernand, accoté sur la porte du petit salon, le vit, et ennuyé, blessé, il murmura les dents serrées:

--Monsieur le comte Otto..., je crois que nous ne nous verrons pas souvent.

Il lui sembla qu'Iza avait en souriant répondu à son regard. Il ajouta avec rage:

--Mais cet homme est fou!...

Puis, regardant sa femme qui lui souriait à son tour, cherchant dans chaque mouvement de la valse à ne pas quitter son regard... il passa la main sur son front, et, haussant les épaules, il dit:

--C'est moi qui deviens fou, ma parole d'honneur!

Et tranquille il se dirigea dans le jardin et se mêla à ses invités.

Celui qu'Iza avait présenté comme le comte Otto, nos lecteurs le connaissent: c'était Georgeo Golesko, le beau bohémien, qu'elle avait été voir quelques jours avant son mariage.

Mais, à cette heure, l'enfant des Karpathes ne ressemblait guère au misérable que nous avons vu dans la hutte de Montrouge. Il était fort beau dans sa toilette de soirée, son teint chaud ressortait sur son col blanc. Il y avait de la superbe dans sa façon de porter la tête; sa tête magnifique dans ses longs cheveux frisés par le fer et sa gaucherie dans l'habit avaient une certaine distinction; il semblait réservé, embarrassé comme un étranger. Et dans les salons, sur son passage, maintes femmes avaient tourné la tête.

Vers trois heures du matin, un domestique vint dire à Fernand que M. Picard, qui assistait au commencement de la soirée, avait trouvé en rentrant chez lui une lettre de Jassy à l'adresse de Fernand et était revenu l'apporter. Picard demeurait dans la maison du boulevard Magenta où étaient les bureaux. Le domestique ajouta que Picard attendait.

--Dites à Picard de s'aller coucher, remerciez-le et montez la lettre dans ma chambre. Et calme, plus tranquille, car il ne doutait pas que la lettre ne le renseignât sur le banquier chez lequel il devait aller toucher,--calme, disons-nous, il se mit à une table de whist, où l'on demandait un quatrième.

Vers quatre heures tout le monde était parti, à part quelques amis plus intimes, avec lesquels Fernand se mit à table dans le jardin, devant le buffet, pour souper.

Iza, vers trois heures, s'était retirée. Le calme était revenu dans le petit hôtel si agité quelques heures auparavant. Les jeunes gens

qui soupaient avec Fernand étaient ses amis avant son mariage; aussi, naturellement en vint-on à parler des _anciennes_. L'un d'eux lui demanda:

--Et Madeleine de Soizé... la Superbe!... Ça a donc été bien grave pour vous quitter? Tu devais l'épouser...

--Quelle folie!... dit Fernand. Nous nous sommes quittés le plus banalement du monde..., à la suite d'une scène de jalousie, bien avant mon mariage.

--Dame, elle le disait. Je l'ai rencontrée il y a deux jours...

--Et que t'a-t-elle dit?

--C'est inutile de te le dire... C'était si fin! si fin! que je n'ai pas compris...

--Dis toujours?

--Mon Dieu, je lui ai dit que tu étais marié.--Je le sais! dit-elle! et c'est ma vengeance! Et elle est partie. Comprends-tu?

--Ce serait difficile, dit Fernand en riant et en haussant les épaules. Messieurs, ajouta-t-il, ce n'est pas pour vous mettre à la porte... Restez si vous voulez, moi je monte me coucher... Je tombe de sommeil.

--Oui, oui, nous connaissons ça, firent-ils en riant... Bonne nuit...

Ils se serrèrent la main, les jeunes gens se retirèrent et Fernand se dirigea vers sa chambre. En montant, pensant à ce que lui avait dit son ami, il murmura:

--C'est ma vengeance. Qu'a-t-elle voulu dire, cette Oie majestueuse?... Bah! Et, haussant encore les épaules, il entra dans sa chambre.

Lorsqu'il fut chez lui, Fernand trouva la lettre apportée quelques heures avant; il la lut aussitôt. Elle était adressée de Vienne par la maison Strucko, ce qui ne l'étonna pas, puisque c'était le client qui avait servi d'intermédiaire à son mariage. On lui disait que les fonds devaient être déposés dans une maison de Vienne et que sous deux jours il recevrait avis de l'ouverture de crédit sur une maison de Paris.

Tout à fait rassuré, et pour n'être pas réveillé le matin, il écrivit à son caissier Picard le contenu de la lettre qu'il venait de recevoir. Cette fois l'échéance était assurée, et enfin la maison allait entrer dans une voie de prospérité depuis longtemps inconnue.

Le silence qui régnait autour de lui l'avait envahi; il pensait, et les différentes scènes pénibles des derniers mois repassaient devant ses yeux. Il avait failli être ruiné, déshonoré, et pendant quelque temps la tête perdue. Il lui avait semblé que la malédiction _in extremis_ de son ami s'abattait sur lui, et, juste à l'heure où la désespérance s'emparait de lui, il avait reçu de son correspondant de Vienne une lettre dans laquelle celui-ci lui disait qu'il devrait songer au mariage, un riche mariage lui permettrait d'étendre sa maison. Il avait aussitôt répondu qu'il était bien disposé à se marier, mais que les jeunes filles dotées aussi richement qu'il désirait que le fût sa fiancés étaient rares.

À cette lettre, il recevait presque aussitôt une réponse dans laquelle on lui proposait une orpheline, de famille noble et riche, qui désirait se marier en France. La maison Strucko connaissait la famille, on pouvait donc s'abandonner; c'est ce que fit Fernand. Des

portraits furent échangés, les situations de chacun établies, toujours par l'intermédiaire de la maison Strucko; et, enfin, la demande faite directement par Fernand fut agréée.

Pas un instant Fernand, qui trompait sur sa situation par l'intermédiaire de Strucko, ne pensait qu'il pouvait être également trompé. Suivant sa maxime, Séglin faisait de son mariage l'assemblage de deux situations: d'amour, d'affection, de famille, il n'était nullement question. Il s'attendait à se trouver avec une fille bien sotte, bien naïve, qui resterait à la maison et en ferait les honneurs. Nous avons vu combien peu ses prévisions se réalisèrent; fasciné, ravi, ébloui, il avait été pris tout entier, il adorait sa femme à ce point que si, à la dernière heure, on lui avait dit que la dot promise ne pouvait être donnée, il aurait passé outre...

Aussi était-il le plus heureux des hommes: il adorait sa femme, il en était aimé, il était riche, il pouvait vivre enfin de la vie qu'il avait rêvée. La malédiction de Pierre Davenne avait eu pour résultat d'amener le bonheur. La menace de Madeleine de Soizé était sans valeur, le dépit de la femme abandonnée en était la cause, et puis cet amour-là était bien vieux, ce n'était pas pour se marier qu'il l'avait quittée; celle qu'il avait quittée pour se marier, c'était Geneviève.

Geneviève! qu'était-elle devenue? et n'est-ce pas elle qui, à cette heure, portait seule le poids de la malédiction de Pierre...? Comment vivait-elle? Seule, avec son enfant. Fernand ne s'était jamais occupé de la malheureuse qu'il avait perdue, et il ignorait que sa fille lui avait été enlevée. Il savait que la pauvre femme était restée sans ressource, qu'il en avait été la cause; mais le souvenir du mépris avec lequel il avait été traité par elle dominait tout autre sentiment. Riche à cette heure, il ne pensa pas une seconde à secourir celle qu'il avait ruinée.

Se levant et se secouant comme pour chasser ses attristantes pensées, il dit:

--Allons, oublions tout ça... Maintenant la vie a des horizons roses.

IX

LE JOUR D'ÉCHÉANCE.

La veille du jour d'échéance, lorsque Fernand se rendit à sa maison d'affaires, il s'attendait à trouver le caissier calme, venant lui apporter le bordereau à signer; au contraire, Picard entra dans le cabinet de son patron, le teint livide.

--Qu'y a-t-il? demanda aussitôt Séglin avec inquiétude à son homme de confiance.

--Monsieur Séglin, l'heure du courrier est passée et nous n'avons rien reçu.

--Que me dites-vous là? exclama le jeune homme atterré. C'est impossible, il faut aller à la poste; assurément la lettre est égarée...

--Non, monsieur... Il se passe quelque chose d'extraordinaire. J'ai envoyé trois télégrammes demandant une réponse, et je n'ai rien reçu.

--Oh! mais c'est épouvantable! fit Fernand, prenant sa tête dans ses mains... Un malheur, un accident est arrivé... Mais je suis perdu!... Il faut trouver cette somme! De combien est le bordereau?...

--Le bordereau personnel, en dehors des valeurs de la maison Wilson, payables ici?

Fernand devint rouge, et comme s'il avait un étourdissement il se retint à son bureau pour ne pas chanceler; il fit un effort et dit d'une voix sourde:

--Avec ces valeurs, les fonds m'ont été adressés il y a quelques... et ce sont ces valeurs qu'il faut au contraire payer...

--Le bordereau est énorme, monsieur. Nous avons trois cent dix mille francs!

--Et vous avez ici?

--Oh! presque rien! Vingt mille six cents francs!

Fernand se laissa tomber dans son fauteuil, porta la main à son front et dit:

--Mon Dieu! mon Dieu! que faire?... Il faut absolument trouver la somme aujourd'hui... Assurément nous recevrons ce soir ou demain... Il y a un retard, un accident, je ne sais quelle chose imprévue...

--C'est pourquoi j'insistais près de vous, il y a deux jours encore; on avait alors le temps de se retourner...

--Trois cent mille francs!... répétait-il... C'est trois cent mille francs qu'il faut trouver. Au reste, ma situation n'est plus la même, je trouverai bien cette somme chez les Ardouin. Picard, dites qu'on attelle. Je vais expliquer le retard à Ardouin... il me fera la somme en une traite à dix jours, et si nous n'avons pas de nouvelle ce soir, on télégraphiera au Strucko de Vienne.

La quiétude du patron ramena la sérénité sur les traits du vieux caissier.

--Peut-être l'oncle Danielo est en route et vient lui-même apporter les valeurs, ce qui expliquerait que les télégrammes et les lettres sont restés sans réponse.

En montant en voiture, cette dernière pensée était pour lui presque un fait; il hésita un instant à aller d'abord à Auteuil voir si le vieux Moldave n'était pas arrivé le matin même. Mais il se rendit d'abord chez les grands banquiers Ardouin, qui, lors de la soirée à Auteuil, avaient insisté pour entrer en affaires avec lui.

Lorsqu'il eut fait passer sa carte, M. Ardouin aîné le fit aussitôt entrer dans son cabinet.

L'accueil froid du vieillard l'embarrassa et le gêna un peu pour parler; mais, se domptant aussitôt, il lui expliqua le but de sa visite, en même temps que le motif.

D'un ton froid, glacial, Ardouin aîné lui répondit:

--Monsieur Séglin, je le regrette beaucoup, mais il m'est absolument impossible de vous faire cette somme; l'échéance de ce mois est la plus forte de l'année...

Fernand était tout décontenancé; cependant il insista en disant:

--Si vous ne pouvez me faire toute la somme, voulez-vous m'en faire une partie?

--Non, monsieur Séglin... Nous ne faisons pas ce genre d'affaires... et je m'étonne que vous ne vous adressiez pas aux personnes avec lesquelles vous traitez d'ordinaire.

Fernand blessé, au moins autant par le refus que par l'allure singulière du banquier, se leva et dit:

--Il me reste, monsieur, à m'excuser de vous avoir dérangé.

Le banquier le salua de la tête, et Fernand se retira. En descendant l'escalier, le rouge au front, les dents serrées, il murmurait:

--Que signifie cet accueil?... Que se passe-t-il donc autour de moi... Est-ce que les billets Wilson?... Oh! non!...

Et haletant, il s'arrêta à la dernière marche, se soutenant à la rampe... Puis, se dégageant, il haussa les épaules et dit:

--Je deviens fou, ma parole d'honneur!... C'est la jalousie!... Voyons, je vais aller chez Bernet et Lausart, et ils feront mon affaire.

Quelques minutes après il était introduit dans le cabinet du banquier. Il eut comme un soubresaut en constatant que le même accueil lui était fait. Un instant, il hésita à formuler sa demande.

Il se décida cependant.

Bernet lui dit qu'en l'absence de son associé il se trouvait absolument dans l'impossibilité de répondre favorablement à sa demande... et M. Lausart était absent pour huit jours! Il sortit de chez le banquier anéanti, écrasé.--Sans s'en rendre compte, il devinait qu'une défaveur l'enveloppait... Il eut peur! Mais pas une fois, pas une seconde la pensée ne lui vint qu'il pouvait être la dupe de sa femme; à ce point que, ne voulant pas chagriner Iza, il était résolu à ne lui point parler de ce retard, qui du reste devait éclairer aussitôt sa femme sur sa véritable situation.

X

LE JOUR D'ÉCHÉANCE. (Suite.)

Fernand alla dans trois autres maisons... Il retrouva partout le même accueil et le même refus.

Il rentra chez lui, caressant l'espoir de rencontrer le vieux Danielo... Mais non seulement le vieil oncle n'était pas là, mais madame était en promenade. Il fut heureux de cette dernière circonstance, car il était dans un tel état qu'il n'aurait pu cacher ses tourments.

Il se fit conduire boulevard Magenta... Il demanda, anxieux, si l'on avait reçu des nouvelles! Rien, rien!

Il se laissa tomber vaincu dans son fauteuil devant son bureau, et là, accoudé, la tête dans ses mains, arrachant ses cheveux, il rageait.

--Arrivé au port... y toucher pour sombrer...

Il resta ainsi quelques minutes, puis se redressant tout à coup...

--Eh bien, quoi! après tout... je touche demain... on liquide... et dans un mois, je me relève plus brillant... car j'ai de l'argent, j'ai de l'argent, je suis riche...

Il s'arrêta une minute et devint blême: une affreuse pensée venait de traverser son cerveau.

--Mais si les billets avec l'endos de Wilson ne sont pas payés... s'ils vont là-bas... c'est le bagne! dit-il d'une voix sourde... À tout prix, il me faut de l'argent aujourd'hui... à tout prix.

Il sonna le caissier, celui-ci parut.

--Picard, dans votre bordereau, pour combien sont les traites Wilson?

--Cent quarante-cinq mille francs, monsieur.

--Bien! et n'avez-vous rien à encaisser aujourd'hui?

--Oh! presque rien, à peine dix mille francs...

--Merci! demain matin, vous aurez les fonds.

Et comme s'il avait tout à coup trouvé ce qu'il cherchait, il devint calme; le caissier était à peine sorti qu'il disait en souriant:

--Je suis sauvé... et je ne pensais pas à cela... elle n'en saura rien; j'en engage pour la somme qu'il me faut, je les reprends lorsque la somme m'arrive de Jassy... Allons, je suis sauvé... je devenais fou...

Et résolu il se leva, décidé à engager les bijoux de sa femme qu'on avait tant remarqués et auxquels les bavards attribuaient une valeur de plus de cinq cent mille francs.

Ce n'était point la délicatesse qui étouffait Séglin; devant la nécessité, tout le côté vil de sa nature reparaissait. Il combina quelques minutes le moyen d'arriver à son but sans donner l'éveil chez lui, car il était certain que l'emprunt forcé qu'il allait faire à la corbeille de sa femme serait remboursé sous deux ou trois jours.

Dans le petit hôtel d'Auteuil, monsieur avait sa chambre ainsi que madame; mais c'était là une affaire d'élégance confortable. L'amour, qui avait présidé au mariage de Séglin, avait mis les scellés sur les portes de son appartement; la chambre d'Iza était la chambre conjugale; le soir, veille d'échéance, il rentrait et se mettait à travailler dans le boudoir qui précédait la chambre, pendant qu'Iza s'endormait.

Les meubles, les armoires étaient communs, puisque ce seul appartement, depuis l'entrée dans l'hôtel, avait été habité; Fernand avait pris l'habitude d'y serrer ses papiers, sa correspondance; il était donc tout naturel qu'il fouillât partout sans que cela occupât l'attention de sa jeune femme.

Le soir même, en rentrant, il prendrait ainsi le petit sac de cuir de Russie dans lequel se trouvaient les écrins... Si,--il prévoyait tout, un caprice de sa femme voulait que le lendemain elle désirât voir ses bijoux, il dirait que des valeurs semblables ne pouvaient rester sous la main des domestiques;--qu'il les avait prudemment rangées dans son coffre-fort. Et tout cela passait naturellement.

Calme cette fois, il gagna sa demeure... Tout se passa ainsi qu'il l'avait prévu. Il raconta à sa femme, qui lui demandait la raison de son front soucieux, qu'il était à la veille d'une échéance l'obligeant à un travail de nuit, et Iza, venant au-devant de ses désirs, lui dit en minaudant:

--Tu ne travailleras pas dans ton cabinet... seule, j'ai peur... Tu feras porter tes livres sur le guéridon du boudoir et tu travailleras près de moi.

--Oui, ma belle Iza, oui, quand mon cerveau, las de chiffres, voudra se reposer, j'irai vers toi, j'irai embrasser tes yeux clos.

--C'est bien ça!... vous veillerez sur votre esclave.

--Sur mon amour!

Et ils échangèrent un long regard...

L'heure du repos sonnée, Iza appela ses femmes et monta à sa chambre, pendant que Fernand prenait dans son cabinet quelques livres utiles pour justifier sa veille...

Lorsqu'il monta à son tour, Iza dormait; il fouilla les armoires et prit le petit sac de cuir de Russie, orné d'une garniture de platine. Le sac pesait lourd, il le porta dans le boudoir, ferma les portes de la chambre, laissa retomber sur elles les lourdes tapisseries, et évitant de faire du bruit, il revint vers le guéridon.

XI

LE JOUR D'ÉCHÉANCE. (Suite.)

Là, il tira du sac les écrins, les ouvrit, et à la lumière de sa lampe il admira les colliers, les parures; ce fut un éblouissement. Jamais la joaillerie n'avait fait plus beau, les brillants sans tache lançaient leurs flammes vives; en les faisant jouer sous la lumière, on eût dit qu'on renversait du feu. Séglin, rassuré, heureux, admirait, ravi, et estimait chaque pièce en disant:

--Sur ce collier et cette rivière, j'aurai plus de cent mille francs; sur cette parure au moins autant...; sur ces trois écrins le même chiffre...; tout cela lui reste...

Il enveloppa bien précieusement les écrins, les replaça dans le sac, puis, prenant sa lampe, il ouvrit la porte de la chambre et se dirigea vers le lit. Iza dormait souriante; il posa amoureusement, mais doucement, ses lèvres sur son front et se retira sur la pointe des pieds. Lorsque la tapisserie fut retombée sur la porte, il descendit dans son cabinet et serra précieusement dans son coffre-fort le petit sac de cuir de Russie. Puis, calme, il regagna la chambre.

Il fut étonné de voir la porte ouverte; cependant, il croyait bien qu'en sortant de la chambre, avant de laisser retomber la tapisserie, il avait doucement fermé la porte; il avança vers le lit, Iza dor-

mait profondément. Il n'y pensa plus et il se hâta sans bruit de se coucher, voulant partir de très bonne heure. En moins d'une minute, il fut couché. Il lui sembla que sa femme était glacée... il eut peur. Il plaça la main sur son front; elle s'éveilla à demi et dit:

--Bonsoir! je dors... Et elle se rendormit.

--Pauvre petite! fit-il, elle est gelée; ses pieds sont comme des morceaux de glace!

Et il tira sur elle le couvre-pied et l'édredon; lui, il brûlait de fièvre. Il s'endormit presque aussitôt cependant...

Au jour, il était debout, faisant tous ses efforts pour ne point l'éveiller; il gagna son cabinet de toilette.

Il sortait à peine de la chambre... qu'Iza se levait à son tour et se hâtait de se vêtir... Elle était chaussée, à moitié habillée; elle entendit marcher..., elle se hâta vite de se coucher dans le lit et feignit de dormir.

C'était Fernand; il vint vers elle, la contempla avec amour, en disant:

--Pauvre petite jolie! elle dort... heureuse... Aujourd'hui, ma belle aimée, c'est mon dernier jour de tourment, et c'est toi qui me sauves...

Il se penchait pour l'embrasser, mais il se recula aussitôt: il avait craint de l'éveiller. Il revint dans le boudoir, écrivit sur le dos de sa carte:

«Ma belle mignonne aimée,

C'est jour d'échéance... Pardonne-moi d'être parti avant ton bon baiser... Je serai de retour à l'heure du déjeuner,

Ton mari qui t'adore,

FERNAND.»

Il plaça la carte sur un chiffonnier et partit sur la pointe du pied.

Si doucement qu'il eût fermé la porte, Iza l'entendit; elle se leva aussitôt et, avant qu'il eût passé la grille, elle était déjà habillée et elle sortait par une porte qui donnait sur la Seine. Arrivée sur le quai, elle siffla. Au coup de sifflet, une voiture qui se trouvait près du pont d'Auteuil s'avança au grand galop...

--Me voilà, dit aussitôt le cocher... On a l'oreille au vent, hein?

--Vite, Simon, commanda la jeune femme, en montant dans la voiture... Vite, vite, chez le maître!

--Espère! espère!... fit le cocher en enveloppant ses chevaux d'un solide coup de fouet... J'ai des canards qui savent trotter... nous accosterons dans dix minutes.

Et la voiture emportant Iza partit rapidement.

XII

OÙ LE LECTEUR SE RETROUVE EN PAYS DE CONNAISSANCE.

À cette heure, la belle Iza, la séduisante Mme Séglin, n'était plus la même; une fébrile agitation secouait ses membres délicats. Dans la voiture, accroupie dans un coin, l'oeil ardent, le regard fixe, secouant la tête de temps en temps d'un air menaçant, elle était tout à fait transformée... Elle ne ressemblait guère à la timide, à la naïve, à la douce jeune fille que le tout Paris fashionable enviait et

admirait: c'était simplement un joli petit monstre qui de ses dents pointues déchirait avec rage le mouchoir de riche dentelle avec lequel elle croyait essuyer ses lèvres, et qui, toute nerveuse, arrachait les effilés de soie de la tunique de son costume.

Elle se penchait à tout moment par la portière de la voiture pour voir si l'on approchait. Mais c'est une chose que tout le monde a observée, plus l'on a besoin de courir et plus les cochers dirigent lentement leurs chevaux. La règle, cette fois, était absolument suivie; le cocher, calme sur son siège, semblait être occupé d'un tout autre travail que de la conduite de ses chevaux.

D'abord en partant, bien décidé sans doute à ne pas fouetter en route ses quadrupèdes, il leur avait appliqué, pour les prévenir, un nombre généreux de solides coups de fouet; il était parti, suivant la Seine. Sans doute ennuyé de ressembler sur son char, son fouet à la main, au matinal citadin qui taquinait le goujon sur les bords du fleuve, il avait déposé son fouet sur le dessus de la voilure et plongeait ses doigts épais dans une large calotte, ressemblant à une quêteuse; il en tirait une pincée... soyons juste, une poignée de tabac qu'il glissait entre ses lèvres, après avoir dit:

--Espère! espère! l'air est fraîche, on va se chauffer un peu.

Et, sans doute pour se donner de l'exercice, pendant dix grandes minutes il mâcha, mâcha; lorsque ses mâchoires furent au repos, sa face engraissée d'un côté, il recommença sur ses chevaux la correction du début, en disant:

--Qu'est-ce que c'est? On prend du ris... on a peur du vent, on craint d'aller trop vite!... Avant là!

Et le fouet claqua et cingla à droite et à gauche; les chevaux, à la grande joie de Mme Séglin, faillirent s'emporter. La voiture ayant

suivi les quais--on eût pu croire que le cocher avait une passion pour ce chemin--tourna dans la rue Saint-Paul, remonta la rue Saint-Antoine, la rue Charonne et s'arrêta enfin devant la grille de la petite maison que nous connaissons. Sur un coup de sifflet du cocher, on vint ouvrir, la voiture entra, suivit l'allée et s'arrêta devant le perron; les chevaux n'étaient pas arrêtés, que la belle Iza avait légèrement sauté à terre, avait ouvert la porte du vestibule et demandait à un nègre qui descendait à moitié vêtu:

--Le maître est levé?

--Maître? dit le nègre; c'est lui qui m'a éveillé en entendant la voiture.

--Cours dire que c'est moi...

Le nègre grimpa l'escalier; mais Iza, qui craignait de perdre du temps sans doute, le suivait... Elle attendit seulement à la porte de l'antichambre, lorsque, arrivé au premier, le nègre entra dans l'appartement. Il revint aussitôt et introduisit la jeune femme.

Iza entra dans une vaste chambre dont les tentures étaient baissées devant chaque fenêtre; au milieu était un lit à colonnes, rideaux fermés. Elle se dirigea vers ce lit et dit:

--Maître, maître, je viens vous parler.

--Je suis à toi, Iza; mais je t'entends... Qu'y a-t-il?

--Maître, vous m'avez dit d'obéir en tout, de dire oui toujours, de laisser faire, sans dire, au besoin sans voir...

--Oui; pourquoi me dis-tu cela?

--Parce que je n'ai pu empêcher ce qu'il a fait ce matin.

--Mais qu'a-t-il fait?

--Les beaux bijoux, les beaux diamants, il a tout volé, maître... tout!

--Enfin, tant mieux!

En entendant ces mots, Iza resta stupéfaite. La même voix dit:

--Attends une minute, Iza.

Une minute après, les lourdes tapisseries du lit se soulevèrent, et celui que nos lecteurs connaissent, le malheureux héros de notre histoire, parut. Ce n'était plus le même homme. Les quelques mois écoulés avaient laissé sur son front la trace de leur passage. Beau toujours, l'immobilité à laquelle l'opération du vieux Rig l'avait condamné changeait absolument sa physionomie; pour reconnaître dans l'homme nouveau l'heureux époux de Geneviève, il fallait avoir suivi les phases de sa transformation.

Autrefois, le visage toujours souriant vous accueillait. À cette heure, une rigidité froide clouait sur les lèvres de ceux qui lui parlaient la gaieté naissante. Était-ce bien seulement l'opération maladroite du vieux sauvage qui était la cause de ce changement? Assurément non! C'est que, depuis l'heure où il avait consenti à passer dans une tombe la terrible nuit qui le rendait libre, depuis cette heure, les pensées s'étaient heurtées dans son cerveau.

Pierre Davenne aimait Geneviève à l'adoration; le mouvement de honte, de colère passé... l'heure de la souffrance aiguë épuisée, la haine qu'il avait pour sa femme s'était insensiblement éteinte; non le pardon, mais la pitié était entrée dans son coeur. Il avait fait surveiller la vie nouvelle de sa _veuve_, et les misères honorablement supportées, le changement survenu dans la vie de Geneviève

avaient arrêté momentanément ses projets de vengeance à son égard.

Au contraire, la vie de celui qu'il savait être le véritable auteur de tout était devenue plus malhonnêtement audacieuse; par l'introduction de Simon dans la maison du boulevard Magenta, il avait été assuré que la situation de Fernand, qu'il croyait devoir s'écrouler le lendemain de sa disparition, ne se soutenait que par de criminels agissements; Séglin était un faussaire.

Glissant sur la pente terrible d'une situation compromise, il était entraîné, il ne pouvait plus reculer, il ne choisissait pas, il ne raisonnait pas ses moyens; il fallait à tout prix faire face au péril: il y faisait face par le crime.

Simon, que nos lecteurs ont vu, sous le nom de Sper, aider Martin, le vieil employé de la maison Séglin, Simon avait fouillé le bureau, regardé les livres, et il était venu déclarer à son maître que le compte particulier de Fernand Séglin donnait un passif de plus de douze cent mille francs.

Fernand avait lancé dans le commerce, avec l'endos de la maison Wilson, des valeurs imaginaires pour plus de trois cent mille francs... et Pierre, qui avait cru que sa mort jetterait sa veuve dans les bras du misérable, la condamnant ainsi qu'il l'avait dit à son amant, Pierre, à cette heure, était heureux que cette infamie n'eût pas eu lieu. Il avait cru le misérable moins indigne; sa conduite avec la malheureuse qu'il avait trompée augmenta son ressentiment contre lui, en même temps qu'elle diminua la haine qu'il avait contre elle.

Et des soirs, lorsque la petite Jeanne assise sur ses genoux parlait de sa mère, il était arrivé qu'il avait embrassé l'enfant et avait pleuré.

Mais, en même temps que de ce côté la haine s'effaçait, le désir de se venger de Séglin augmentait. La maison Strucko de Vienne avait agi sous la direction de Pierre Davenne: c'est lui qui, de la petite maison de Charonne, avait combiné, machiné et fait exécuter le mariage de son ancien ami.

À cette heure, il le tenait; à cette heure, la vengeance rêvée, voulue, s'offrait... et Séglin y avait aidé, car jamais, dans le jugement qu'il portait sur la nature vile de Fernand Séglin, il n'avait pu le croire ainsi indigne. Il le savait ingrat, il le savait sans coeur, il le savait traître... Mais tout cela n'a rien à faire avec le code, et il croyait que Séglin était de ceux qui font du code leur Évangile, qui tournent autour, marchent sur les marges, mais ne vont point au delà, qui ont enfin l'honnêteté légale... Point. Fernand n'avait point reculé; pour satisfaire à sa volonté d'être riche, il était devenu faussaire... et aujourd'hui, à l'heure où il espérait encore arracher de la circulation les valeurs dangereuses, où il se croyait certain de sauver cette signature, Pierre Davenne avait entre ses mains partie de ces valeurs, qui ne seraient pas présentées à l'échéance, mais qu'il gardait pour le jour où l'heure de la vengeance serait sonnée...

Pierre était vêtu d'un pantalon à pied et d'un veston de velours; il alla vers Iza et lui dit aussitôt:

--Il a pris tous tes bijoux?

--Oui, maître.

--Et tu n'as pas dit un mot?...

--Rien! vous me l'aviez défendu!

--Tant mieux! tant mieux!

Iza restait devant lui la bouche ouverte, ne pouvant pas comprendre son calme. La nature d'Iza ne la portait guère à parler; d'ordinaire, elle restait muette, obéissante, elle subissait placidement le sort; mais la circonstance, cette fois, lui semblant trop grave, elle ne put se retenir et dit:

--Maître, vous n'avez pas compris... Mais il a tout pris, tout... le gros collier, les bracelets... la grande parure... tout.

--Tant mieux!...

C'était trop pour la belle enfant; deux grosses larmes coulèrent de ses yeux, et elle dit:

--Ah maître! maître! j'avais promis à Georgeo que le jour où je retournerais vers lui je rapporterais les beaux bijoux!

--Tu les auras, Iza!... Mais, dis-moi ce qui s'est passé depuis deux jours chez toi; qu'a-t-il fait et comment a-t-il enlevé les bijoux?...

Iza lui raconta en détail la soirée et la matinée: elle avait feint de dormir et pas une seconde elle n'avait quitté de l'oeil les agissements de son mari; elle l'avait vu fouiller les armoires, compulser des papiers, et enfin le matin s'en aller en évitant de l'éveiller, pour sortir en emportant les bijoux... Alors elle s'était levée aussitôt, avait couru à la voiture qui devait toujours attendre pendant les dix jours où tout devait se terminer.

Iza ayant terminé son récit, Pierre lui dit qu'on allait la reconduire à Auteuil, qu'elle avait bien fait de le venir prévenir aussitôt, mais qu'elle ne devait avoir aucune inquiétude sur les beaux bijoux, qu'ils lui seraient rendus.

Le visage de la belle Iza reprit se sérénité. Elle allait sortir, quand, se ravisant, elle revint vers Pierre et lui demanda.

--Maître, quand serai-je libre?

--Dans deux jours, Iza..., Georgeo ira te chercher...

--Oh! merci, maître..., fit Iza joyeuse en battant des mains.

Pierre Davenne siffla, Simon parut.

--Simon, dit Pierre, vite, reconduis Iza à Auteuil... Il faut être arrivé avant qu'on soit éveillé chez elle.

--Espère! espère! dit Simon, on y sera.

Et la belle Iza, heureuse et tranquille, partit suivie de Simon.

XIII

DE L'INTÉRÊT DE L'ARGENT CHEZ LE PÈRE SAMUEL.

En sortant de chez lui, Fernand sauta en voiture et se fit conduire boulevard Magenta. Il sonna Martin et l'envoya chercher un individu avec qui il avait fait quelques affaires, le père Samuel. Celui-ci vint aussitôt. Fernand n'avait pas à se gêner; le vieux Samuel connaissait sa situation, puisqu'il avait eu plusieurs fois recours à lui pour y faire face... et à quel prix! Samuel savait que le mariage de Séglin lui avait mis une fortune dans les mains, il écouta le jeune homme qui lui disait:

--Père Samuel, mon mariage s'est fait moins rapidement que je ne l'espérais... J'avais pris de gros engagements pour cette fin de mois, et je n'ai pas encore reçu la totalité de la dot...

--Et vous vous trouvez gêné pour votre échéance.

--Absolument... Je m'adresse à vous... C'est pour trois ou quatre jours, dix jours au plus.

--Et de combien avez-vous besoin?

--Une somme considérable...

--Ah! fit le vieil avare sans s'effrayer. Combien?

--Trois cent mille francs...

Le vieux Samuel, dont les joues étaient jaunes comme les feuillets de sa Bible, devint tout rouge et faillit tomber à la renverse.

--Trois cent mille francs! répéta-t-il.

--Je sais, père Samuel, qu'avec un mot de vous je les ai dans une heure à la Banque.

--Mais jamais je ne ferai une affaire semblable sans garantie.

--Père Samuel, je vous connais trop pour avoir pensé autrement... Je vous signe une traite payable en dix jours... de trois cent vingt-cinq mille francs...

--Oui, fit Samuel..., mais ce n'est pas une garantie, ça...

--Ma signature, dit Séglin en riant de la brutale franchise du père Samuel, ne vous paraît pas encore valoir ce chiffre.

--Monsieur Séglin, je n'ai pas la somme et pour la trouver je serai forcé moi-même de donner une garantie...

--J'avais prévu cela, Samuel... Vous êtes venu à la soirée que j'ai donnée à Auteuil, vous avez vu Mme Séglin...

--C'est, monsieur, la plus adorable femme du monde..., dit le vieil avare le regardant étonné et cherchant ce que le nom de Mme Séglin venait faire à propos de garantie.

--Mon cher Samuel, je sais que vous n'êtes pas homme à n'avoir vu que la beauté de Mme Séglin... vous avez remarqué ses bijoux...

--Ah! fit Samuel.... Eh bien! monsieur Séglin, je vais vous étonner, je ne me connais absolument pas en bijoux... Vous le savez, je fais plutôt des affaires de banque...

--Des affaires de?... interrogea en souriant Fernand.

--De banque, répéta très sérieusement Samuel... Mais j'ai entendu autour de moi les dames qui ne tarissaient pas sur la beauté des bijoux, et les estimaient être d'un prix fou...

--Environ le double de ce que je vous demande, cher monsieur Samuel...

--Et vous me donnez ces bijoux en garantie?..,

--Oui!...

--Vous les avez?...

--Les voici!

Et Séglin ouvrit le petit coffret et montra les brillants dans leur écrin. Samuel pensait. Et sa pensée, nous pouvons la suivre. Il se souvenait avoir entendu estimer, par des gens s'y connaissant, des spécialistes, les bijoux qui couvraient les épaules et pendaient aux oreilles de Mme Séglin plus de cinq cent mille francs...; car c'était vrai, le vieux Samuel ne se connaissait pas en joaillerie: il faisait de l'usure; papier et or étaient son affaire... Il faisait sonner et toucher l'or, et il mettait ses lunettes pour bien voir une signature... Mais,

en cette affaire, il n'avait pas besoin d'être appréciateur, il connaissait l'origine des bijoux.

De plus il se disait: Maintenant la maison Séglin est sérieuse. Des gens qui avaient été s'informer chez le notaire avaient appris que la jeune femme apportait plus d'un million espèces... La situation de Séglin à cette heure était toute naturelle, sa gêne venait de la lenteur du versement en raison de l'éloignement de la famille. Mais ces versements étaient certains... Il ne courrait donc aucun risque en prêtant... Il s'agissait, l'affaire étant sûre, de la rendre bonne.

--Eh bien, demanda Séglin, il faut, Samuel, en finir promptement, car j'ai besoin de cet argent avant une heure...

--Monsieur Séglin, écoutez. Le Seigneur m'est témoin que je voudrais vous obliger, mais je ne peux pas faire une somme aussi considérable seul... Je serai forcé d'emprunter moi-même; pour avoir l'argent aussi rapidement, on va abuser de la situation et ce que vous m'offrez ne sera pas suffisant.

--Mais je vous offre vingt-cinq mille francs...

--Eh bien, comptez les commissions, les risques à courir...

--Quels risques? puisque vous avez le double de ce que je vous demande en bijoux...

--Oui, mais il faudra que vous me les vendiez...

--Comment les vendre?...

--C'est-à-dire que, pour faire des affaires régulières... Vous savez, je ne doute pas de vous, monsieur Séglin... Dieu m'en garde!...

il faut que la chose soit régulière... On se fâche aujourd'hui ou demain... et puis on est traité d'usurier...

--Enfin, vous n'espérez pas que je vais vous vendre ces bijoux?...

--Mais, monsieur Séglin..., vous ne comprenez pas. Vous me vendez ces bijoux au prix de trois cent quarante mille francs... et je m'engage à vous les vendre pour pareille somme si vous les venez reprendre avant un mois.

--Bien... j'accepte ça... Mais que parlez-vous de quarante mille francs... pour un prêt de huit jours, dix jours?

--Comptez vous-même, monsieur Séglin... frais de commission... déplacement et intérêt.

--Mais c'est épouvantable!

--Voilà comme on compte toujours... On se dit: l'argent, pour en avoir dans ces conditions-là, vaut dix à douze pour cent; eh bien, on se dit: ce n'est que pour un mois... Mais c'est comme si cela était pour l'année; mon argent déplacé, qui m'assure que je trouverai un placement égal à celui que j'avais? Qui m'assure qu'il ne va pas dormir?...

--C'est de la folie... je ne puis pas pour un prêt de dix jours payer cette somme...

--Eh mon Dieu! monsieur Séglin, n'en parlons plus... Je vous assure que c'est en tremblant que je fais l'affaire... Je n'y tiens pas du tout... Voyez un autre... Nous ne nous fâcherons pas pour ça...

--Canaille, grognait Fernand entre ses dents en voyant le sourire du vieux requin qui sentait bien qu'il tenait sa proie...

--Samuel, dit-il tout haut, vous n'êtes pas raisonnable... Mais je n'ai pas le choix, faites les papiers... je vais signer...

--De votre main, monsieur Séglin, je vais vous dicter.

Et Fernand s'étant placé devant son bureau, le père Samuel lui dicta l'acte de vente, l'engagement de se libérer et le reçu; il lui donna en échange la promesse de remettre, moyennant trois cent quarante mille francs, les bijoux!...

--Vous pensez bien que je n'ai pas cette somme!...

--Nous allons aller chez vous...

--Il faut que j'aille chez trois amis la chercher... je ne vous mens pas...

--J'ai une voiture... je vais vous y conduire...

--C'est cela. Ah! ce n'est pas loin. Ils demeurent a deux pas de chez moi.

Ils sortirent. En passant devant les bureaux, Séglin vit le vieux Picard qui, pâle, tremblant, le regardait anxieux, semblant l'interroger. Il lui serra la main et lui dit tout bas:

--Si l'on vient de la Banque, retenez le garçon en disant que je suis chez moi. Je reviens dans dix minutes avec les fonds...

Le vieux Picard regarda le ciel et exhala un soupir de satisfaction.

Le père Samuel, tenant précieusement dans ses bras le petit sac de cuir qui contenait les bijoux, le serrant sur sa poitrine, montait dans la voiture avec Séglin.

Vingt minutes après, Fernand rentrait. Le garçon de banque attendait. Séglin dit:

--Je ne pouvais pas ouvrir mon bureau... Vite, Picard, encaissez ça, et il lui donna quinze liasses de chacune vingt mille francs.

Le vieux Picard eut un tressaillement joyeux en glissant ses doigts secs dans le papier de la Banque; il tremblait pour arracher les épingles.

Séglin, négligemment accoté à la cheminée, prit un journal du matin et le parcourait tout en regardant les valeurs que l'on présentait. Picard étalait sur le plateau du guichet à mesure que le garçon de banque comptait:

--Vingt, quarante, soixante, quatre-vingt et cent, compta le garçon... Vingt, quarante, soixante, un, deux, trois quatre et cinq... cent soixante-cinq mille francs... C'est ça!... Voila!

--Merci, monsieur Picard! C'est bien ça!

Et le garçon de recette, ayant englouti la somme dans son portefeuille, se retira.

--Ce n'est pas toute l'échéance?...

--Oh non! les valeurs Wilson ne sont pas venues.

--Tiens, fit Séglin en plissant le front, elles n'ont pas été en banque...

--Peut-être une maison particulière les fera-t-elle toucher directement, il n'est que dix heures et demie.

--C'est probable... Vous n'avez pas besoin de moi?...

--Non, monsieur.

--Je retourne à Auteuil... Ce soir, après la caisse, vous m'apporterez le bordereau et les valeurs à Auteuil..., les effets Wilson.

--Bien, monsieur.

Et Séglin, le coeur léger, le sourire aux lèvres, alluma un cigare, traversa les magasins, sauta en voiture et se fit conduire à Auteuil..., disant en souriant à sa pensée:

--Petite belle aimée..., elle m'a sauvé sans le savoir... C'est en amour que je m'acquitterai de ça!... Mais je suis amoureux fou, ma parole d'honneur!

Et la voiture l'emporta vers Auteuil.

XIV

UNE CORVÉE QUI PLAÎT À SIMON.

Simon reconduisit Iza à Auteuil; lorsque celle-ci descendit de voiture, l'ancien matelot lui tendit une lettre en lui disant:

--Voilà ce que le lieutenant m'a commandé de vous remettre.

Iza, surprise, allait ouvrir la lettre; mais Simon dit:

--Rentrez vite, qu'on ne vous voie pas... vous lirez ça chez vous, il n'y a pas de réponse.

Iza rentra chez elle et le cocher improvisé reconduisit la voiture à l'endroit où elle était le matin et dit à l'individu qui vint au-devant de lui:

--Tu vas épousseter les deux canards, les rentrer à l'écurie... et cette nuit, vers trois heures, la voiture attelée à la même place.

--Bien, monsieur.

-Il est matin encore, l'air est _fraîche_, si tu veux tuer le ver, je paye le vin blanc...

--Ça, c'est jamais de refus.

Le palefrenier et Simon allèrent trinquer chez le marchand de vin du coin, et Simon en partant dit en serrant la main de l'autre:

--Tu sais, sur le coup de trois heures... pas de bruit... tu viendras t'embosser au pont...

--C'est entendu...

--Tu payeras tout... et tu pars avec moi...

--Oui, ami, je le sais...

--Et muet... comme un phoque...

--Vous me connaissez bien.

Et Simon prit le bateau-mouche pour remonter vers Paris; il descendit au pont d'Austerlitz et grimpa sur l'impériale de l'omnibus de Charonne.

Lorsqu'il arriva à la petite maison, le nègre lui dit qu'on l'attendait. Il monta vivement dans la chambre de son maître. Pierre était assis près de la cheminée; le vieux Rig, debout, attendait. En entendant monter le matelot, il courut au-devant de lui.

--Mais monte donc; on t'attend...

--Vous m'espérez, mon lieutenant? dit-il aussitôt.

--Oui, tu vas retourner chez Séglin; habille-toi vite et arrange-toi pour rester ce soir jusqu'à la fermeture des bureaux... Rig se présentera à la caisse, il viendra pour toucher, la caisse étant fermée... Il déclarera ne pas pouvoir venir le lendemain et se rendra immédiatement à Boulogne. Il faudra obliger Martin à se rendre aussitôt à Auteuil, chez Séglin, pour lui raconter ce qui se sera passé.

--Mais si le père Picard est là..., c'est chez lui qu'il faudrait aller maintenant.

--S'il en était ainsi, je n'aurais pas besoin de toi... Je ne te demande pas ce qu'il faudrait faire, je te dis ce qu'il faut qu'on fasse. Que Martin soit assez gris pour ne plus se souvenir et pour t'obéir... ceci est ton affaire.

--Compris, mon lieutenant, je navigue dans du cirage... mais c'est vous qui gouvernez, ça suffit... Je vais voir Martin, je le mouille, je le rentre... Quand tout le monde est parti... Rig arrive et conte son affaire... et je mène Martin à Auteuil.

--C'est ça.

--Vous savez que Rig peut se dispenser de venir. Je peux préparer Martin de façon qu'il soit persuadé d'avoir vu ce que je voudrais qu'il ait vu.

--Fais simplement ce que je te dis, Simon... et remue-toi... c'est pour cette nuit. À minuit il faut être ici.

---Bien, mon lieutenant. Si ça se pouvait, mon lieutenant, je partirais maintenant et j'irais déjeuner avec lui... Comme ça, je serais plus sûr en le commençant de bonne heure.

--C'est ce que je te dis...

--Et ce soir... vous sortez avec nous?...

--Oui!...

--Ah! à la bonne heure, vous allez rentrer dans le monde...

--Allons, va vite...

--On y va... ces services-là, ça m'amuse... Et Simon sortit en glissant une pastille dans sa bouche.

--Toi, Rig, je t'ai dit ce que tu avais à faire... Tu vas t'habiller pour la circonstance, et tu te trouveras ici à minuit, nous partirons tous les trois. Golesko est prévenu; mais tu vas chez toi, tu le verras encore... Dis-lui qu'il est attendu à dix heures, qu'il ne manque pas.

--C'est convenu, mon lieutenant.

--En revenant demain matin, tu auras ce que je t'ai promis pour toute cette affaire, et tu seras libre...

--Tant pis, lieutenant... c'est un travail qui m'amusait.

--Va, Rig, et à ce soir.

Le vieux sauvage sortit.

Seul, Pierre, accoudé dans son fauteuil, songeait au plan qui s'exécutait. Il tenait enfin, dans le filet qu'il avait tendu, le misérable qui avait brisé sa vie; il n'en devait sortir que flétri, déshonoré et désespéré. La vie brillante allait s'éteindre et il allait rentrer dans l'ombre et dans le mépris, avec la rage et la douleur pour compagnes... sentant planer enfin sur lui la malédiction qui lui avait été jetée. Les dents serrées, les yeux clos, accoudé d'un bras et la tête dans sa main, l'autre main sur son genou, Pierre rêvait... Il sentit tout à coup sur ses doigts comme une caresse, puis un baiser: il

baissa les yeux et vit sa Jeanne, son enfant, qui, le croyant endormi, n'osait le réveiller.

Il eut un heureux soupir: de la nuit noire de ses pensées de haine, il retombait dans la radieuse aurore du sourire de l'enfant adoré. Les pensées tristes s'envolèrent. Il prit son enfant sur ses genoux et but sur ses lèvres les zézayements de sa parole sainte. Dans sa face impassible, l'oeil vainement cherchait à rire. Admirant sa belle Jeanne, il lui demanda:

--Comment es-tu montée seule, mignonne?

--Petit père, dit l'enfant, parce que je veux te demander quelque chose.

--Pierre penchait la tête, tendant l'oreille pour mieux entendre cette parole douce comme un chant d'oiseau.

--Dis, ma belle aimée.

--Petit père, j'ai vu tout à l'heure des petites filles qui portaient des fleurs.

--Eh bien?...

--Elles étaient habillées en noir... comme moi!...

Pierre se redressa et, inquiet, regarda l'enfant.

--J'ai dit à la petite fille de me donner des fleurs de son bouquet... et l'autre petite fille m'a montré alors une couronne... et elle a dit: Oh! non, nous ne donnons pas nos fleurs, nous allons les porter sur la tombe de petite mère qui est morte!... Nous allons prier pour elle.

Pierre était livide; il regardait son enfant, croyant qu'on lui avait dicté sa phrase... Mais la petite belle continuait, naïve, avec des mouvements d'ange:

--Pourquoi donc, dis, père, que nous n'allons jamais porter des fleurs sur la tombe de petite mère?... Pourquoi que nous n'allons pas prier pour elle?

Malgré les efforts qu'il fit, le malheureux ne put retenir les larmes qui l'étouffaient, et, prenant la tête de l'enfant dans ses mains, pleurant dans ses cheveux, il gémit:

--Oh! mon Dieu! que je suis malheureux!... Et je ne peux pas cependant l'empêcher d'aimer sa mère.

Et l'enfant, tout attristée, se mit à pleurer en voyant pleurer son père.

XV

LES VALEURS DE LA MAISON WILSON.

Le soir même, le caissier Picard, enfermé dans sa caisse, regardait sans cesse la pendule; chaque fois que la porte des magasins s'ouvrait, il penchait la tête pour voir celui qui entrait, et chaque fois ses doigts agacés égratignaient la molesquine verte de son fauteuil. Cinq heures venaient de sonner, tous les employés se hâtaient de partir; on n'entendait dans le magasin que le cri jeté par chacun au-dessus de la cloison ouverte du bureau de caisse:

--Au revoir, monsieur Picard...

Puis, après ce bruit de va-et-vient, le silence!... Picard était ennuyé, la porte s'ouvrit, il se pencha; c'était Martin, accompagné de son aide Sper, qui venait ranger le magasin. Le vieux caissier retomba dans son fauteuil, fatigué; il attendait que l'on vînt toucher les billets Wilson: personne ne se présentait, et son patron Séglin lui avait bien recommandé de venir, après cinq heures, dîner avec lui, en lui apportant les valeurs acquittées... Il ne savait que faire. Devait-il partir pour Auteuil où son maître l'attendait, sachant que la caisse ferme régulièrement à cinq heures, ou devait-il rester à attendre encore? Il avait bien pensé à laisser l'argent; mais la somme était beaucoup trop considérable pour agir aussi légèrement.

La demie venait de sonner; on se mettait à table à Auteuil à six heures; il n'y avait plus à hésiter.

Au reste, c'était écrit sur la caisse: les bureaux fermaient à cinq heures.

Le vieux caissier appela Martin et lui dit:

--Martin, au cas où l'on se présenterait ce soir pour toucher des billets, vous diriez de laisser l'adresse, que j'ai attendu jusqu'à cette heure la présentation, que je serai de retour à dix heures; si à cette heure on le veut, qu'on se présente, sinon demain, à la première heure, j'irai moi-même à l'adresse indiquée... Vous avez compris?...

--Parfaitement, monsieur Picard... Tu as entendu, Sper?...

--Oui! oui! fit l'autre.

--Deux vaut mieux qu'un, vous pouvez être tranquille.

--Bien... Allez me chercher une voiture.

--Tout de suite, monsieur Picard... Et, droit comme un I, Martin sortit.

Picard dit:

--Il est drôle ce soir, Martin!... Mais vous avez entendu, Sper?...

--Oui, oui, monsieur... Espère! espère! nous sommes là, vous pouvez aller... Si on veut, vous serez là par devers les dix heures de nuit... ou alors au matin on ira chez eux, si il donne l'adresse.

--C'est ça!

Le vieux caissier rentra mettre ses livres en ordre, fermer sa caisse, et, la voiture s'arrêtant devant la porte, il y monta et se fit conduire à Auteuil.

Martin rentra; tombant sur une chaise et respirant bruyamment, il dit:

--J'ai cru qu'il s'apercevait que j'étais chargé... Oh! mon pauvre vieux, je ne tiens plus debout... Ce que ça me secoue, ce vin-là... Oh! là! là !...

--Ça va se passer; c'est parce que nous sommes restés trop longtemps enfermés...

On ouvrit la porte, un homme entra; il avait l'allure d'un vieux notaire de province; il échangea un regard avec Sper et celui-ci alla ranger dans le fond du magasin; il s'adressa alors à Martin et lui dit:

--Monsieur, c'est ici la maison Séglin?...

--Oui, monsieur.

--Je viens pour toucher des valeurs...

--Ah! monsieur, la caisse est fermée à cette heure-ci... Demain, si vous voulez...

--Je suis obligé de partir ce soir... Il faut que je parte vers minuit... Si d'ici là on veut venir payer, je vais vous donner l'adresse...

--Mais, monsieur, la caisse est fermée à cinq heures, interrompit Martin... et on vient de partir seulement à la minute, après vous avoir attendu presque pendant une heure.

--Au reste, les valeurs sont payables ici; mais comme je me rends à Londres et que la maison y est établie, j'irai les toucher là.

--Ah! je ne sais pas si vous pouvez faire ça... On m'a dit que, si vous veniez, je vous dise de laisser votre adresse, et ce soir, vers dix heures, ou demain matin on vous portera l'argent.

--Je vous le répète, je serai à l'hôtel jusqu'à onze heures et demie. Je pars par le train de minuit quinze; si d'ici cette heure je n'ai vu personne, j'irai à Londres toucher à la maison Wilson... Voici l'adresse.

L'individu laissa sa carte et partit aussitôt. Alors Martin dit à Sper:

--Dis donc, qu'est-ce que nous allons faire?

--Tu n'as pas entendu ce qu'on t'a dit?

--On a dit d'aller à Auteuil, fit Martin en s'asseyant et semblant peu enthousiasmé de faire le voyage.

--On n'a pas dit qu'il fallait y aller tout de suite; Il ne sera libre qu'à dix heures; l'autre est chez lui jusqu'à onze heures et demie; en revenant, il y ira, voilà tout...

--Oui; alors, nous pouvons dîner... parce que, vois-tu, Sper, eh bien! ça me remettra, le dîner; je suis tout chose...

--C'est ce qu'il y a de plus simple... Voilà ce que nous allons faire...

--Dis...

--Nous dînons bien et doucement; à neuf heures, nous partons à Auteuil; nous trouvons le père Picard, tu lui dis la chose et nous revenons ensemble...

--C'est ça!... ça va tout seul!... Tu sais, je l'avoue, je suis mouillé... Mais toi, tu es sérieux, tu réponds de tout?

--Absolument... Mais c'est toi... Espère! espère! Je suis là en vigie, et à l'heure... nous filons...

--C'est ça!... Si tu veux, nous ne ferons le magasin que demain matin... Nous allons fermer et nous irons dîner.

--Je veux bien...

Comme l'ivrogne titubait, en essayant de se lever, Sper lui dit:

--Ne bouge pas, reste affalé!... Je vais tourner le cabestan...

--Oui, fit Martin en riant bêtement, tu vas jouer de l'orgue...

Sper se hâtait; il craignait un retour inopiné du vieux caissier, qui aurait changé tous ses plans. Lorsque la devanture de fer eut fermé la boutique, il se hâta de prendre le bras de l'ivrogne, qui s'endormait, et le ramena au cabaret, où il sembla se remettre rien qu'aux odeurs répandues dans l'atmosphère. On leur servit à dîner. Les deux amis mangèrent lentement; ils riaient, ils causaient. À la fin, Sper proposa de jouer une bonne bouteille; ils jouèrent au pi-

quet jusqu'à onze heures... Alors Sper se leva tout à coup et, comme s'il se rappelait, il dit:

--Martin, et nos affaires que nous oublions...

--Quelles affaires?

--Il faut aller à Auteuil.

--À Auteuil? Ah! c'est pour les affaires du patron... Ah ben, tant pis! on ira une autre fois.

--Non, non, pas de bêtises!... Nous allons prendre une voiture; tu te la feras rembourser.

--Tu peux y compter...

--Tu arrives là-bas et tu dis que c'est à dix heures... qu'on est venu... On t'a réveillé, c'est pour ça que tu es tout chose... Ça t'a mis sans dessus dessous.

--Oui, oui, c'est ça... Mais tu viens avec moi?

--Naturellement... Enlevez alors... Partons!...

Sper prit le bras de Martin, et ils sortirent. Ils hélèrent une voiture et montèrent dedans. Sper dit au cocher d'aller doucement. Le grand air remit un peu le garçon de magasin, et, la raison lui revenant, il se trouva quelque peu embarrassé pour justifier sa négligence lorsqu'il allait voir son patron; mais Sper le conseilla.

--Voilà ce que tu vas dire: tu te couchais lorsqu'on est venu; il était dix heures; tu n'as pris que le temps de t'habiller; tu es monté en voiture et tu t'es fait conduire bon train. La personne a dit que, mal avisée par celui qui lui avait remis les valeurs à toucher, elle était venue trop tard; mais qu'au reste, puisque les valeurs étaient

également touchables à Londres, où justement elle se rendait, elle les toucherait là-bas... qu'on n'avait qu'à aviser télégraphiquement la maison Wilson... mais qu'en cas où on voudrait passer jusqu'à onze heures et demie, elle serait à cette adresse, devant prendre le train de minuit quinze et le bateau de demain matin.

--Oui, j'ai compris... Mais répète-moi bien tout ça. Sper ne se fit pas prier et recommença.

--Oui, j'ai compris, mais il va me dire que j'aurais mieux fait d'attendre la rentrée du père Picard, puisqu'il est près de onze heures.

--Tu ne comprends rien; si nous avions été voir le père Picard, il aurait eu le droit de te faire des reproches, puisque c'est à six heures qu'on est venu et que tu aurais dû y aller immédiatement; si tu dis qu'on n'est venu qu'à dix heures, le père Picard te dira que tu aurais dû monter chez lui...

--Il peut toujours le dire...

--Oui, et pour éviter ça tu diras au patron que tu es monté chez Picard, il n'y avait personne... Tu conçois que, pour revenir d'Auteuil, il peut s'être arrêté en route...

Pardi! à preuve, c'est ce que nous allons faire en y allant... Ça me gratte là, fit Martin en montrant sa gorge; j'ai une soif!...

Sper dit au cocher d'arrêter à la première brasserie, et il continua à conseiller l'employé.

--Tu comprends bien, le père Picard n'est pas rentré... Pour te mettre à l'abri, tu dis même qu'il pourrait ne pas rentrer de la nuit.

--Oui, oui, je comprends... et puis, s'il n'est pas content, voilà tout.

--Pardine... t'es pas là pour faire ses volontés...

--Ah! mais non!

La voiture s'arrêtait. Ils descendirent devant une brasserie, invitèrent leur cocher, et, tout en buvant, Sper continua la leçon qu'il avait commencée... Puis ils repartirent pour Auteuil...

Lorsqu'ils arrivèrent devant le petit hôtel, le cabinet de Séglin était encore éclairé. Martin sauta de voiture et sonna; Sper se pencha pour voir. On vint ouvrir et en même temps Séglin paraissait sur le perron et demandait à haute voix:

--Qui est là?

Martin répondit:

--C'est moi, monsieur Séglin..., c'est moi!

--Ah! c'est vous, Martin? Venez vite.

Et il l'introduisit dans son cabinet et lui demanda, inquiet:

--Qu'y a-t-il?

--Monsieur Séglin, M. Picard m'avait dit de ne pas quitter le bureau à cause d'une échéance qu'il y avait, et pour laquelle on ne s'était pas présenté.

--Oui, oui! fit vivement Séglin; après?

--J'étais donc endormi lorsqu'on est venu frapper, et...

--Bien! bien! qu'a-t-on dit?

--La personne m'a dit qu'elle avait été avisée trop tard pour se présenter dans la journée.

--Ce n'est pas de chez un banquier?

--Non; voici la carte...

Fernand la prit, et, l'approchant de sa lampe, il lut:

Jules Lorillon, ancien notaire.--Puis au-dessous, au crayon: hôtel du Helder, jusqu'à onze heures et demie.

--Comment, exclama Fernand, jusqu'à onze heures et demie! Ce soir?

--Oui, monsieur; vous ne m'avez pas laissé achever... Il a dit qu'il partait en Angleterre par le train de minuit un quart; il prend le bateau demain matin... Or, il vous prie d'aviser la maison Wilson par un télégramme qu'on veuille bien lui payer les valeurs là-bas, à cause de l'erreur qu'il a commise.

Fernand Séglin, en entendant la dernière phrase, était devenu livide. Il avait été obligé de s'appuyer à la table pour ne pas tomber; il ne voyait plus, il n'entendait plus, un étourdissement le faisait vaciller, et dans ses oreilles bourdonnaient ces mots: «Il vous prie d'aviser la maison Wilson...» Cette fois, c'était fait: il était perdu... Il avait l'argent en main et il ne pouvait empêcher les faux d'aller à Londres... Il fit un effort, passa la main sur ses yeux pour écarter le brouillard qui troublait ses regards..., puis, se redressant, il regarda l'heure à sa montre, il était onze heures dix... Il n'avait plus la chance de retrouver l'homme à l'hôtel... mais il pouvait lui aussi prendre le train, et, à l'heure de l'inscription au paquebot, il trouverait l'individu et solderait les valeurs. Heureusement Picard avait apporté les fonds.

En dix secondes, son plan fut arrêté. Martin parlait toujours, pour expliquer pourquoi il arrivait aussi tardivement. Séglin n'entendait plus. Il sonna et dit au domestique qui parut:

--Vite, qu'on attelle... Préparez ma valise pour un jour ou deux de voyage... Vite, avant cinq minutes il faut que je sois parti...

--Et moi, monsieur? demanda Martin.

Séglin l'avait oublié.

--Vous, retournez à la maison; vous direz demain à Picard que j'ai payé les valeurs Wilson, qu'il n'a pas à s'en occuper.

--Bien, monsieur, fit Martin, heureux d'en être quitte sans un mot de reproche. Et il sortit rejoindre Sper, auquel il raconta ce qui s'était passé. Il ne fut pas peu stupéfait en voyant celui-ci sauter de la voiture, lui serrer la main et lui dire:

--Bonsoir, ma vieille; bonne nuit! Tu peux filer ton noeud, je t'ai assez vu; moi, je reste dans le quartier.

Et Sper se mit à courir.

--En voilà une qui est drôle..., exclama Martin... Il est absolument ivre! Ça ne sait pas boire!... Cocher, boulevard Magenta..., où vous m'avez pris. Et la voiture partit.

Dans l'intérieur de la maison, c'était un brouhaha, des allées et venues, on se hâtait d'obéir; Séglin, ayant serré ses valeurs dans son portefeuille, grimpa vivement au premier étage où il trouva Iza à sa toilette, se préparant à se mettre au lit.

--Mon enfant, lui dit-il, je reçois à l'instant une nouvelle grave qui m'oblige à partir immédiatement. Je vais être obligé de passer la nuit en chemin de fer... Mais demain je serai de retour.

--Ah! fit-elle étonnée.

Il sembla à Séglin qu'Iza était plus qu'indifférente et qu'elle riait même. Il voulut croire qu'il se trompait et il lui dit:

--Tu ne m'en veux pas, ma belle aimée!

--Mais non, fit-elle en lui tendant son front; les affaires sont les affaires.

--Comme tu es sérieuse, reprit-il blessé. Je pars, et tu n'éprouves aucun ennui.

--Il le faut bien, puisque vous me l'avez dit. Il faut vous obéir; car ça n'est que pour le bien que vous agissez; ne me l'avez-vous pas dit?

--C'est vrai, ma belle Iza; au revoir, ma chère petite femme! À demain!

Il l'embrassa et sortit; mais, en montant en voiture, il se disait:

--Quelle singulière allure elle avait!... Qu'est-ce que cela veut dire? Enfin, c'est une dernière secousse. Après, c'est fini, je suis à l'abri.

Le cocher de Séglin, sur son ordre, enleva les chevaux d'un vigoureux coup de fouet, et, moins d'un quart d'heure après, il touchait à l'hôtel du Helder... il demanda quel garçon avait conduit M. Lorillon.

--M. Lorillon n'est pas parti, monsieur, dit le garçon. Il doit partir demain matin seulement à la première heure.

--Ah! fit Séglin dans un soupir de satisfaction... Est-il chez lui?

--Non, monsieur. Il a attendu jusqu'à onze heures et demie, puis il est sorti pour faire ses adieux à des amis, au cercle; il reviendra assurément vers une heure du matin...

--Merci, dit Séglin tout à fait calme; veuillez, s'il revenait avant, lui donner ma carte et lui dire que je viendrai à une heure... J'ai absolument besoin de le voir.

--Bien, monsieur. Qu'il vous attende?

--Oui!

Et tranquille cette fois, bien certain qu'il n'avait plus rien à redouter des valeurs Wilson, il alluma un cigare, monta dans sa voiture et dit au cocher:

--Au cercle...

Puis, étendu sur les coussins, pendant que la voiture le conduisait à son cercle, il pensait:

--La pauvre belle chérie, je la surprendrai heureusement en rentrant à deux heures. Je quitte le cercle à une heure moins le quart; avec mon homme, en quelques minutes je finis et je retourne chez nous... Pauvre belle, ça me coûtait déjà de passer cette nuit loin d'elle.

XVI

UNE NUIT OCCUPÉE.

À l'heure où Séglin se dirigeait vers Paris, Iza quittait son boudoir et entrait dans sa chambre dont elle fermait soigneusement la

porte. Elle était très belle, la jeune Moldave, dans sa grande robe de chambre rouge brodée d'or; elle s'avança jusque sous la lampe d'albâtre qui jetait dans la chambre sa clarté douce, et, tirant de sa gorgerette un billet, elle le relut pour la dixième fois.

--C'est bientôt, que je serai libre.

Elle regarda l'heure, la demie de onze heures allait sonner. Elle courut alors vers une petite porte qui se trouvait dans l'angle de la chambre et elle écouta... N'entendant aucun bruit, elle revint s'asseoir sur un des petits fauteuils bas placés devant la cheminée, et, accoudée, elle pensa en souriant.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous devons consacrer quelques mots au somptueux appartement particulier de la jeune Mme Séglin. L'escalier qui partait du vestibule aboutissait au premier étage à un large palier qui, fermé de tout côté par des tapisseries et entouré de banquettes, formait antichambre. Il y avait une porte à gauche, l'entrée des appartements de monsieur; une autre porte à droite, celle des appartements de madame. En entrant à gauche, on trouvait un petit salon antichambre, meublé de bois de rose et tendu d'étoffe Pompadour.

La tenture du fond soulevée, une porte s'ouvre sur un vaste boudoir; les murs sont tendus de satin noir, les meubles sont or et satin noir comme la tenture, avec des courses grecques d'or en bordure; un lustre archaïque pend au plafond; au milieu se trouve une vaste cheminée de marbre noir, au-dessus de laquelle est une glace, une glace immense. De chaque côté de cette glace, une porte, à demi cachée par les tentures; une des portes est factice; l'autre s'ouvre sur la chambre d'Iza, qui paraît n'être séparée du boudoir que par cette haute glace occupant presque tout le mur de ce côté.

La chambre à dormir était splendide; le lit capitonné de soie jaune occupait sous une ample tenture le fond de la pièce: c'était un lit immense, aussi large qu'il était long et qu'on n'atteignait pour se coucher qu'en montant deux marches couvertes d'une peau d'ours noir. En face du lit se retrouvait la grande glace que nous avons vue dans le boudoir et qui semblait n'avoir point d'envers; sous cette glace se trouvait une petite table d'ébène recouverte d'un tapis jaune; sur cette table s'étalait tout un arsenal en vermeil de coquette soigneuse: peignes, ongloirs, brosses, limes, etc., et devant, bien sous la main, un petit revolver dont on voyait le cuivre rouge des six cartouches; à côté, un long poignard sorti de sa gaine.

Les murs de la chambre étaient capitonnés de soie jaune, sur laquelle tranchaient les angles noirs d'une haute armoire de vieil ébène sculpté; sur la cheminée, en face de l'armoire, une garniture Louis XV en bronze doré vif. Un lustre flamand, sous lequel à cette heure était accroché un globe d'albâtre, pendait du milieu de la chambre, dont le plafond était couvert de la même soie jaune plissée... Les fenêtres étaient masquées par les tapisseries de même couleur.

La petite porte qu'avait ouverte Iza pour écouter donnait sur un escalier qui descendait directement dans le jardin.

Lorsque les douze heures de minuit sonnèrent, tout était calme dans le petit hôtel et semblait dormir; il était impossible de voir la lumière dans la chambre d'Iza.

Tout était endormi dans l'hôtel lorsque la grande porte donnant sur le bord de l'eau s'ouvrit pour livrer passage à trois hommes qui, appuyant sur la gauche, entrèrent dans la maison par la petite porte de l'escalier de service des appartements de Fernand Séglin. Ils se dirigeaient comme des gens de la maison, ayant toutes les

clefs, ouvrant, entrant et marchant sans bruit... Ils disparurent dans la maison: aucune lumière ne parut aux fenêtres, et tout rentra dans le calme.

Moins d'une demi-heure après, la même porte s'ouvrit encore, un homme seul entra et se dirigea en se cachant dans les massifs vers le côté droit de la maison; il rampait le long des murs. Arrivé près de la petite porte qui conduisait aux appartements d'Iza, il tira de sa poche une clef, ouvrit et disparut à son tour dans la maison.

Au haut de l'escalier, une porte s'ouvrit: l'homme s'arrêta aussitôt, se coucha presque sur les marches et, glissant sa main sous son gilet comme pour y chercher un couteau, une voix de femme dit doucement:

--Est-ce toi, Georgeo?

--Oui, fit l'homme en se redressant, et grimpant, malgré la nuit, avec l'habileté d'un singe... Il fut en moins d'une minute près d'Iza, qui le reçut en se jetant dans ses bras. Ils s'embrassèrent longuement.

--Entre, fit Iza, en l'attirant dans sa chambre dont elle referma soigneusement la porte... Georgeo, tu le vois, le maître ne ment jamais... Tu es ici près de moi.

--Oui, mais lui...

--Le maître ne vient jamais!... Il est parti en voyage, il ne doit revenir que demain... Viens là près de moi, dit-elle... Et elle le fit asseoir devant elle et l'admira amoureusement.

Georgeo regardait autour de lui... et exclamait!...

--Que c'est beau... Iza!... que c'est beau!

--Oui, mon Geo, parce que tu es là, dit-elle.

Et comme les yeux du vagabond fouillaient partout, son regard s'arrêta tout à coup sur la petite table où était placé le revolver à côté du poignard.

--Qu'est cela? fit-il.

--De quoi répondre à qui nous surprendrait.

--S'il revenait?

Iza se contenta de hausser les épaules. Georgeo rit, montrant ses belles dents, et, se penchant vers Iza, il ouvrit son paletot et montra le manche d'une arme dont il sortit la longue lame.

--Moi aussi, j'ai tout prévu, tu vois; il faut sortir d'ici vivant et libre.

Iza se laissa glisser sur le tapis aux genoux de Georgeo, et lui dit:

--Enfin, Georgeo, c'est demain que nous nous retrouverons pour toujours ensemble.

--Et pourquoi ne partons-nous pas maintenant?

--Le maître le veut ainsi, et ce n'est que demain qu'il nous donne de quoi être riches... Tu entends, riches!

--Tu regretteras les jours passés ici.

--Non, mon Geo. Le maître a dit qu'il nous ferait bien riches... et il n'a jamais menti... et nous avons déjà de l'or là-bas.

--Oui!

--Qu'il y a longtemps que je ne t'avais vu ainsi près de moi!

Georgeo était moins tranquille qu'Iza: il regardait sans cesse autour de lui, semblant craindre à chaque minute de voir apparaître quelqu'un.

--Qu'as-tu donc? lui demanda la jeune femme.

--Je crains qu'on ne vienne...

--Es-tu fou?... le maître ne t'a-t-il pas dit que nous serions seuls ici cette nuit?

--Non, ce n'est pas le maître, c'est le sauvage qui est venu chez moi qui m'a dit que nous devions partir.

---Il t'a dit que nous devions partir? moi et toi?

--Oui!... Alors j'ai démonté tout à la maison, j'ai chargé la voiture et je suis parti.

--Ce soir?

--Oui, ce soir.

--La voiture est là? demanda Iza dont le visage rayonnait.

--Oui, au-dessus d'Auteuil, sur le quai! et je croyais venir te chercher.

--Mais on ne t'a donc rien dit?

--Le vieux Rig m'a dit que je devais me trouver ici après minuit, et c'est toi qui devais me conduire... Il m'a dit encore que s'il y avait du nouveau, nous entendrions son sifflet, qu'il serait dans les environs...

--C'est le maître qui le fait veiller.

--Mais je dois t'obéir et ne partons-nous pas?...

--Non, mon Geo!... Voici ce que nous devons faire... Ici, nous sommes maîtres: l'homme parti ce soir ne reviendra plus... C'est ici que tu me rejoins pour toujours... et demain seulement nous partirons... Celui qu'ils appellent mon mari ne m'est rien... L'homme qui nous a mariés n'est pas notre prêtre à nous... Tout cela est faux!... Je suis libre, et je suis à toi, à toi maintenant...

--Et l'autre est parti... pour toujours?...

--Pour toujours.

--Mais cette maison?

--Cette maison est au maître, c'est lui qui, par le vieux Rig, lui a fait louer... Ici nous sommes chez nous, puisque le maître nous a dit de nous y reposer pour partir tout à fait demain... Reposons-nous, mon Geo... Reposons-nous, nous sommes libres, unis et maîtres ici...

Et en disant ces mots, Iza, câline, promenait les mains de Golesko sur ses cheveux. À la même heure, Fernand se présentait de nouveau à l'hôtel du Helder; aussitôt un garçon qui l'attendait lui dit que M. Lorillon avait envoyé, quelques minutes avant, chercher un pardessus par le garçon du cercle: en même temps, il avait fait dire qu'il ne partirait que le lendemain par le train de onze heures, qu'on lui ait une voiture pour cette heure, qu'il rentrerait dans la nuit.

Fernand fut ennuyé de ce contre-temps; mais enfin il était tout à fait rassuré. L'homme n'était resté que pour présenter une seconde fois les valeurs. Les deux dernières journées qu'il avait passées l'avaient épuisé: il avait hâte de se reposer.

Cependant la perspective d'être obligé de se lever le matin pour ne pas manquer de trouver son homme le tentait peu; il résolut de

se décharger de tout cela. Il remonta en voiture et se fit conduire à ses bureaux, boulevard Magenta.

Il ne fut pas peu étonné de voir filtrer de la lumière à travers les interstices de la fermeture du magasin; il entra. Il trouva Martin assis sur son lit; devant lui, sur un comptoir, étaient une bouteille et un verre. Martin avait son verre plein à la main; et n'ayant pas entendu ouvrir la porte, il continuait sa conversation avec le verre plein qui était sur le comptoir, lui disant:

--Ce n'est pas d'un ami... On part à deux, on revient deux... Si l'on se quitte où est l'amitié... il n'y en a pas alors... non, ça c'est pas bien... Aussi qu'est-ce qui le boira, l'autre verre..., c'est pas Sper... Ah! mais non, c'est Martin...

--Il est ivre! dit Fernand en se retirant; voilà qui pourrait expliquer la soi-disant tardive arrivée des billets.

Il sortit comme il était entré, sans bruit, et grimpa aussitôt chez le vieux caissier. On juge facilement de la stupéfaction du père Picard, lorsque demandant:

--Qui est là? avec inquiétude, il reconnut la voix de Fernand qui disait:

--C'est moi, Picard, ouvrez vite.

Picard obéit aussitôt. Il était en marmotte et en caleçon.

--Excusez-moi de vous ouvrir en ce costume...

--Vous avez bien fait, je n'ai qu'un mot à vous dire... Martin vous a raconté ce qui s'était passé.

--Non, monsieur; qu'y a-t-il donc?... Il n'était pas là quand je suis rentré.

--Il arrive seulement, il est absolument ivre. Ainsi, quand on pense que l'honneur d'un homme, la réputation d'une maison étaient dans les mains de cet ivrogne... Demain vous le remplacerez...

--Vous pouvez y compter.

Et le vieux caissier, son bougeoir à la main, regardait Fernand semblant l'interroger. Celui-ci lui raconta aussitôt ce qui s'était passé et lui dit:

--Ce monsieur ne part qu'à onze heures demain; mais, au risque de le faire éveiller, soyez-y demain de sept à huit heures, voici les fonds... Vous viendrez à onze heures à Auteuil m'apporter les valeurs et vous déjeunerez avec moi.

--Monsieur, ça sera fait; vous pouvez compter sur moi, dit Picard en serrant les papiers.

--Adieu! à demain, onze heures, dit Fernand sur le seuil de la porte, en regardant sa montre: deux heures, je tombe de sommeil, à demain.

Il descendit, et, blotti dans sa voiture, il dit:

--Enfin, je suis heureux de rentrer chez moi.. et je crois que je vais faire une bonne nuit.

XVII

«LES MORTS SORTENT DE LEURS TOMBEAUX.»

Enfin, c'était fini! bien fini! le passé était liquidé: il avait fait face à l'échéance terrible. Les faux, qui avaient troublé ses nuits, allaient être, étaient presque entre ses mains. Avant deux jours il devait recevoir les premiers fonds sur sa dot; d'abord il dégageait les bijoux de sa femme, il soldait les dernières créances qu'il avait, et la maison reprenait le crédit dont elle jouissait autrefois, et il trouverait bien un moyen de se venger des deux banquiers qui avaient refusé de l'aider...; car Fernand Séglin oubliait les bienfaits, mais il n'oubliait pas les injures.

Étendu dans sa voiture, doucement bercé par le cahotement, presque somnolent, il rêvait d'avenir heureux. Il rentrait chez lui, calme, tranquille, n'ayant plus qu'à s'occuper de sa chère Iza. Sa maison allait se diriger d'elle-même: il n'aurait plus à redouter le passage de ce cap terrible--la fin du mois. Il pouvait abandonner à son caissier la direction de ses affaires, et vivre enfin de la vie qu'il voulait. Dans son cerveau, il cherchait où il passerait la saison: il ne voulait pas acheter de domaine cette même année, mais il voulait voyager deux mois dans une ville d'eaux, deux mois au bord de la mer, deux mois en Suisse. Il rêvait... et il donnait un corps à ses désirs.

Il était presque trois heures lorsque, le cerveau léger de ses pensées agréables, las et heureux de rentrer se reposer près de sa femme, il arriva à Auteuil... L'écurie et la remise étaient en dehors de l'hôtel: le cocher le descendit donc devant la grille.

Fernand ayant dit qu'il ne rentrerait que le lendemain, tout dormait dans la maison. Il évita de faire du bruit en ouvrant et en fermant la petite porte; cherchant à étouffer le crépitement de ses pas sur le sable, il ouvrit doucement le vestibule et grimpa. Habitué à la maison, il se dirigeait dans l'ombre. Il entra chez sa femme, traversa l'antichambre, entra dans le boudoir qui précédait la chambre;

là il vit clair. La petite lampe d albâtre jetait sa clarté blanche à travers la grande glace dont nous avons parlé; Fernand marchait doucement et sans bruit sur le tapis; il voulut ouvrir la porte de la chambre d'Iza, mais le verrou était fermé en dedans... Il rit en disant:

--Pauvre petite, seule, elle avait peur... elle s'est enfermée chez elle!

Et Fernand, fatigué par ses tourments et par ses démarches, se dit: Je viendrai demain, ne l'éveillons pas, pauvre belle; elle mourrait de peur si elle entendait frapper à sa porte, à cette heure... Il allait se retirer lorsque tout à coup il sentit qu'on lui touchait l'épaule, il se retourna vite et... et ce fut épouvantable pour lui...

Sans voix, sans souffle, la bouche ouverte, les yeux hagards, voulant vainement lutter contre le tremblement qui agitait son corps, s'accrochant aux tentures pour ne pas tomber, effrayé, Fernand voyait devant lui l'ombre de Pierre Davenne.

Inondé par la lumière mate de la lampe de la chambre, couvert d'un long manteau blanc, son suaire, il était là devant lui, pâle, livide, mais l'oeil brillant et menaçant. Droit, le bras levé, montrant le lit à travers la glace, il dit d'une voix qui semblait un râle à Fernand.

--Infâme, regarde...

Et l'ombre se recula et disparut.

Fernand presque fou, tremblant de peur, affolé par le surnaturel, déjà secoué par les trois jours de tourments et de terreurs qu'il avait passés, cherchait à retrouver son énergie... L'ombre disparue, il passa les mains sur son front pour chasser cette vision, se per-

suadant que c'était là une hallucination d'une minute, amenée par la fièvre qui le brûlait depuis deux heures...

Il s'avança vers la grande glace... Une sueur froide perla sur son front, et ses dents claquèrent. L'ombre de Pierre entrait dans la chambre sans bruit; épouvantable dans son silence, elle se dirigeait vers le large lit d'ébène que les grands rideaux fermaient. Fernand sentait ses moelles se glacer. Est-ce que le fantôme allait poser ses lèvres mortes sur le front de sa femme? Est-ce que cette ombre venait se venger en tuant celle qu'il aimait?... Est-ce qu'il venait la chercher cette nuit pour l'emmener dans sa tombe?...

Tout cela était insensé... Mais Fernand épouvanté devenait fou; il se cramponnait à la grande cheminée pour ne pas tomber: il voyait le mort avancer vers le lit, il voulait crier et sa voix s'éteignait dans sa gorge. Il le vit monter une des marches du grand lit, son linceul semblait plus blanc sur la peau noire de l'ours... Là, il s'arrêta, il tourna sa tête, le visage rigide, sombre comme la vengeance; ses yeux pleins de haine lançaient un regard qui terrifia le malheureux... Il lui sembla que son bras, s'étendant vers le lit, voulait lui répéter encore:

--Regarde, infâme!

Alors le fantôme souleva le grand rideau: il parut à Fernand que le masque jusqu'alors immobile de Pierre grimaçait un rire.

Sans force pour agir, sans force pour se sauver, comme rivé sur ce marbre, il se pencha pour voir ce que lui montrait l'ombre.

Son sang lui sembla de feu, ses regards épouvantés voyaient sur ce lit, étendus dans les bras l'un de l'autre, Iza, sa femme, et celui qu'elle lui avait présenté sous le nom du comte Otto... Iza avait sa tête dans les bras de l'homme, ses cheveux bruns inondaient sa

poitrine; ils souriaient tous les deux, et semblaient tendre la lèvre, encore épaisse du baiser avec lequel ils s'étaient endormis. Son énergie revint avec la rage, il jeta un cri terrible et ses yeux se fermèrent une minute devant ce tableau foudroyant.

Aussitôt le fantôme se jeta en arrière et disparut par la petite porte de la chambre. Mais le cri avait éveillé les deux amants...

Georgeo, bondissant du lit, avait vu derrière la glace le visage épouvanté de Fernand; il avait saisi le revolver...

Iza, effrayée, lui montrant son mari, cria:

--Geo!... C'est lui; tue-le... tue-le!

Et le grand Moldave obéit.

On entendit encore un cri, dans le bruit de la glace brisée par le coup de feu.

XVIII

CE QUE RÊVAIT IZA.

Au dehors tout était silencieux; c'est à peine si le coup de feu, si le fracas des débris de la glace avaient été entendus, tant la chambre de la belle Iza était discrètement protégée par le capitonnage et les tentures qui la garnissaient. Un bruit strident avait cependant été perçu par les deux amants: c'était celui du sifflet auquel ils devaient obéir, et aussitôt, malgré le danger de la situation, oubliant tout, Iza, s'étant enveloppée dans son long peignoir rouge et or, Georgeo s'était hâtivement vêtu et, en moins d'une minute, sans s'occuper de leur victime, ils avaient quitté la chambre et ils

descendaient le petit escalier. Georgeo avait prudemment à la main son revolver, dont le canon fumait encore. Arrivés en bas, ils entendirent le sifflet doucement modulé... Ils se dirigèrent du côté et trouvèrent le vieux Rig qui leur dit:

--Vite, courez à la voiture de Georgeo... Iza, reprends ton ancien costume et partez... comme si vous alliez à Versailles; demain tu me verras...

--Bien!... Vite, vite, mon Geo, fit Iza en l'entraînant, craignant qu'il ne vînt à surgir un incident qui les obligeât à rester.

Dans la nuit épaisse des bords de la rivière, ils coururent sur le quai, et moins de cinq minutes après ils étaient blottis tous les deux dans le fond de la case, rayonnant de bonheur de se retrouver enfin chez eux et seuls... Ils ne furent pas longs à revêtir le costume misérable et bizarre qu'ils portaient habituellement et cachèrent soigneusement les vêtements luxueux qu'ils venaient de quitter.

Avant l'aube, ils fouettèrent le cheval et partirent; au jour levant, ils se trouvaient à l'entrée de Boulogne; le cheval dételé mangeait derrière la voiture. Les gens du pays crurent que la baraque _Entre-sort_ des saltimbanques était arrivée le soir et avait passé la nuit là. En agissant ainsi, ils avaient obéi aux ordres de celui qu'ils appelaient le maître. Vers sept heures seulement, l'étroite porte de la baraque s'ouvrit et Iza vint allumer le petit fourneau, pendant que Georgeo allait aux provisions dans les boutiques avoisinantes.

Iza avait repris son ancienne allure, et son visage, souvent triste dans le bel hôtel d'Auteuil, rayonnait de son beau sourire. Sur ses reins souples pendait cette jupe en loques si singulière; elle avait en ceinture le vieux châle turc aux couleurs criardes, et ses épaules révélaient leur admirable contour sous la chemise de soie éraillée

et jaunie par l'usage...; ses petits pieds mignons et blancs chaussaient les hideuses savates jaunes... Elle avait, avec son costume, retrouvé toute sa sauvage étrangeté, et à cette heure les passants émerveillés la regardaient...

Elle calme, du plus loin où elle le voyait, souriait à son Geo qui revenait portant du vin et du pain sous son bras, et à la main, dans un papier, la viande qu'il venait d'acheter chez le boucher...

Le maître avait écrit:

«Il faudra être à Boulogne la nuit, de façon à paraître y être arrivé le soir. Ostensiblement déjeuner, aller chez quelques marchands du pays, afin d'être vus, puis partir vers huit ou neuf heures, afin d'être à Versailles au milieu du jour.»

À huit heures et demie, Iza s'étendait sur le petit matelas dur qui était dans la voiture, laissant la porte ouverte pour voir; elle voulait se reposer et non dormir. Georgeo s'asseyait sur le brancard, ramassait les guides et le cheval partait... Une fois le village passé, lorsqu'ils furent sur la grande route, Georgeo se tourna vers Iza, laissant le cheval aller à sa guise, et celle-ci, ayant échangé avec lui un sourire, se mit à chanter une chanson bizarre qui devait être un souvenir pour les deux bohèmes, car Georgeo, tout le temps qu'elle chanta, lui tint la main et l'écouta le visage radieux, tendant l'oreille pour ne pas perdre un mot.

À onze heures et demie, Georgeo allait à Versailles demander le droit de stationner tout le jour, en disant qu'il venait de Paris, près Montrouge; qu'il était parti vers sept heures, était arrivé à neuf heures à Boulogne, y avait passé la nuit et comptait rester jusqu'au soir à Versailles pour partir la nuit, à la fraîche, se dirigeant sur Chartres.

Ses papiers en règle, il revint trouver Iza; celle-ci lui dit:

--As-tu été voir pour une belle voiture?

--Non, ce n'est que lorsque nous serons loin que nous vendrons celle-ci pour en prendre une autre.

--Mais c'est ce soir... que nous serons riches.

Sous son calme apparent, Georgeo cachait une certaine crainte. Il était parti de son pays pour des causes à peu près semblables à celles qui l'avaient fait quitter si précipitamment Auteuil le matin même... Nos lecteurs se souviennent qu'Iza, le soir où elle avait été le rejoindre pour manger un peu du «pain bénit de la gaieté,» lui avait dit négligemment en évoquant le passé:

--C'était un soir, au rendez-vous derrière la mosquée. Il faut que tu me sauves, avais-je dit, et le soir tu entras dans la grande maison, tu m'enlevas du lit, j'étais sans connaissance... Quand je revins à moi, dans ta cabane, sur ma chemise blanche on voyait l'empreinte de tes mains... en rouge... du sang!

Et Georgeo, souriant, avait répondu avec simplicité:

--Oui, oui, je me souviens... j'en avais tué deux!

Georgeo avait échappé à toutes les recherches; il avait traversé les hautes montagnes des Karpathes, dont il connaissait les défilés; il était parti et s'était mis à l'abri chez l'étranger. Mais la police française est beaucoup moins discrète que celle de son pays: il le savait, et il entendait encore, dominant le bruit de la glace brisée, le cri aigu d'un homme... Il espérait et il redoutait d'avoir tué celui qui avait enlevé Iza. C'est à regret qu'il avait obéi aux ordres du vieux Rig, commandant de se rendre à Versailles pour l'y attendre.

Georgeo aurait voulu recevoir le soir même la somme promise à lui et à Iza. Il aurait vendu aussitôt sa voiture, son petit cheval et il aurait emmené Iza par le chemin de fer, de l'autre côté de la frontière d'Espagne.

Lorsqu'il voyait des gens tourner autour de sa voiture, il fixait sur eux un regard perçant, cherchant à deviner si des gens de police n'étaient pas cachés dans leurs vêtements.

De regrets, de remords, pour un homme probablement tué, il n'en était pas question dans ses pensées.

Iza, au contraire, était gaie, plus légère, comme un oiseau apprivoisé duquel on a ouvert la cage, elle cherchait à croire à sa liberté... mais elle n'osait s'éloigner trop de la petite voiture...

La vie nouvelle qu'elle menait depuis le matin l'amusait... elle s'y grisait... et cependant, si Georgeo avait été plus attentif, il aurait vu que c'était plutôt un caprice qu'une passion, qui ramenait la jeune fille; à chaque instant les détails de sa vie heurtaient sa nature, gâtée par les mois d'opulence qu'elle venait de passer... Ce n'était plus Iza la Moldave, l'alouette de route, sautillant sur la crête des ornières séchées, secouant sa tête huppée... C'était la belle Iza, fausse comtesse de Zintski, la superbe enfin, qui se déguisait en bohémienne... Mais Georgeo ne voyait rien et la croyait revenue pour toujours, et il avait hâte de voir arriver Rig, pour en finir et se sauver afin de se mettre à l'abri; tandis qu'Iza, déjà lasse de sa matinée et ennuyée de ses mains salies, se disait que lorsqu'on serait loin, il faudrait prendre une femme pour la servir... Elle avait trop souvent pressé l'or dans ses mains mignonnes pour ne pas trouver laids les gros sous... Enfin, elle avait mis les lèvres à la coupe, elle avait bu, et sa bouche en avait encore le parfum... Elle trouvait étrange, bizarre, amusant, c'est le mot juste, de boire le gros vin au parfum

dur, mais déjà il était épais sur ses lèvres, lourd à son coeur... et, quand Georgeo n'était plus là, quand le soleil ne faisait plus scintiller les couleurs de ses haillons, elle trouvait la misère de la baraque bien sale... et elle fermait les yeux pour revoir par la pensée la belle chambre où ses cheveux étaient noirs, et la grande peau d'ours noir où ses pieds étaient si blancs... Il lui semblait déjà que les vêtements de misère qui couvraient sa peau la brûlaient: elle cherchait dans ses torsions les caresses du linge fin, blanc et parfumé.

Et Georgeo ne voyait rien... Il regardait si, sur la route, dans la grande nappe de soleil, on voyait se dessiner la silhouette du vieux Rig.

--S'il ne vient pas, disait Georgeo, nous partirons toujours et je reviendrai à pied demain...

Et Iza pensait:

--Est-ce que je pourrai vivre comme ça maintenant?...

Puis elle regardait Georgeo... Elle le trouva beau...; mais ses lèvres laissaient tomber la juste expression de sa pensée.

--Quel malheur!... s'il avait vécu autrement, il serait intelligent aussi... délicat...

Puis, comme pour s'excuser elle-même, elle ajoutait:

--Il est beau... il est bon... mais...

Elle n'osait pas dire il est bête!...--Lui, toujours inquiet, ne s'occupait pas d'Iza...; il savait qu'elle lui appartenait, il attendait, impatient, l'arrivée du vieux Rig.

Et ses regards s'épuisaient sans rien voir. La journée était presque terminée, il devait partir le même soir, et Rig ne venait pas: il alla consulter Iza... Celle-ci, étendue dans le fond de la cabane, les bras relevés au-dessus de la tête, son chignon appuyé sur ses mains, l'écouta, presque indifférente, et cependant ce que disait le bohémien était grave:

--Mais si le maître a remis au sauvage l'argent et les bijoux qu'il devait t'apporter, s'il lui a donné en même temps la somme qu'on m'avait promise...? Sais-tu que c'est beaucoup d'argent, Iza?

--Oui, c'est de quoi vivre pour toi, Georgeo...

--Mais oui, c'est de quoi vivre, et bien vivre tous les deux... Le vieux sauvage est maintenant libre comme nous, le maître n'en a plus besoin... Une fois l'argent en main..., il peut s'être sauvé...

--Le vieux Rig en est capable.

--Tu dis cela comme ça... Mais sais-tu que je retournerais à Paris cette nuit, que je le chercherais, qu'il faudrait que je le retrouve et qu'alors il passerait une mauvaise heure?

--Il ne faut jamais penser à cela, Georgeo... Le vieux maître est plus fort que tous... Si tu voulais lutter avec lui, il te tuerait, mais sans laisser de trace... Si c'est lui qui a l'argent... et qu'il soit décidé à le garder, tu ne le trouveras plus...

--Oh! je le trouverai bien...

--Mais si tu retournes à Paris, qui te dit qu'il ne te dénoncera pas?... Qui te dit que depuis ce matin ils ne sont pas eux-mêmes arrêtés dans la maison d'Auteuil... et que c'est pour cela que nous ne les voyons pas...? Tu as tiré sur Fernand, et tu vises juste, toi... Tu

te souviens du cri, je l'ai eu dans les oreilles jusqu'au lever du soleil...

Georgeo restait pensif, il ne dit rien: mais Iza, qui l'observait et qui le connaissait, comprit qu'il avait pris une violente résolution. Toujours silencieux et pendant qu'Iza fermait les yeux comme pour s'endormir, il attela son cheval et se mit en route. La nuit venue, il traîna sa voiture dans un champ et rentra dans sa baraque. Il revêtit son costume de montagnard, ses chaussures étranges, mais souples, dont les lacets se tordaient autour de ses jambes, il glissa dans sa poche son revolver, son couteau dans sa ceinture et, ayant mis par-dessus une vieille blouse, il dit à Iza:

--Dors, je reviendrai au matin.

--Où vas-tu?

--À Auteuil.

--Eh! quoi faire? dit la Moldave en se redressant.

--Voir ce qui s'est passé là-bas après notre départ.

Iza réfléchit quelques minutes, puis:

--Va, Georgeo..., mais prends garde.

--Celui qui voudra prendre Georgeo, dit-il, avec un mauvais sourire et en montrant son couteau peut faire sa prière. Malheur au sauvage s'il m'a trompé...

Et il partit en courant.

Au milieu de la nuit Iza fut réveillée en sursaut. C'était Georgeo qui revenait tout suant, fatigué...

--Iza, la police est dans l'hôtel depuis ce matin... C'est toi qu'on cherche, m'a-t-on dit. Nous allons partir...

--Ah! fit Iza comme ennuyée d'avoir été éveillée... Pendant que Georgeo se hâtait de seller son cheval pour partir, elle se rendormait en maugréant.

--Non! ce n'est pas possible maintenant... j'étais folle d'y croire...

Au matin, Georgeo trouva Iza éveillée et pensive, assise sur le lit dur.

--Georgeo, dit-elle, viens te reposer, je vais conduire...

Georgeo était épuisé, il la remercia et vint prendre sa place. Elle l'embrassa longuement en lui disant:

--Bon sommeil, Georgeo!

Et le grand bohème s'endormit en lui souriant. Lorsqu'Iza fut assurée de son sommeil, elle fouilla dans la malle, mit ses vêtements les plus beaux, sa robe rouge et or, elle s'enveloppa dans un long châle, et, mettant la bride sur le cheval, elle laissa la voiture suivre la route.

Debout le long d'un arbre, elle la regarda s'éloigner, puis lorsqu'elle ne parut plus que comme une petite masse noire sur le jaune blanc du soleil du matin, elle envoya un baiser:

--Adieu, Georgeo!... Adieu, passé!... Cette vie-là est trop dure...

Et elle revint à Saint-Cyr où elle prit le premier train. Arrivée à Paris, elle sauta en voiture et se fit conduire à Charonne.

XIX

LES BEAUX BIJOUX D'IZA.

Quand Fernand avait vu dans les bras du comte Otto sa femme, celle qui depuis trois mois occupait toutes ses pensées, celle qu'il adorait...; quand il avait vu s'évanouir dans l'ombre de la chambre le spectre vengeur, dont la voix sépulcrale sonnait encore à son oreille, il avait fermé les yeux une seconde; puis, fou, insensé, voulant réagir contre sa douleur et sa terreur, il s'était redressé; c'est alors qu'il avait vu sa femme sur le lit, crier à son amant en le désignant:

--Geo!... c'est lui; tue-le... tue-le!

Il avait eu le regard ébloui par un éclair, et il avait senti au front comme un coup de poing, et, battant une seconde le vide avec ses bras, aveugle, cherchant un appui, il s'était soutenu au marbre de la cheminée et était retombé sur le tapis... Les deux amants s'étaient sauvés, et, pendant ce temps, la porte s'était ouverte: les trois hommes que nous avons vus franchir la grille du bord de l'eau entraient dans le boudoir... L'un se pencha sur le moribond et le regarda. Essuyant avec son pouce le sang qui lui couvrait le front..., il dit aussitôt:

--Ce n'est rien... La balle est dans l'os; c'est le choc qui lui a fait perdre connaissance...

Au-dessus d'eux, on entendait remuer dans l'hôtel: on entendait des portes s'ouvrir, on entendait des bruits de voix...

--Il y a branle-bas là-haut, dit un des hommes; mon lieutenant, il faut rentrer dans le vent et chasser.

Celui auquel il s'adressait demanda au premier, toujours à genoux, soutenant la tête de Fernand:

--Il n'y a pas de danger... le coup n'est pas mortel...

--Non, maître, et c'est une chance, car le grand Golesko tire juste... Mais ce n'est pas une de ses armes...

--Alors, partons vivement...

--Les deux hommes se disposaient à partir, lorsque le dernier courut vers une petite panoplie et y prit le semblable revolver qui avait servi à Georgeo...

--Que fais-tu? demanda le premier.

--Espère! espère! lieutenant. Il faut que tout s'explique..., et qu'on ne cherche pas ceux qui ont tiré le coup de feu.

Étonnés, les deux hommes tenant la porte ouverte pour fuir, le regardaient faire. Il souleva les matelas du lit et tira dans la laine les deux coups du revolver; c'est à peine si dans la chambre on entendit un bruit sourd...

--Comme ça, on n'entend rien... Je place le joujou sous sa main... et on se dit que c'est lui qui fait des expériences de tir sur son front..., la nuit, pour empêcher le pauvre monde de dormir.

--C'est bien, Simon, dit Pierre Davenne.

--En route, en route, disait le vieux Rig dans l'escalier: on descend des chambres. Les trois hommes se hâtèrent; ils avaient traversé le jardin, ils fermaient la grille sans bruit et ils montaient dans une voiture qui attendait à vingt mètres de là, lorsque la femme de chambre à peine vêtue et suivie par deux domestiques, après avoir frappé, entrait dans le boudoir; voyant la glace brisée,

elle fit un pas et, se heurtant au corps de Fernand, elle jeta un cri et se recula prête à se trouver mal en criant: «À l'assassin.»

Les domestiques avancèrent aussitôt, et le valet de chambre effrayé exclama:

--C'est monsieur!...

--Vite! vite!... voyez madame, dit la femme de chambre...

Ils se précipitèrent, le lit était vide...

Tous les trois ils se regardaient stupéfaits; mais, revenant au plus pressé, ils relevèrent Fernand pour lui porter secours.

--On lui a tiré un coup de pistolet dans la tête, disait la soubrette, effrayée, mais se domptant et avançant curieusement sa bougie pour mieux voir.

Le valet de chambre ramassa le revolver et dit:

--C'est lui qui s'est tué: voilà le revolver sous sa main.

--Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a eu?

--Aidez-moi d'abord à le mettre sur le canapé.

Tous les domestiques étaient descendus, et c'était un brouhaha général; tout le monde demandait:

--Mais où est donc madame?

Et l'on cherchait...

La femme de chambre dit alors:

--Monsieur ne devait pas rentrer cette nuit... et madame est sortie... En ne la voyant pas lorsqu'il est rentré, il n'y avait pas à dou-

ter de ce qu'elle faisait... n'est-ce pas?... Il s'est tué...

--Mon Dieu! fit un valet, que les gens riches sont bêtes! Se tuer pour une femme!...

--Mais il faudrait courir chercher le médecin...

On n'y avait pas pensé... Ils avaient relevé le corps de Fernand, l'avaient étendu sur le lit de sa femme, et personne n'avait pensé que peut-être on pouvait encore le sauver.

Tout à coup ils entendirent retentir le timbre de la grille... ils se regardèrent étonnés: il était à peine quatre heures du matin.

--C'est madame qui rentre, dit la femme de chambre; elle croit que monsieur est loin. Ah! ça va être une jolie scène!

Un domestique alla ouvrir, tous les autres s'avancèrent vers le vestibule, prenant des airs désolés; ils entendirent leur camarade qui demandait:

--Qui est là?

On répondit aussitôt:

--Au nom de la loi, ouvrez!

Tous se regardèrent épouvantés, stupéfaits, semblant dire: Déjà!...

La grille grinça en roulant sur ses gonds. Un commissaire, ceint de son écharpe, et quatre agents guidés par le domestique effrayé, parurent au seuil du vestibule; le commissaire et ses hommes échangèrent un regard en voyant tout ce monde debout à cette heure.

--Conduisez-moi, dit-il, dans la chambre de M. Fernand Séglin...

--Monsieur, fit le domestique, il n'est pas dans sa chambre: il s'est tué dans le boudoir de sa femme...

--Que me dites-vous là? fit le commissaire étourdi.

Sur son ordre on les conduisit aussitôt près du corps de Fernand étendu sur le grand divan du boudoir; le commissaire se pencha sur lui; un agent ramassa le revolver.

--Il s'est tué... il nous attendait!... puis, s'adressant au valet de chambre:

--À quelle heure cela est-il arrivé?

--Monsieur, presque au moment où vous avez sonné!...

--Est-ce que quelqu'un de vous était là?

--Non, monsieur le commissaire, nous étions tous couchés et endormis lorsque nous avons été réveillés par les coups de feu et un fracas épouvantable...

Un des agents, qui regardait curieusement l'endroit où la balle avait pénétré, et qui formait à un pouce de la tempe, sur le devant du front, un trou noir semblable à un pain à cacheter de deuil qu'on eût collé sur la peau, et duquel coulait un petit filet de sang rose, s'écria:

--Mais, monsieur, il n'est pas mort.

Le commissaire lui saisit aussitôt le poignet, le pouls battait vivement...

--Qu'on coure chercher le médecin...

Il y eut alors parmi les domestiques un bouleversement général, et, pendant que l'on obéissait au commissaire, d'autres, sur son

ordre, avaient été chercher de l'eau et lavaient la plaie.

Pendant que l'on s'occupait de Fernand, il demandait à la femme de chambre:

--Où est madame Séglin?

--Monsieur, je ne puis vous le dire, je suis venue aider madame à se coucher, puis je l'ai quittée après avoir baissé un peu la lampe, elle semblait s'endormir.

Sur la demande du commissaire, elle raconta le départ précipité de Fernand, puis son retour absolument inattendu.

--Cette glace a été brisée par un coup de feu venant de la chambre.

Et le commissaire voulut entrer.

La porte était fermée en dedans...

--Tiens... c'est singulier, c'est le verrou en dedans...

Il fit passer un des domestiques, par l'ouverture de la glace, et lui fit ouvrir la chambre.

Il entra aussitôt et regarda partout, craignant de trouver le cadavre de la jeune femme; il regarda le lit et voyant les deux oreillers et le froissement de deux corps, il dit en hochant la tête:

--Deux personnes étaient couchées dans ce lit... et cependant M. Séglin est habillé... Que s'est-il passé, en dehors de ce qui nous amène?... Personne n'est sorti de la maison?

--Oh! non, monsieur, tout est soigneusement fermé et nous n'avons rien entendu que les coups de feu et le bruit de la glace cassée.

--Mais qu'est devenue Mme Séglin, que vous aviez couchée ici?

--Monsieur le commissaire, je ne sais pas, moi... J'ai très peur, fit la bonne dont les yeux se mouillèrent.

--Y a-t-il une autre porte que celle-ci?...

--Oui, monsieur, une porte de service qui conduit au jardin... La voici...

--Vite, venez. Dirigez-nous...; peut-être allons-nous la trouver par là...

Ils descendirent jusqu'à la porte du jardin; l'escalier était vide, la porte fermée, et rien ne faisait supposer que quelqu'un eût passé par là. Entendant du bruit, le commissaire remonta... C'était le médecin qui venait d'arriver...

--Ah! mon Dieu! exclama-t-il, quel malheur est arrivé ici?

--Voyez, monsieur, et dites-nous s'il est dangereusement atteint.

Le docteur regarda attentivement, et en souriant:

--Ce n'est rien, la balle est aplatie sur l'os... et je vais l'extraire immédiatement. Mais il vaudrait mieux coucher le malade...

--Qu'on ne dérange rien ici... Vous m'avez dit que c'était l'appartement de madame? demanda le commissaire.

--Oui, monsieur...

--Qu'on le porte dans sa chambre. Casto, dit-il à un de ses hommes, vous allez rester près de lui et le veiller. Vous, Josset, vous allez courir me chercher dix hommes que vous placerez dans la maison. Et, s'adressant aux gens qui l'écoutaient effrayés:

--Mesdemoiselles et messieurs, personne ne doit sortir de la maison.

Pendant qu'on obéissait aux ordres du commissaire, que Fernand était couché sur son lit sans connaissance, que le docteur procédait à l'extraction de la balle, la femme de chambre était interrogée, et un agent prenait des notes.

--Quand vous avez quitté cette chambre, vers minuit, Mme Séglin était couchée?

--Oui, monsieur le commissaire, elle était couchée, bien tranquille, bien calme, elle semblait de très bonne humeur; monsieur était venu lui dire au revoir, en lui promettant de revenir le lendemain soir.

--Et depuis cette heure, vous n'avez rien entendu?...

--Rien, monsieur, et ma chambre est au-dessus.

--La conduite de Mme Séglin était-elle régulière?...

--Oh oui! monsieur le commissaire, ce sont des tout nouveaux mariés, et ils s'adoraient; monsieur ne pensait qu'à madame, et madame ne pensait qu'à monsieur.

--Ces jours-ci, vous n'avez rien remarqué de changé dans leurs relations...

--Rien du tout, monsieur le commissaire...

--Cependant il y a eu ici quelque chose d'inexplicable... S'il s'est tué, ce n'est pas lui qui a pu briser cette glace...

--Monsieur le commissaire, dit l'agent qui avait regardé le revolver, il y a deux coups de tirés...

--Eh bien!...

--Peut-être que, sachant qu'il devait être arrêté ce matin...

--Arrêté ce matin! exclama la femme de chambre.

--Il s'est décidé à se tuer, mais n'a pas voulu que sa femme lui survécût... Mme Séglin, effrayée, se sera enfermée chez elle; il aura tiré d'ici en brisant la glace et se sera tiré le second coup après.

--Oui... c'est une hypothèse; mais au moins nous trouverions la femme... Touchée, nous la retrouverions blessée; non atteinte, elle serait revenue aussitôt après la tentative de son mari.

--Peut-être est-elle dans le jardin.

--Ah! mais, j'y pense, monsieur le commissaire, j'ai enlevé la toilette de jour de madame; j'ai monté tout cela à la lingerie en ne lui laissant que son grand peignoir et un châle qu'elle garde toujours ici...

--Ce peignoir est-il là?...

--Mais non, monsieur le commissaire; justement, madame a son peignoir, ses pantoufles et le châle...

--Il faut la retrouver. Qu'on fouille la maison, dit-il, en voyant entrer les agents qu'il avait envoyé chercher.

On vint dire que la victime reprenait connaissance. Le commissaire courut vite vers la chambre de Fernand Séglin. Il était étendu sur son lit, le front entouré d'un linge blanc. Il ouvrit les yeux, se souleva sur son coude et son regard farouche erra autour de lui. Il cherchait. La vue des gens qui l'entouraient ne l'étonna pas, il se souvenait de ce qui s'était passé. On avait été réveillé par les coups

de feu et ses gens étaient venus à son secours. En reconnaissant le commissaire à son écharpe, il lui demanda:

--Monsieur le commissaire..., vous les avez arrêtés... lui et elle?...

--Qui est-ce? dit le commissaire sans répondre.

--Lui, c'est le comte Otto...

--Le comte Otto, et vous l'avez surpris dans la chambre de Mme Séglin?

--Oui, dit-il avec rage... Je l'ai surpris dans ses bras... Vous les tenez... C'est lui qui m'a assassiné, c'était un guet-apens, il m'attendait... Vous le tenez, l'assassin?

Tout entier à la souffrance aiguë de sa jalousie, il voulait surtout qu'on s'occupât de celui qui lui avait pris celle qu'il aimait... Il n'accusait pas sa femme... C'était l'homme qu'il accusait.

--Vous l'avez arrêté? demanda-t-il encore.

--Non, monsieur... nous les cherchons.

--Il est parti?...

--Nous n'avons trouvé aucune trace...

--Mais elle?... interrogea-t-il anxieux.

--Quand nous sommes entrés dans la chambre de votre femme, elle était vide, toutes les portes étaient fermées... vous étiez étendu sans connaissance dans le boudoir qui la précède, et d'abord nous avions attribué votre blessure à une tentative de suicide...

--Non, monsieur, c'est l'a...

Il allait dire l'amant, mais ce mot lui brûlait les lèvres; il reprit:

--Non, monsieur, c'est le comte Otto, un riche Moldave, qui a tenté lâchement de m'assassiner...

--Et votre femme, qu'a-t-elle fait?

Il y eut un silence au bout duquel il dit:

--Monsieur le commissaire, je désire ne pas parler d'elle... Ceci est d'elle à moi... Mais l'homme, je vous le livre... C'est un assassin...

Les agents rentraient à ce moment. On avait fouillé tout le jardin, ce qui avait été facile, car le jour était venu. On n'avait trouvé personne; la perquisition avait amené pour tout résultat la trouvaille d'un petit bout de frange de châle trouvé dans la rainure de la petite porte de fer du bord de l'eau. C'est par là que Mme Séglin avait fui en suivant le comte Otto...

--Oh! les misérables! hurla de douleur Séglin, en laissant tomber sa tête dans ses mains, au risque de faire tomber l'appareil qui enveloppait son front.

Le commissaire avait parlé bas au médecin, il l'avait interrogé sur la gravité de la blessure. Celui-ci avait dit qu'elle était absolument nulle... Alors, il se tourna vers l'agent qui avait écrit et lui dit:

--Commencez la perquisition ici, et saisissez tous les papiers.

Séglin se redressa aussitôt et, regardant le commissaire avec stupéfaction:

--Mais, monsieur, à quel propos faites-vous une perquisition chez moi?... En vertu de quel mandat?...

Le commissaire dit gravement:

--Monsieur Séglin, j'ai le regret de vous dire que ce n'est pas la tentative criminelle dont vous avez été victime qui m'amenait chez vous... Je venais vers vous directement... Monsieur Fernand Séglin, au nom de la loi, je vous arrête!

On juge de la stupéfaction des domestiques. Séglin devint pâle comme le linge qui lui enveloppait le front.

--Mais, monsieur le commissaire..., pourquoi m'arrête-t-on?

--Vous devez le savoir.

--Je vous jure, monsieur!

--Pourquoi vous prépariez-vous à fuir cette nuit?

--Moi?

--Des agents étaient postés aux gares de l'Ouest et du Nord, depuis minuit... Ne deviez-vous pas partir ce soir?

--Si monsieur.

--Où alliez-vous?

--Je ne sais! À Londres, peut-être.

--Vous alliez à Londres, nous le savons, pour fuir en Amérique...

--Mais de quoi suis-je donc accusé? demanda-t-il, tremblant.

--Vous avez fait pour plus de cent cinquante mille francs de faux sur une maison Wilson.

Fernand était terrifié. Il protesta.

--Monsieur, les effets Wilson sont payables chez moi, et les fonds sont à ma maison du boulevard Magenta, où l'on doit se présenter ce matin.

--À cette heure, un de mes collègues s'occupe de votre maison... Vous partiez à l'étranger, emportant l'argent de ces valeurs négociées... plus trois cent quarante mille francs escroqués à M. Samuel sur un dépôt de bijoux...

--Escroqués! exclama Fernand.

--Vous le savez bien, ces bijoux sont faux.

--Que me dites-vous là?

--Allons, levez-vous, une voiture est en bas... Vous allez nous suivre.

--Mais, messieurs, je suis innocent de ce dont on m'accuse... C'est moi qui suis la victime d'une escroquerie.

Le commissaire eut un sourire... On obligea Fernand à descendre et on le fit monter dans une voiture avec deux agents, l'un près de lui, l'autre placé sur le siège, près du cocher. Ordre leur avait été donné de ne pas répondre aux questions de celui qu'ils emmenaient. Le commissaire restait à Auteuil pour faire faire la perquisition et pour interroger les domestiques.

La voiture se mit en marche; blotti dans son coin, écrasé moralement par la suite d'événements qui le jetait entre les mains de la police, il se trouvait sans force pour lutter, sans calme pour discerner. Dans son cerveau se heurtaient tous les incidents au travers desquels il avait dû passer. Cette chute rapide qui, dans une même nuit, faisait de l'homme riche et envié le faussaire qu'on emmenait en prison, l'avait anéanti.

Balancé par le cahotement de la voiture, la tête appuyée en arrière, il ferma les yeux pour se souvenir de tout.

L'agent, en voyant l'homme distingué auquel il avait affaire, était respectueux et poli; voyant ses allures absolument calmes, il était tranquille et ne le surveillait pas: il se faisait petit dans l'étroite voiture pour ne pas le gêner.

Fernand pensait à sa nuit... Tout ce qu'il avait longuement combiné venait de s'écrouler, ce qu'il avait eu tant de peine à établir était détruit... Il avait fait un riche mariage pour se sauver d'une situation difficile; pour soutenir cette situation, il avait fait des faux, et, loin de le sauver, c'était justement ce mariage qui avait précipité sa perte.

On avait livré les faux à la police, cela était bien singulier, puisque la veille au soir seulement il avait encore l'assurance qu'on viendrait pour toucher, et l'argent était prêt. Quelle fatalité avait pu faire découvrir les faux? Était-ce que ce Lorillon, cet ancien notaire chargé de toucher, inquiet du résultat négatif, avait télégraphié à Londres; qu'un télégramme ayant révélé la fausseté des valeurs, il avait aussitôt déposé sa plainte? C'était bien hâtif. Car il lui était facile de savoir la demeure particulière de Séglin, et, avant de faire une aussi grave et aussi ennuyeuse démarche, il pouvait se présenter chez lui. Est-ce que M. Wilson, se trouvant à Paris, avait rencontré le porteur des traites au cercle?... Un hasard, mais il n'y avait que le hasard, que l'invraisemblable qui pouvait renverser un plan si habilement arrêté... Il avait les fonds, il pouvait immédiatement payer les traites, oui, dans le cabinet du juge instructeur, il fallait être adroit et persuader qu'on avait été dupe... Payer les fonds, et on pouvait faire abandonner les poursuites.

Fernand soupira bruyamment; il se releva dans la voiture, et le linge qui lui enveloppait le front tomba... Il avait oublié sa blessure: c'est qu'elle était peu grave; son pansement était inutile, il ne le remplaça pas.

Mais ses pensées se portèrent aussitôt sur la scène épouvantable qui s'était passée dans l'appartement de sa femme. À ce souvenir ses dents se serrèrent, ses doigts se crispèrent, la rage et la douleur mordirent son coeur de leurs dents aiguës... Sa femme, cette admirable créature, la seule qu'il avait aimée de sa vie, son Iza, cette enfant qu'il croyait chaste, pure, à laquelle il ne parlait quelquefois, lui l'époux, qu'en rougissant, il l'avait vue dans les bras d'un autre... C'était épouvantable et les larmes lui venaient aux yeux... Lui qui si longtemps avait joué avec l'amour, il sentait à cette heure quelle horrible torture il avait fait endurer à d'autres...

Puis il eut tout à coup un frisson et il ouvrit vite les yeux pour regarder autour de lui; et l'agent, le voyant si violemment secoué, lui demanda:

--Qu'avez-vous, monsieur?...

--Rien, rien, fit-il...

Et il pencha sa tête en arrière et ferma les yeux: il avait besoin de cette ombre pour voir dans ses pensées. Le frisson qui avait couru dans son corps était venu au souvenir du spectre qui s'était placé devant lui... N'était-ce pas étrange qu'à cette heure, où lui-même était victime d'un crime, l'ombre outragée de celui qui l'avait maudit vînt se placer devant ses yeux... vînt lui dire:

--Regarde!

Il se demandait si ce n'étaient pas les tourments endurés depuis huit jours, les veilles dans la crainte, les appréhensions de la chute,

les nuits sans sommeil qui avaient assez troublé son cerveau pour qu'il subît ce mal qu'amène la faiblesse cérébrale: les hallucinations.

Fernand se redressa et ouvrit les yeux. Dans son cerveau était passé comme un éclair. Celui dont la menace posthume annonçait les catastrophes qui le frappaient aujourd'hui était mort bien singulièrement, et cette nuit il avait bien entendu sa voix... N'était-il pas la victime de celui qui l'avait maudit?... Est-ce que Pierre était bien mort? Cette lueur, en traversant la pensée de Fernand, le bouleversa au point que toutes les invraisemblances lui parurent réalisables...

Si Pierre vivait?... et si sa femme avait été la complice de Pierre Davenne? Non, cela était une folie, il ne fallait pas aux terreurs de la ruine ajouter les douleurs du ménage... Sa femme l'avait trompé; et il se sentait presque fautif, car le jour où elle lui avait présenté le comte Otto, il avait eu comme un pressentiment. À dater de cette heure, il aurait dû veiller... Cette pensée lui déchirait le coeur, mais Fernand avait une nature spéciale: au lieu d'être affaibli par ses souffrances, il paraissait y retrouver cette force du dompteur qui excite les animaux qu'il doit combattre, piquant leurs plaies pour les rendre féroces.--Fernand, à mesure qu'il pensait au malheur qui le frappait, se sentait animé pour la lutte... Il n'était pas homme à subir, c'est lui qui faisait subir aux autres!... Il n'avait pas de sotte superstition après le moment bête où l'inattendu impressionne la chair, il demandait l'explication à la raison... Il n'y avait pas de fantôme...; et il avait vu, de ses yeux vu; il avait entendu distinctement Pierre Davenne..., celui qu'il avait outragé..., celui qui avait écrit cette phrase qui souvent avait battu son cerveau:

«... Infâme et ingrat, tu dois avoir ta part dans ce testament: je te lègue la banqueroute. Lâche, sois maudit!»

Pierre était vivant, Pierre était venu la nuit dans la maison d'Auteuil; c'était lui qui le poursuivait sans cesse; c'était lui qui, sans qu'il s'en doutât, l'avait conduit où il était. Ce créancier cruel qui n'avait jamais voulu entendre raison..., c'était lui... et pardieu, tout s'expliquait, c'était lui probablement qui avait entre les mains les faux de la maison Wilson!... Son mariage? Non, de ce côté Pierre n'avait pu rien faire, et justement il avait précipité la ruine, sachant que, deux jours plus tard, que le soir même les moyens de le poursuivre lui échappaient. Un grand malheur était arrivé; mais, à cette heure, il n'y voulait plus penser...: Il fallait sortir de là... il fallait être debout pour combattre. Le cerveau d'un coquin est large... Il arrêta son plan. Se venger de Pierre, se venger du comte Otto... et, malgré sa rage contre elle, plein de son amour et de son infamie, retrouver Iza qui le faisait riche. Le commissaire avait parlé de bijoux faux... Mais il n'y croyait pas: cela devait être encore une manoeuvre de Pierre. Samuel ne l'aurait pas livré à la justice, il serait venu d'abord essayer de reprendre son argent.

Pierre Davenne vivait, et il fallait engager la lutte avec Pierre Davenne!... Séglin s'arrêta à cette idée.

Mais pour cela il fallait être libre, et Fernand résolut de se sauver.

La voiture marchait depuis une dizaine de minutes: il était encore de très bonne heure, et sur la route qu'elle suivait on ne voyait que peu de passants. Séglin ouvrit à demi les yeux sans bouger, et regarda de côté l'agent chargé de le surveiller; celui-ci, très tranquille en raison du mutisme et du calme de son prisonnier, était accoudé sur la portière et regardait dans la rue. Le misérable pensa à se précipiter sur l'agent, à l'étrangler, et à sauter par la portière. Mais une lutte, si courte qu'elle pût être, engagée dans la voiture, secouerait assez le cocher et l'agent placé sur le siège pour que ce

dernier, étonné, regardât ce qui se passait... Fernand chercha un plan... Il l'eut vite trouvé.

Toujours penché en arrière, il remarqua que, sur le siège, l'agent se trouvait placé du même côté que celui qui était dans la voiture; il glissa son doigt dans le pêne de la porte, et fit tourner le loquet sans être vu; cela fait, il eut un soupir, un long bâillement et dit comme se parlant à lui-même:

--Que je voudrais être arrivé... je suis exténué...; puis, s'adressant à l'agent: Êtes-vous fumeur?

--Non, monsieur!... Mais que voulez-vous?...

--De quoi faire une cigarette...

--Je puis demander ça à mon collègue...

--Je vous serai bien obligé...

Fernand Séglin avait regardé où il se trouvait; la voiture, après avoir longé la Seine, à cause de travaux sur les quais, s'engageait dans les rues de l'ancien Passy; et à cette heure matinale personne n'était dans la rue. L'agent ouvrit la vitre de la portière et se pencha pour demander du papier et du tabac à son camarade. Au même moment et en même temps que ce changement de place produisait un balancement, les deux agents se penchant du même côté, l'un pour demander, l'autre pour donner, Fernand poussait la portière et descendait, puis, rapidement il courait et tournait dans la première rue...

Quand l'agent rentra dans la voiture pour lui donner le papier, il s'aperçut seulement de sa fuite... Il jeta un cri et sauta à terre...

--Il s'est sauvé. Le vois-tu?

--Comment sauvé? exclama l'agent placé sur le siège...

Et, se dressant, il regarda de tous les côtés et ne vit personne; le cocher arrêtait ses chevaux en disant:

--Voyez la rue, là-bas!...

Les deux agents se précipitèrent: la rue était vide...

Ils se regardèrent stupéfaits...

--C'est pas possible: il doit être entré quelque part, dit l'un. Va d'un côté, moi de l'autre.

Ils sonnaient à chaque porte, ils entraient et demandaient:

--Vous ne venez pas d'ouvrir à quelqu'un?... C'est un voleur que nous cherchons...

Ils obtenaient partout une réponse négative; mais, en dix minutes, tout le quartier était en rumeur, et une demi-heure après les deux agents et le cocher retournaient à Auteuil tout honteux et confus de ce qui venait de se passer.

XX

DIEU EST LE SAUVEUR DU MONDE.

Fernand, en sautant de voiture, s'était bien jeté dans la petite rue où les agents l'avaient cherché; à l'extrémité était une porte basse, qui ouvrait sur une maison enchâssée dans l'église... La porte était enfoncée et permettait de s'y blottir... Fernand n'hésita pas, il entra et tira violemment le cordon d'une sonnette; au-dessous de l'anneau on lisait sur une plaque: _Sonnette de nuit four

les Sacrements_. La porte s'ouvrit juste au moment où les deux agents regardaient à l'autre extrémité de la rue...

Fernand entra, se glissant adroitement pour n'être pas vu et repoussa la porte doucement sur lui, en faisant jouer la serrure, afin qu'on n'entendît rien.

Aussitôt un vasistas s'ouvrit, et l'on demanda ce qu'on désirait...

--Monsieur, dit Fernand d'une voix larmoyante, ne puis-je parler à M. l'abbé? Je viens réclamer son secours pour une femme mourante...

--Bien, bien, monsieur, fit celui auquel il s'était adressé... Je vous demande cinq minutes, le temps de me vêtir, et je vais prévenir M. l'abbé... Si vous voulez me dire l'adresse...

--Je désire voir M. le curé, et partir avec lui.

--Bien, monsieur.

Le concierge fit lever sa femme pendant que Fernand, penché sur la porte, écoutait les allées et venues; il entendit presque à son oreille:

--Et là?...

--Oh! là, si on était rentré, on verrait du monde, c'est le presbytère...

--Il n'aura pas été dans une église...

Fernand sourit...; les pas s'éloignaient. Le concierge sortait de sa chambre et disait:

--Monsieur, si vous voulez attendre, je vais aller éveiller M. le curé...

--Pendant ce temps, fit Séglin,--je suis venu hâtivement, et nu-tête.. tout bouleversé,--pourriez-vous prier votre dame d'aller chercher une voiture?... Je vais voir M. le curé; puis, en l'attendant, je demanderai la permission de prier quelques minutes dans l'église... La voiture nous attendrait dans l'autre rue.

Tout cela était fort naturel, le malheureux voulait prier pour la mourante; puis il était élégamment vêtu, paraissait un homme très distingué, et le concierge dit aussitôt:

--C'est la chose la plus facile du monde: ma femme va aller chercher une voiture.

Pendant que la femme du concierge sacristain allait chercher la voiture et que son mari montait éveiller le curé, Séglin, par la porte de la sacristie, entrait dans l'église; il n'y était pas depuis deux minutes, le sacristain était encore près du curé qu'il aidait à se vêtir hâtivement, que la femme revenait; elle venait de rencontrer un maraudeur revenant à vide. Séglin la remercia, prit le numéro qu'elle lui tendit et dit qu'il attendait M. l'abbé en priant.

La femme se retira sans méfiance; dès qu'elle fut sortie, Fernand sortait à son tour par la petite porte qu'elle avait ouverte, sautait dans la voiture et se faisait conduire rue Payenne; là, il descendait devant la porte de la maison où commence notre histoire...

Il sonna, et ce fut de la maison en face qu'un homme sortit aussitôt et vint lui demander:

--Que voulez-vous, monsieur? La maison est inhabitée.

--Oui, monsieur, je le sais; je veux vous demander si vous savez ce que sont devenus les anciens locataires.

--Le locataire est mort...

--Mais sa veuve, Mme Davenne...

--Ma foi, monsieur, je ne saurais vous renseigner absolument.

--On ne sait pas ce qu'elle est devenue?...

--On a vendu tout et la femme était malade; probablement on l'a mise dans un hospice ou dans une maison de santé, et, pour le savoir, il faudrait que vous alliez vous renseigner au notaire de la famille qui demeure tout près, rue Saint-Antoine...

Fernand se serait bien gardé de faire une semblable visite... Il était connu du notaire... Il remercia l'individu, remonta en voiture, cherchant ce qu'il allait faire...; puis, audacieux comme un fripon, il dit au cocher:

--Vous allez me conduire boulevard Ornano par le boulevard Magenta.

--Il voulait, en passant, voir ce qui se faisait chez lui.

La voiture monta rapidement vers les grands boulevards, la place du Château-d'Eau, elle suivit le boulevard Magenta: lorsqu'elle allait traverser la rue Lafayette, Fernand, blotti dans le coin, regarda ses magasins. Tout paraissait encore dormir; mais, aux deux coins de la rue, il vit deux hommes dont les allures révélaient facilement le métier à un observateur intéressé. Fernand se rejeta tout à fait dans l'angle et couvrit le bas de son visage avec son mouchoir. Assurément les deux hommes postés au coin de la rue étaient deux agents qui avaient été envoyés là aussitôt son évasion connue. La police agissait rapidement. Il se demandait si des agents n'étaient pas à l'intérieur: c'était plus que probable, et le pauvre et honnête Picard était arrêté à son tour. Disons franchement que Fernand n'eut pas une minute de remords à ce propos.

Sa maison devait être occupée par la police, et ses apparences calmes ne le trompaient pas; le commissaire avait fait une faute en lui disant:

«À cette heure, un de mes collègues s'occupe de votre maison.» Sans cet avis, il serait venu malgré lui s'y faire prendre... Il n'y avait pas possibilité d'envoyer quelqu'un chez lui sans risquer de se faire reprendre; de plus, la maison se trouvant en la possession absolue de la police, il n'y pouvait rien retrouver de ce dont il avait besoin...

Fernand avait fouillé dans ses poches pour voir l'argent qui lui restait, et il s'était mordu les lèvres en constatant que ses poches avaient été fouillées et vidées, sur l'ordre du commissaire, lorsqu'on l'avait étendu sur le lit... Il était absolument sans argent... Qu'allait-il faire?... ne fût-ce que pour payer le cocher... Il avait sa chaîne, sa montre, mais il ne se sentait pas rassuré pour aller engager cela dans un mont-de-piété; il fallait des papiers pour obtenir une somme un peu forte, et il n'avait plus un papier sur lui.

Quelques minutes avant, Fernand, en revenant de la petite église, s'était demandé où il allait se cacher, pour se mettre à l'abri des recherches; la fuite à l'étranger était difficile et dangereuse: c'est la voie ordinaire que suivent tous les criminels, et c'est aussi le point vers lequel se dirigent toutes les recherches... La vie paisible dans l'ombre, à Paris même, lui offrait plus de sécurité et lui permettait de se livrer tout entier à la lutte qu'il voulait entreprendre contre celui qu'il était persuadé avoir vu vivant. Avec le jour, les idées de spectre s'étaient envolées: le spectre était en chair et en os. C'était un vengeur, il fallait le vaincre, ou sans cesse il serait acharné après lui; ce que Pierre Davenne avait déjà fait pour atteindre son but lui donnait l'idée de ce qu'il pouvait faire encore.

Fernand voulait retrouver sa victime, il voulait revoir la malheureuse Geneviève et en faire sa complice. Elle aussi devait avoir le désir de se débarrasser de celui qui, sans pitié, l'avait implacablement condamnée à la misère. À cette heure, pour Fernand, c'est lui, c'est elle qui étaient les victimes, et Pierre Davenne, le mari outragé, l'honnête homme trompé, était le coupable. C'est dans cette idée qu'il s'était fait conduire rue Payenne, croyant que Geneviève y résidait encore. Mais, en apprenant que la malheureuse femme était tombée malade, qu'on avait vendu chez elle, qu'elle était à l'hospice peut-être, pas un tressaillement n'avait secoué son être; tous ces malheurs arrivés par lui et pour lui ne pouvaient l'apitoyer sur son sort. D'abord, à cette heure, il ne pensait qu'à lui... Se sauver, c'était fait; se ranger, il voulait le faire, et retrouver Iza.

En levant les yeux pour chercher ce qu'il allait faire, lorsque l'homme chargé de garder la maison lui conseillait, pour avoir des nouvelles de Mme Davenne, d'aller chez le notaire, Fernand avait lu: «Petit pavillon richement meublé avec jardin à louer...» Il n'y avait pas fait attention alors; en ce moment, cherchant par quel moyen il allait sortir de sa situation, il trouvait un plan sûr...; mais il n'avait pas un liard, et il fallait de l'argent, beaucoup d'argent.

Accoudé sur la rainure de la glace de la voiture, le menton dans les mains, rongeant ses ongles pendant que la voiture remontait plus lentement, il se disait:

--La petite maison de la rue Payenne est absolument discrète, et personne ne viendrait me chercher là; il est probable que, lors de la vente, c'est le propriétaire qui a racheté le mobilier, ce qui assure une habitation confortable. Avec de l'argent je l'aurai, et de là je puis, à mon tour, faire payer à Pierre le mal qu'il m'a fait. _Par pari refertur_, et nous verrons alors. Mais où trouver de l'argent?

Tout à coup, Fernand eut un soubresaut, et il fit aussitôt arrêter le cocher.

Il venait de voir Picard, son caissier; Picard qui marchait libre!... et qui, tout soucieux, semblait se diriger vers les magasins. Il regarda s'il n'était pas suivi; ne voyant personne de suspect, il le héla. Le vieux caissier vint tout hésitant, ne le reconnaissant pas... Lorsqu'il fut près de lui, il exclama:

--Ah! monsieur, que je suis heureux de vous voir!

--Montez près de moi, Picard...

Le caissier obéit et la voiture remonta au pas, sur l'ordre de Fernand.

--Qu'y a-t-il?

--Monsieur Séglin, je viens de l'hôtel du Helder... M. Lorillon est parti cette nuit, quelques minutes après votre départ: il a dit qu'il ne pouvait attendre.

--Vous avez les fonds? demanda aussitôt Séglin.

--Oui, monsieur, fit tristement le caissier.

Séglin, au contraire, dit joyeusement:

--Donnez-les-moi!... L'affaire est arrangée, j'ai reçu un mot de lui: il vient déjeuner avec moi demain au retour d'un voyage court qu'il devait faire, et il touchera chez moi...

--Ah! bien, tant mieux... je ne vis plus depuis deux jours... Il me semble toujours que je vois arriver des protêts; ah! monsieur Séglin, j'en aurais fait une maladie...

--Mon cher Picard, désormais vous pouvez dormir tranquille... Donnez-moi les fonds...

--Voici, monsieur!... et le caissier retira de dessous son gilet un vaste portefeuille; il décrocha la chaîne qui l'attachait après lui et en tira les liasses: Tenez, monsieur Séglin, comptez bien; un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... Sept liasses de vingt billets de mille, ça nous fait cent quarante...

Les doigts de Fernand tremblaient en prenant les papiers...; jamais il n'avait ressenti pareille impression en touchant des sommes plus considérables... C'est qu'à cette heure la vie de Séglin était nouvelle: il allait changer d'existence, d'allures, de nom, et il allait rentrer riche dans la vie.

Picard, heureux de se débarrasser de l'argent et de la responsabilité qu'il entraînait, souriait à mesure qu'il le donnait.

--Vous avez cent quarante mille en papier, voici maintenant une liasse de six billets de cinq cents... cent quarante-trois mille.

Picard serra son portefeuille sous son gilet sans s'occuper de la chaîne cette fois, et, fouillant dans son gousset, il ajouta:

--Et voici deux rouleaux de mille francs chacun... Cent quarante-cinq mille francs.

--Bien, dit Fernand fiévreux en serrant précieusement ses billets et son or... Très bien! Maintenant, mon cher Picard..., il faut que vous me rendiez un service absolu... J'allais vous chercher pour cela, ce matin... C'est ce qui m'a fait lever d'aussi bonne heure...

--Moi, monsieur, j'étais si inquiet que je n'ai pas dormi de la nuit; à quatre heures, j'étais déjà parti afin de ne pas manquer mon homme, je m'étais décidé à aller attendre son lever chez lui.

Séglin, qui devait à cette circonstance la fortune qu'il retrouvait, se dit que décidément Dieu était avec lui. Il reprit:

--Picard, sans retourner à la maison où je vais vous remplacer, vous allez vous rendre chez notre correspondant à Turin.

--Tout de suite? exclama le vieux caissier stupéfait...

--Tout de suite; les fonds expédiés par M. de Zintsky arrivent cette nuit: un million... Il faut que vous soyez là. Vous prendrez du repos en wagon... Vous ne me refusez pas?...

--Oh! non, monsieur, puisqu'il le faut...

Et abattu, harassé, le père Picard baissa la tête, écoutant attentivement les instructions qu'il devait suivre et que lui donnait Séglin sur cette rentrée imaginaire. Le but de Séglin était, on le devine, d'éloigner le vieux caissier de la maison pendant quelques jours: son arrestation immédiate aurait aidé à mettre la police sur ses traces...; car le père Picard était la probité même. Il était dévoué à son maître parce qu'il le savait un peu fou, mais honnête et embarrassé... S'il avait su que celui qu'il respectait, qu'il estimait, était un escroc, un faussaire, son sentiment se serait absolument transformé: il aurait aidé les agents à prendre celui dont il avait été la dupe.

Le voyage que Séglin lui faisait faire pouvait, en écrivant à Picard à son arrivée à Turin, l'obliger à y rester quinze jours, le temps dix fois nécessaire pour se mettre tout à fait à l'abri. Séglin, arrivé boulevard Ornano, se fit descendre à quelques pas de la boutique d'un chapelier, il paya la voiture et dit à Picard:

--J'ai une personne à voir, l'affaire de deux minutes. Ce cheval ne marche pas, nous arriverions en retard pour le train; courez donc à la place chercher une voiture avec un cheval un peu vigoureux.

Le père Picard obéit... C'était une manoeuvre pour que le cocher ne pût donner de renseignements. Fernand entra dans une allée, puis en ressortit aussitôt pour s'acheter un chapeau chez le chapelier.

Quand le père Picard revint, il monta dans la voiture qui l'amenait et lui dit:

--J'étais ici à six heures et je n'avais pas trouvé mon homme; le temps que j'allais au magasin, j'avais laissé mon chapeau pour qu'on lui donnât un coup de fer...

--Je n'avais pas remarqué que vous étiez nu-tête.

--Cocher, dit Séglin, très vite à la gare de Lyon et vous aurez un bon pourboire...

Le cocher enveloppa son cheval d'un vigoureux coup de fouet, et la voiture se dirigea rapidement vers la gare. En repassant devant la maison du boulevard Magenta, Séglin regarda: il vit que tout était dans le même calme. Les deux agents postés de chaque côté de la rue fumaient tranquillement leur pipe en regardant s'ils ne voyaient pas paraître celui qu'ils attendaient. Fernand, dévoré de fièvre, avait hâte d'être débarrassé de Picard, et, pour tromper son impatience, il parlait, ne tarissant pas sur ce que Picard devait faire en arrivant à Turin. Il donna cinq cents francs au vieux caissier. La voiture allait entrer dans la gare, il pensa tout à coup que peut-être des agents avaient été placés dans toutes les gares et qu'il serait imprudent de s'y montrer; il fit arrêter la voiture. Il eut un frisson en voyant qu'elle arrêtait juste devant la porte de la prison de Mazas. Mais, se remettant aussitôt, il dit:

--Voyez-vous, Picard, vous allez arriver juste à temps pour prendre le train; mais comme ma femme doit être dans une inquié-

tude mortelle! elle m'a vu partir au reçu de la dépêche pour laquelle vous allez faire cet ennuyeux voyage et je ne lui ai rien dit. La pauvre amie doit m'attendre; je vais me hâter de retourner à Auteuil...

--Bien, monsieur.

--Vous tiendrez bien compte de mes recommandations; il n'y a lieu d'écrire que lorsque vous aurez vu directement l'envoyé de M. de Zintsky.

Le vieux caissier, plein de confiance, honoré de la mission qui lui était confiée, serra affectueusement la main de son patron. Fernand sauta de voiture, et le cocher dirigea ses chevaux vers la chaussée qui conduit à la gare de départ.

Séglin gagna à pied la rue de Charenton. Ayant avisé un coiffeur qui ouvrait sa boutique, il y entra, il se fit raser la barbe, ne conservant que ses moustaches, et il fit changer la coupe de ses cheveux; ainsi rajeuni, il gagna le faubourg Saint-Antoine et, chez un spécialiste pour les vêtements de velours, que portent assez souvent les artistes qui ne veulent point qu'on ignore ce qu'ils sont, et les peintres en bâtiments qui veulent paraître ce qu'ils ne sont pas, il se choisit un vêtement complet de velours..., c'est-à-dire une vareuse sans collet, attachée au cou par un seul bouton et sur laquelle le col de la chemise s'étendait, un gilet fermé comme la soutane d'un prêtre par une cinquantaine de petits boutons, et un pantalon à la hussarde, large sur les reins et les jambes, et retombant étroit sur le pied.

Ce costume seyait à merveille à la tête intelligente de Fernand. Il l'essaya, mais ne le revêtit pas. Il en choisit deux autres ne variant que par la couleur et fit porter le tout dans une voiture. Il se fit conduire au boulevard et fit là de nouvelles acquisitions chez un

chemisier. En deux heures sa garde-robe fantaisiste était absolument remontée..., et, avisant chez un marchand d'articles de voyage une malle d'occasion, il l'acheta et la fit charger sur la voiture. Ces acquisitions terminées, voulant dérouter toutes les recherches, il changea encore de voiture et se fit conduire avec son bagage au quartier Latin. Une heure après, il était installé dans une chambre d'hôtel, et il en sortait ayant revêtu le costume dont nous avons parlé plus haut, la tête couverte d'un chapeau de feutre à larges bords, ayant au col une cravate de soie blanche nouée à la Colin, la pipe à la bouche, les mains dans les poches. Il descendit le boulevard Saint-Michel et regagna la rue Payenne; il vit le même homme auquel il avait parlé le matin. Celui-ci ne le reconnut pas.

--À qui faut-il s'adresser pour visiter le petit pavillon à louer?

--À moi, monsieur.

Séglin visita la maison qu'il connaissait trop... Ainsi qu'il l'avait pensé, le pavillon était garni par les meubles de Davenne, ou du moins par la plus grande partie.. Tous les objets d'art avaient été enlevés... La chambre de Davenne était complètement démeublée. Il en demanda la raison, et on lui répondit que l'amateur qui avait acheté les objets de prix, les tableaux, les armes, le linge, avait également acheté les meubles de la chambre, au grand désespoir du propriétaire.

Fernand dit:

--Au contraire, moi, cela me va très bien... Je ferai ici mon atelier...

--Le propriétaire ne demandera pas mieux; car il est fatigué des frais qu'il a déjà faits: il croyait louer plus facilement et il aimerait mieux qu'on ne l'obligeât pas à garnir cette chambre.

--Vous voyez que cela tombe à merveille.

--Il y a deux fenêtres... Celle-ci est masquée par des voliges qu'il n'y a qu'à arracher...; elle est cachée, par de la tapisserie. Quel est le métier de monsieur?

--Je suis sculpteur.

--Ah! artiste... Et aussitôt il ajouta: Vous savez, monsieur, que le propriétaire exige, si vous louez à l'année, six mois d'avance.

--Ceci m'est indifférent; et le prix?

--Il dit dix mille francs, mais vous pourrez l'avoir pour huit mille en ne lui demandant aucun changement et en louant à l'année.

--Ce n'est pas vous qui traitez...

--Non, monsieur...

--C'est que je suis très pressé... Mes travaux m'obligent à venir par ici très souvent; si je le pouvais, j'entrerais demain.

--Rien n'est plus facile, monsieur; le propriétaire reste rue de Turenne, je vais vous y conduire; nous sommes certains de le trouver, il est infirme.

On se rendit aussitôt chez le propriétaire et l'affaire fut traitée. Fernand versa quatre mille francs d'avance, il donna cinq louis au concierge qui l'avait dirigé dans sa location, et le chargea de lui trouver pour le surlendemain une domestique. Il avait loué sous le nom de Carle Lebrault, artiste sculpteur. Toute la journée du lendemain, des Italiens chez lesquels il avait été faire ses emplettes, rue de la Roquette, organisaient l'atelier, plaçaient le décor de son métier improvisé...; les plâtres étaient accrochés, les selles garnies

de terre, les ébauchoirs traînaient partout... Et, le soir, le sculpteur Carie Lebrault prenait possession de sa nouvelle demeure.

Le concierge, questionné par les vieux curieux du voisinage, disait:

--C'est un grand sculpteur qui restait dans le quartier du Luxembourg. Il se nomme Carle Lebrault. Et c'était un cri d'admiration lorsqu'il ajoutait: Il m'a donné cent francs de denier à Dieu.

XXI

LES BONS COMPTES FONT LES MAUVAIS AMIS.

Pendant que Fernand Séglin s'installait dans le petit pavillon de la rue Payenne, Iza, qui avait connu la fortune, s'apercevait qu'avec sa première jeunesse elle avait perdu les goûts simples qui la réjouissaient autrefois: la bohème lui semblait triste, et elle se décidait à rentrer dans la vie superbe qu'elle venait de quitter si étrangement... Est-ce qu'elle pensait à retrouver son mari? Oh! non, pas une minute l'idée de Fernand ne vint à sa pensée, pendant le trajet du chemin de fer à Charenton. Lorsqu'elle arriva, Pierre la reçut aussitôt, et en la voyant il lui demanda:

--Qu'y a-t-il, Iza? comment te trouves-tu encore à Paris?

--Maître, je ne puis partir... Je n'ai rien.

--Tu n'as rien?

--Maître, vous m'aviez promis qu'on me rendrait les beaux bijoux qu'il m'avait volés... Vous m'aviez promis que j'aurais plein le petit sac de pièces d'or...

--Et tu n'as rien... Georgeo te les a pris?

--Comme moi, maître, Georgeo n'a rien.

--Pierre fronça les sourcils.

--Ainsi le vieux Rig ne vous a pas été porter hier matin à Boulogne le prix que nous avions fixé?

--Non, maître...

--Le vieux coquin, murmura Pierre.

Et il sonna sur un timbre. Le nègre parut.

--Appelle Simon...

Le nègre sortit. Pierre se tourna vers Iza:

--C'est Georgeo qui t'envoie?

--Non, maître!

--Où est-il?

--Je ne sais pas,... fit Iza en baissant les yeux; je l'ai quitté.

--Comment ça? que s'est-il passé entre vous?

--Rien, maître.

--Est-ce qu'il t'a reproché ton mariage?

--Non, maître.

Et respectueuse devant Pierre, elle n'osait répondre. Il lui prit la main, la fit asseoir en face de lui et demanda à l'étrange créature:

--Iza, dis-moi pourquoi tu as quitté celui que tu aimais?

--À vous, maître, je ne sais pas mentir... J'étais heureuse de partir avec lui, c'est moi qui lui ai dit: Tue-le... pour me rendre libre, tout à toi... Et il l'a tué. Je suis maîtresse de moi... Alors je suis partie avec lui, j'étais contente en montant dans sa voiture, j'ai bien vite rejeté mes beaux habits pour remettre les autres... et quand je me suis vue habillée comme autrefois, je me suis jetée dans les bras de Georgeo et je lui ai dit: Maintenant nous allons vivre heureux, et il a ri... Alors, maître, il m'a semblé que ce rire était niais, bête... Il ne répondait à mon enthousiasme que par des bêtises... Je me suis couchée, et, cahotée d'abord par la voiture, je me disais: On est bien là, libre, maître de soi... et je ne pouvais dormir. Au bout d'une heure les cahots me faisaient mal, et puis il y avait dans la voiture des senteurs d'huile âcre qui me portaient au coeur... Je ne pus dormir, j'avais hâte de voir le jour... Au matin, quand je me levai, j'eus un peu honte de mon costume, mais ça me fit rire... Puis des gens qui passaient me regardaient singulièrement; je me dis alors que je n'étais pas belle ainsi, que c'était parce que j'étais à peine vêtue... qu'on me regardait... Quand Georgeo revint du marché, il me sembla bête, cet homme, avec ses petits paquets dans les mains, son pain sous le bras... Quand il vint m'embrasser, je le trouvai sale... et toute la journée je ne pensai plus qu'à la belle chambre où je dormais si bien, où ça sentait si bon... Les effets que je portais me cuisaient sur la peau... et je pensais au beau linge fin parfumé que je mettais chaque jour... Alors je me fis honte: je me trouvais moins belle, et, au dîner du soir, je ne voulais pas manger en voyant le pain dur, le gros vin rouge, la viande noire... Il me sembla que je n'avais jamais vécu ainsi, j'avais le dégoût aux lèvres. Maître, je ne veux plus être pauvre...

--Et Georgeo?

--Ce matin, maître, au petit jour, Georgeo était endormi, la voiture suivait la route, je suis descendue, j'ai dit adieu... et je suis venue...

--Tu ne veux plus le revoir?

--Jamais...

--Que vas-tu faire?

--Je ne le sais pas..., je serai riche!

--Tu n'aimes plus Georgeo... tu n'aimais pas Fernand?

--Il est mort...

Pierre Davenne savait que Fernand était vivant; mais il ne crut pas utile de détromper Iza.

On gratta à la porte. Pierre commanda d'entrer. Simon parut.

En voyant Iza, il dit malgré lui:

--Tiens! la sauvage!

Pierre regardait Simon, tout surpris de son costume. C'est que Simon avait repris son ancienne défroque. Il avait rattaché à ses oreilles ses grands anneaux d'or, il avait revêtu son pantalon étroit du genou et large sur le pied; il avait son grand châle rouge en ceinture, sa chemise à col lâche, nouée par une cravate sur laquelle était une ancre; on voyait, sous la chemise, le tricot à raies bleues, puis la petite vareuse, et ce chapeau, si bizarre d'équilibre, qui était placé sur le derrière de la tête comme un chignon. En voyant Pierre le regarder des pieds à la tête, il lui dit joyeusement en changeant sa praline de côté:

--On a mis la petite tenue... Maintenant que l'autre n'est plus de ce monde, nous pouvons faire notre rentrée dedans... Voilà assez longtemps que je me déguise, ça semble bon de mettre des vêtements comme tout le monde.

Simon était persuadé qu'il était très élégamment vêtu.

--Simon, dit Pierre, sais-tu où nous pourrions bien trouver le vieux Rig?

--Le vieux Rig: on pourra encore le trouver chez lui, dans son trou; mais ce soir il n'y sera plus.

--Je vais y aller, dit aussitôt Iza.

--Non! commanda Pierre. Iza, tu vas retourner à Paris, descendre dans une maison que je vais t'indiquer. Voici de l'argent: tu vas te revêtir en Parisienne... Dans deux jours tu recevras ce que je t'ai promis et tu seras libre.

--Bien, maître...

Pierre écrivit une lettre, la lui remit, et lui donna un rouleau d'or.

--Va à cette adresse, et attends-moi, d'ici deux jours...

Iza sortit aussitôt, et Pierre dit alors à Simon:

--Simon, le vieux sauvage a gardé l'argent qu'il devait porter à Iza...

--Il disait qu'elle était chez lui...

--C'est faux...

--Les deux malheureux, au lieu de se dérober prudemment aux recherches, étaient obligés de l'attendre et risquaient ainsi de tout perdre... Il faut que tu me trouves le vieux Rig...

--Espère! espère! Je le trouverai... Ah!, le vieux coquin, il n'est pas content de sa part...

--Pour être certain de le trouver, il faut t'y rendre immédiatement...

--Je chasse dessus, tout de suite... En voilà un vieux gourmand... pas même laisser la solde à cette petite bellotte... Espère! espère! je vais le secouer, le vieux marsouin.

Il allait partir, et déjà il fouillait dans sa poche pour changer ses «munitions de bouche,» comme il disait.

Pierre le rappela:

--Ton homme est-il revenu de là-bas?

--Oui, mon lieutenant; il n'y a rien de nouveau, la maison est toujours gardée comme si l'on attendait quelqu'un, mais pas moyen de tirer un mot de ces gens-là... C'est muet comme des phoques, ça ne dit qu'un mot: «Passez votre chemin.»

--Sait-on où a été transporté Fernand?

--On ne sait rien... Il a été arrêté presque aussitôt après notre départ. Pour la blessure, il n'en était plus rien; le médecin ne s'est même pas aperçu de ce que le vieux Rig avait mis dessus...

--La maison est toujours gardée; ils espèrent que sa femme viendra, et la croient sa complice... Il faudrait savoir si l'on a saisi sur lui ou chez lui les fonds qui devaient servir à payer les traites...

--Je n'ai rien pu savoir par Martin... Le caissier n'est pas venu à la maison, et on croit qu'il s'est sauvé.

--Ah! il se pourrait que ce soit le caissier qui se soit sauvé avec l'argent en apprenant la dégringolade de la maison...

--Espère! espère! mon lieutenant, je saurai tout ça ce soir... Je vais d'abord vous chercher le vieux Rig, puis après j'irai flâner par là... Moi, je suis inconnu, maintenant, il n'y en a qu'un qui pouvait me reconnaître, et, à cette heure, il ne flotte guère!...

--Allons, hâte-toi! Prends une voiture, j'attends...

--Aie pas peur, lieutenant, je l'embosse, la vieille carcasse, et je vous l'amène.

Simon partit aussitôt en clignant de l'oeil. Il était à peine sorti, que Pierre se levait à son tour, allait frapper discrètement à la porte d'une chambre voisine de la sienne... Une jeune femme vint ouvrir; en voyant Pierre, elle lui dit:

--Si je ne vous ai pas encore conduit Jeanne, c'est que la chère jolie est encore endormie...

--Ce n'est point cela qui m'amène, Madeleine... Asseyez-vous, mon amie, et écoutez-moi.

La jeune femme que nos lecteurs ont vue au début de cette histoire, Madeleine de Soizé, était bien changée; quoique toujours belle, une pâleur maladive couvrait son visage; dans le regard et dans le sourire régnait une profonde tristesse; sur ses beaux traits on sentait que la douleur et la souffrance avaient passé. L'on se souvient de l'état dans lequel était la malheureuse jeune fille lorsqu'elle vint, un soir d'orage, raconter à Pierre le terrible secret; c'est cette situation qui, la flétrissant à jamais, l'avait poussée à la

cruelle vengeance qu'elle exécutait... Sans espoir, elle voulait désespérer les autres.

Depuis ce jour, le malheur sans cesse l'avait poursuivie. Lorsque, ne pouvant plus cacher sa faute, elle se jeta aux genoux de son père et lui raconta qu'elle avait été non une coupable, mais une victime, le vieux paralytique s'était levé superbe comme au jour où il marchait au feu; son regard avait eu l'éclair de mort des jours de combat, il aurait voulu trouver devant lui celui qui avait déshonoré son enfant. Il s'était levé, il avait voulu agir et il était retombé sur son fauteuil, épuisé; il avait avancé les mains sur la tête baissée de son enfant à genoux; à la contraction de rage de son visage avaient succédé le calme et la prière. Deux larmes avaient coulé de ses yeux, il s'était raidi et sa tête était tombée en arrière. Sa fille, toujours à genoux, sentant les mains de son père sur ses cheveux, n'avait entendu qu'une phrase qui était pour elle le pardon demandé:

--Ma pauvre enfant! Dieu juste, prenez-moi, mais vengez-la!

Et elle n'osait lever les yeux; en sentant les mains plus lourdes de son père, elle relevait la tête et les bras retombèrent inertes de chaque côté du fauteuil... Elle regarda son père, et jeta un cri en se dressant épouvantée. Le capitaine Antoine de Soizé était mort... Folle de douleur, se reprochant la mort de son père, la malheureuse enfant criait, sanglotait et voulait mourir... Les voisins, accourus à ses cris, cherchaient à la contenir; mais rien ne saurait dépeindre l'état dans lequel était la malheureuse jeune fille, dont nos lecteurs ont pu juger, au reste, l'ardeur et l'énergie. Elle se roulait sur son lit, arrachant ses cheveux, blasphémant, proférant des menaces, répétant un nom inconnu des femmes qui cherchaient à la consoler et qui se regardaient entre elles, effrayées de l'intensité de cette douleur.

La secousse produite par la mort de son père la força à prendre le lit le soir même; elle passa tout un jour dans les plus atroces douleurs: il semblait qu'un être refusait de naître dans cet appartement occupé par la mort... À l'heure où, évitant de faire du bruit, on enlevait le corps du capitaine Antoine de Soizé pour le conduire à sa dernière demeure, Madeleine retombait presque mourante sur son lit en mettant au monde un fils qui mourut le soir même.

Pendant dix jours, la malheureuse jeune femme fut entre la vie et la mort, et les soins ne lui manquèrent pas... C'est Pierre qui la faisait veiller; lorsqu'elle put sortir, il la fit aussitôt venir à Charonne, où elle acheva de se rétablir en s'occupant de la petite Jeanne... Les terribles épreuves par lesquelles la malheureuse avait passé augmentèrent encore sa haine, et Pierre s'en réjouissait; car, dans ses moments de défaillance, c'était elle qui le poussait à la vengeance.

--Madeleine, le misérable va subir le châtiment; à l'heure où je vous parle, la punition commence...

Madeleine releva la tête, interrogeant, le sourcil froncé.

--Fernand, vous le savez, a continué sa vie épouvantable, ne reculant devant aucun moyen pour satisfaire à ses désirs... Il aimait la vie grande, il l'a eue; il n'avait jamais aimé véritablement, il a aimé, il est fou d'amour.

--Je sais tout cela..., et la vengeance?...

--Hier, il est rentré chez lui au milieu de la nuit: je l'attendais dans sa chambre...

--Vous!...

--Il a reculé devant moi comme devant un spectre..., et j'ai soulevé les rideaux de son lit pour lui montrer sa femme, son idole, endormie dans les bras d'un autre.

--Eh bien? demanda Madeleine, l'oeil ardent.

--Il a jeté un cri épouvantable; pour se soutenir, il dut s'accrocher à la cheminée, le regard fixé sur les deux amants... Ceux-ci s'éveillèrent, et la femme coupable, celle qu'il aimait, criait à son complice: Tue-le! tue-le!

--Ah! Dieu juste, fit Madeleine, vous lui rendez ce qu'il a fait aux autres!

--Les amants se sauvèrent, et alors qu'il pouvait avoir l'espoir de se venger, ce plaisir âpre de ceux qui ont beaucoup souffert, on est venu l'arrêter comme faussaire... Il est en prison, et chaque nuit il pensera que celle qu'il aime est avec l'autre.

--En prison!... Il sera jugé... et acquitté?

--Fernand sera condamné, sa vie finira au bagne: il est à jamais perdu, et il aura dans son existence de condamné la pensée constante que celle qu'il aime le trompe, qu'elle se moque de lui... Dans ses rêves, il les entendra rire, il a le châtiment auquel nous l'avons condamné; la vie avec la honte et le désespoir, l'amour, comme un vautour, lui déchirant le coeur...

--C'est sans regret, sans remords, que j'apprends sa peine... Je ne sens en moi que de la haine.

--La moitié de l'oeuvre est faite, à l'autre maintenant...

--Monsieur Pierre, pour...

--Ne prononcez pas son nom maudit...

--Pour elle, sinon le pardon, au moins l'oubli...

--Non... Est-ce que vous avez oublié, vous?

--Moi, j'aurais pu avec le temps oublier s'il n'était venu s'ajouter, à la faute commise par moi, la mort de mon père, le brave et loyal soldat, emportant dans l'éternité son nom flétri par son enfant... Jamais je n'oublierai, jamais je ne pardonnerai la mort de mon père!...

--Moi, jamais je ne pardonnerai ma vie brisée; jamais je ne pardonnerai cette trahison, cette lâcheté;... jamais je ne pardonnerai ce doute qui me ronge en regardant le seul être que j'aime, Jeanne; ce doute qui revient sans cesse troubler mes pensées: Est-elle bien ma fille?... Et alors, il me semble que je serais capable de tuer la pauvre enfant.

--Oh!...

--Pourtant je l'aime!... ma fille... la sienne. Oh! à cette pensée, toute ma haine, toute ma rage revient. C'est ma vie tout entière qu'elle a empoisonnée, c'est sa vie tout entière qui doit payer la mienne... Larmes pour larmes, sang pour sang, rien ne m'arrêtera, j'irai jusqu'au bout, sans pitié...

--Elle fut coupable, monsieur Pierre; car, si l'épouse avait une heure d'égarement, la mère devait s'arrêter sur la voie fatale... Mais la femme, c'est la faiblesse: elle peut à certaines heures être la victime de sa nature... Le coupable, c'est l'ami indigne abusant de ces heures, pour apporter la honte et le désespoir. Croyez-vous que par la mère vous n'avez pas assez puni l'épouse?

Pierre, les poings serrés, la tête baissée, abîmé dans ses sombres pensées, ne répondait pas. Madeleine continua.

--Vous avez une volonté de fer... Je ne vous dis pas: oubliez, pardonnez; je vous dis: Ne punissez pas, laissez-la... Et puis, est-il possible qu'un homme s'attaque à une femme? Ah! avec Fernand, c'était la lutte; mais avec elle, c'est l'écrasement, c'est le crime...

--C'est le châtiment..., dit Pierre d'une voix sourde.

--Le châtiment n'est-il pas déjà terrible? Veuve et mère, et l'enfant perdu!...

Pierre redressa la tête.

--Madeleine, depuis le jour fatal, vous m'avez vu sans cesse; est-ce que mon coeur a battu? M'avez-vous vu chercher d'autres amours?... Je suis resté austère, chaste... C'est qu'il y a là un amour profond, un amour puissant que rien ne peut arracher. Geneviève fut une infâme..., mais je l'aime; Geneviève fut une ingrate..., mais je l'aime; Geneviève n'avait pour moi ni amour ni amitié, mais je l'aime, je l'aime, entendez-vous?... J'ai pour elle du mépris, de la haine, et je l'aime, et je ne sais si, me trouvant devant elle, je ne la prendrais dans mes bras pour l'étouffer ou pour l'embrasser... Cet amour, que je ne puis arracher de moi et contre lequel ma raison, mon honneur protestent, cet amour devient de la haine... Non! j'ai trop souffert pour pardonner, et je ne suis pas assez maître de moi pour oublier.

--Mais que voulez-vous donc?...

--Qu'elle meure! Et peut-être irai-je avec son enfant prier et pleurer sur sa tombe.

--Monsieur Pierre, continua Madeleine, au nom de Jeanne, pitié pour la mère...

--Je vous en supplie, Madeleine, je vous en supplie, ne mêlez jamais le nom de l'enfant au souvenir de la mère.

--Pitié, au moins... Dieu pardonne, lui...

--Qu'en savez-vous? qui vous dit que la mort est le pardon, et qu'il n'y a pas l'éternité pour le châtiment?...

Puis changeant brusquement...

--Madeleine vous êtes vengée... Ne parlons jamais de tout ceci; c'est seul que je veux agir...

--Prenez garde!... c'est vous qui allez devenir criminel...

Pierre haussa les épaules.

--Comme le bourreau!... Adieu, Madeleine, laissez-moi... et retournez près de Jeanne.

Et comme, tout fiévreux, il se promenait dans la chambre, elle dit à mi-voix en sortant:

--Pauvre homme!

Et Madeleine de Soizé sortit de la chambre, attristée par cette grande douleur, épouvantée par cette haine, mais respectueuse devant cette force de volonté. Pierre, sombre, restait l'oeil fixe, sans regard, la pensée tout entière sur le but qu'il poursuivait.

Pendant ce temps Simon obéissant s'était rendu à Montmartre dans la rue étroite où le vieux Rig résidait depuis qu'il avait été chargé de jouer plusieurs rôles dans le drame de Pierre Davenne. Il apprit que le sauvage avait couché là; mais il était sorti au lever du jour. Sa vie, avait-on dit, était très régulière depuis quelque temps, et il était probable qu'il ne tarderait pas à revenir; assurément il

devait être dans le quartier! Simon ne fut pas embarrassé; il avisa, en face de la maison de celui qu'il venait chercher, un bureau de tabac augmenté d'un débit de liqueur.

La grande salle du premier étage était occupée par un billard.

Simon se dit aussitôt:

--Le vieux gredin tire des bordées dans les environs... Espère! espère! J'entre là, je monte au premier, je me mets de quart à la fenêtre... Il y a des munitions dans le dessous... Espère! espère!...

Il entra dans le débit de tabac, renouvela sa boîte de «pralines» et dit à la marchande stupéfaite:

--J'espère un ami, je monte dans le dessus... Et je me place en vigie... Il faut de l'oeil... faites-moi servir un verre pour brûler le quart...

--Qu'est-ce que vous demandez... un petit verre?

--Envoyez-en un grand... et qu'on oublie la bouteille... Si la vieille carcasse fait des escales, il n'abordera peut-être pas avant la soupe... Espère! espère! Je vas me monter.

Et, ainsi qu'il le disait, au grand ébahissement de la débitante, ayant renouvelé sa praline, il monta au premier étage... Les longues, les éternelles heures passées à bord, devant l'immensité muette, avaient rendu l'ancien matelot patient. Il prit un siège, se mit à califourchon dessus, et accoudé sur le dossier, le menton dans ses mains, le visage si près de la vitre que son haleine la couvrait de buée, il guetta l'arrivée du vieux Rig. Sur une table près de lui le garçon avait placé une bouteille de cognac et le verre.

La bouteille était presque vide et la nuit tombait, lorsque Simon se leva de son siège, pour descendre renouveler ses munitions... La marchande de tabac, très intriguée et peu rassurée par cet homme qui depuis le matin était dans la maison et qui à chaque demande du garçon n'avait répondu que:

--Espère!... espère! file dans ta cale,... fit un effort pour lui demander:

--Mais, monsieur, qu'est-ce que vous guettez donc?

--Espère! espère... C'est le vieux marsouin d'en face... Je l'attendrai plutôt jusqu'à demain.

La perspective d'avoir jusqu'au lendemain ce singulier consommateur semblait ne point charmer du tout la vieille dame; elle dit naïvement:

--Marsouin? je ne connais pas ce nom-là dans le quartier.

D'abord Simon crut que la vieille débitante voulait se moquer de lui; il la regardait avec son gros rire, qui fit tant l'effet d'une grimace à la marchande de tabac qu'elle se rejeta en arrière... et Simon, se disant qu'on voulait rire, fit par-dessus le comptoir des feintes d'armes avec la main sur le corsage abondant de la débitante scandalisée, qui se reculait en tapant ferme sur les doigts de fer du matelot.

--On veut donc rire, la maman?

--Assez! Voulez-vous vous taire, polisson!... A-t-on jamais vu?... Où vous croyez-vous?...

C'est en se tordant de rire que le matelot s'écria:

--Espère! espère!... Alors, il ne s'appelle pas Marsouin... C'est le vieux Rig dont je parle...

La vieille dame ne répondit plus. Ce fut le garçon qui dit:

--Ah! je ne sais pas si c'est son nom...; mais ce doit être cette espèce de vieux hibou d'en face.

--Oui, fit la débitante avec dégoût, ce doit être votre ami... Un vieux sale...

--Vieux sale... c'est lui...

--Ah bien! fit le garçon, vous ne le verrez pas... Il sort d'ici...

--Comment! d'ici?...

--Absolument... il a acheté un timbre-poste. Il avait une petite valise...

--Une petite valise... Il se sauve... Espère! espère! Je te vas mettre le grappin dessus.

Et d'un bond Simon sortit de la boutique, laissant étourdis, effrayés, et la patronne et le garçon.

Il faisait presque nuit; toute la journée le matelot était resté là, solide au poste... et il avait perdu son temps. Mais Simon n'était pas homme à ne pas exécuter les ordres de son lieutenant. Pierre Davenne lui avait dit:

--Va me chercher Rig...

Et mort ou vif, Simon ramènerait Rig...

Où allait-il à cette heure? Il aurait été bien embarrassé pour le dire lui-même... Il allait chercher Rig, et il causait se disant pour se

consoler, en changeant sa praline de joue:

--Espère! espère! je t'aurai, ancien.

Arrivé en courant sur les boulevards extérieurs, il lut sur l'omnibus: _Montrouge_. Ce fut comme une révélation. Rig se sauvait; mais assurément, avant de se sauver, il devait rentrer dans l'étrange demeure où il l'avait trouvé. Simon courut après la voiture, et, donnant ses trois sous au conducteur en s'élançant sur l'impériale, il s'écria dans son bon rire:

--Ouf! là, dans la hune!

Il se mit près du cocher. Cinq minutes après il lui offrait une praline... Dix minutes après il était presque debout, un genou sur la banquette, les mains sur la rampe, se tenant de face dans la direction de la voiture et la tête presque sur l'épaule du cocher... Ils étaient déjà très amis... Simon lui racontait que, dans ses voyages, il avait été dans un pays où les chevaux avaient un siège naturel sur la croupe; en achetant la bête, on avait à la fois le cheval et la voiture... On pouvait y tenir trois... Le cocher lui demanda s'il y avait une capote. Simon faillit se fâcher, mais ce fut l'affaire d'une seconde; il continua en racontant qu'avec la crinière intelligemment nattée, on se faisait les guides...

Arrivé à Montrouge, il paya une bonne bouteille à son voisin... d'une heure... et lui fit jurer qu'ils se reverraient; puis ils se dirigea vers le bizarre village où nous avons déjà mené le lecteur.

XXII

DE L'AIMABLE FAÇON DONT LE VIEUX RIG RENDAIT SES COMPTES.

L'étrange village que nous avons dépeint, situé au-dessus de Montrouge, et où campaient pendant la mauvaise saison tous les banquistes forains, était sans dessus dessous depuis quelques jours. Les fêtes et les foires de village commençaient partout, et chaque jour c'était dans une direction nouvelle. Les bouges, abandonnés, restaient ouverts, sans portes, sans fenêtres, désolés; les niches se vidaient; les animaux partaient. Le vent allait pouvoir entrer libre partout, avec la pluie, lavant et assainissant pour la saison nouvelle les huttes des nomades.

Les chariots, comblés des ustensiles baroques de la vie foraine, partaient, cahotant dans les ornières profondes et balançant rudement dans les cahots les Vénus à moignons, les géantes et les femmes à barbe veulement couchées au sommet, servant d'appui, pour empêcher le vent d'enlever les loques de la baraque.

Le petit nain était parti, le grimacier était parti, les Hercules et la Vénus étaient partis; Georgeo le bohémien, qui avalait les sabres, était parti. Depuis la veille, le vieux Rig donnait à manger à son cheval-ombre: il ne lui donnait plus des paillassons et des vieux chapeaux de paille, il lui donnait du foin et de l'avoine comme à une bête naturelle; depuis la veille, sa tanière s'était rouverte, et seul, il empilait dans sa grande voiture _entre-sort_ toutes les étrangetés qui composaient son mobilier. On n'entendait de tout côté que le bruit des marteaux et les rires joyeux des banquistes, heureux de reprendre la vie nomade qui était une condition de leur santé. Ils étaient heureux: ils allaient marcher au grand soleil, sur les longues routes, les pieds blancs de poussière, bien libres, bien

indépendants, s'appartenant enfin, n'ayant plus pour loi que leur volonté.

Georgeo, au contraire, avait conservé jusque dans son départ sa nature sombre et silencieuse; Georgeo ne parlait à personne dans le campement de Montrouge, qu'à la belle Iza, la servante du vieux sauvage, et tous avaient remarqué que, depuis la fuite d'Iza, Georgeo était devenu plus taciturne.

Georgeo n'avait rien dit à personne, et la nuit précédente il était parti. Le lendemain, la porte de son chenil, contrairement aux autres, était fermée, la fenêtre clouée et la voiture partie. Cela n'étonna personne.

Avec la nuit revint le silence; ceux qui ne devaient partir que le lendemain allèrent passer la dernière nuit dans leur tanière, s'empressant de dormir tôt et bien, pour être levés avant le jour et hâter le départ. Le silence enveloppait le petit village. Seul le vieux Rig le troublait par le heurt de ferraille des harnais qu'il mettait à son cheval.

Rig attelait sa voiture bien pleine, et le grand cheval avait de longs hennissements; il était encore étonné du changement survenu dans son alimentation, et ce n'est pas sans crainte que, se voyant attelé, il se demandait de quel travail il allait payer ça... Le vieux Rig était fiévreux: il se hâtait, il était agité, il semblait craindre quelque chose.

Il avait attaché son chien sous sa voiture, le cheval était attelé, il n'avait plus qu'à monter sur le siège et partir; avant il rentra dans son chenil et, la lanterne de sa voiture à la main, il éclaira tous les coins, s'assurant qu'il n'oubliait rien. Il allait sortir, lorsqu'il vit devant lui dans l'encadrement de la porte, lui barrant le passage, la haute silhouette d'un homme. Rig n'était pas un timide: il se recula

aussitôt et leva sa lanterne dans la direction de la porte, pour voir qui se présentait ainsi. C'était Georgeo, qui lui dit d'un ton bref:

--Il était temps, Sauvage! une heure plus tard, et le vieux voleur était parti...

Le vieux Rig, en reconnaissant celui qui lui parlait, avait aussitôt éteint sa lanterne. Ainsi placé absolument dans l'ombre, il n'était pas vu et voyait la silhouette de Georgeo se détacher plus noire sur l'obscurité moins intense de la nuit... Et, pour dépister le grand Geo, il se glissa sans bruit, comme une couleuvre, de l'autre côté de la pièce.

--Rig, dit Georgeo, tu avais comploté avec Iza de me voler. Vous avez reçu l'argent; rends-moi ma part, vieux, et je te laisse vivre...

--Je n'ai pas ta part...

--Alors tu l'as remise à Iza... Mène-moi où tu caches Iza...

--Ne viens pas m'ennuyer de tes mensonges... Geo, va retrouver la fille... et laisse le vieux Rig...

--Le vieux Rig me rendra mon argent ou il mourra...

--Comme ça, fit le vieux Rig narquois.

--Vieux Rig, je pardonnerai à ton âge; mais rends-moi l'argent.

Le vieux Sauvage, blotti dans son coin, ne répondit pas; il manoeuvrait pour en finir, car il avait vu, avec ses yeux de chat, un revolver dans la main de Geo. Il se glissa dans l'angle où il s'était retiré d'abord et dit:

--Geo est un grand niais d'être venu se fâcher avec Rig...

Il vit que Geo étendait le bras dans la direction d'où la voix était partie, il se recula aussitôt. Geo faisait un pas pour être plus près de celui qu'il cherchait, et il demanda pour entendre sa voix et diriger son coup:

--Vieux Rig, veux-tu nous entendre et ne point garder toute la somme?

Le vieux Sauvage avait tiré de sa ceinture un long couteau à large lame, semblable à un coutelas de boucher: il se glissait derrière le grand Geo et, pour tromper celui-ci, il jeta sa lanterne dans le coin qu'il venait de quitter. Geo tira dans la direction d'où il avait entendu du bruit... En même temps, il sentait comme un coup de poing dans le dos: il voulut se retourner pour se défendre; mais il étouffait, son arme lui échappa des mains, et, sans qu'il pût prononcer une parole, il tomba comme une masse, la face contre terre.

Le vieux Rig, qui s'était reculé dans le coin du bouge où il avait jeté sa lanterne, la rallumait vivement.

Dès qu'il eut de la lumière, il alla attentivement regarder le cadavre... Il avait oublié le couteau dans la plaie; il l'y laissa pour éviter le sang... Étant sorti pour s'assurer que personne n'avait rien entendu autour d'eux, il rentra; comme c'était un homme soigneux que le vieux sauvage, tout en réfléchissant à ce qu'il allait faire du cadavre afin de n'être pas recherché le lendemain, il fouillait les poches du grand Geo, prenait une poignée de louis qu'il avait dans sa ceinture,--les louis qu'Iza avait apportés quelques jours avant son mariage,--et le portefeuille crasseux qui contenait ses papiers. Il disait tout bas, le vieux Rig:

--Pour tout le monde, il est en route! sa cabane ne sera pas rouverte avant le retour habituel, dans six mois... C'est ça! Grand Geo,

tu vas reposer dans ton lit, plains-toi donc?... Le gourmand qui voulait sa part...

Le vieux sauvage éteignit sa lanterne et se glissa à travers les cahutes. Arrivé devant celle de Geo, il tira de sa poche un instrument, qui ne le quittait jamais, à peu près semblable à celui dont se servent les dentistes pour l'extraction des dents. Lorsqu'on lui en demandait l'usage, il disait même qu'il l'employait à cet usage, et, le glissant dans la serrure avec une vivacité et une adresse prodigieuses, il ouvrit la porte.

Il courut aussitôt à sa voiture... Il caressa son cheval en disant:

--Nous allons partir, Jupiter...; tout à l'heure, mon vieux...

Le chien sous la voiture eut un grognement...

--Qu'est-ce que c'est, Radis? fit à mi-voix Rig fronçant les sourcils et regardant autour de lui... Tout était calme, il caressa le chien qui se recoucha en attendant...

--Rien! une fausse alerte!... Celui qui viendrait me déranger à cette heure n'aurait pas de chance, grogna le vieux en dardant son regard fauve.

Il rentra dans sa baraque, prit le corps de Geo,--nous avons dit que Rig était d'une force extraordinaire;--il l'enleva comme une plume, les pieds battant d'un côté, la tête et les bras de l'autre, évitant de se tacher de sang, et il courut jusqu'à la demeure du misérable. Arrivé, il se mit à genoux et étendit le corps par terre; il allait se relever lorsqu'il reçut un choc effroyable sur la tête; il se dressait, mais il sentit ses bras pris dans une corde; il voulut se débattre, mais on était couché sur lui et on le ficelait. Le vieux Rig était pris; il n'osait crier, il sacrait d'une voix sourde en bavant de

rage. Il ne fut pas longtemps avant de savoir à qui il avait affaire en entendant:

--Espère! espère! vieux coquin... Ah! on veut manger tout, à soi seul... Vieux gabier, potence à l'ail, tu vaux cher... Quelle chance, hein! que je fasse bien les épissures. Es-tu gentiment ficelé?... Vieux sauvage, si je t'ai cassé quelque chose..., espère, espère, nous ne le perdrons pas: tout est attaché solidement.

--Simon..., tu payeras cher ta trahison...

--Comment, vieux coquin... Ne redis pas ce mot-là, je te colle des pichenettes sur le nez... Vieille carcasse à potence; pour une fois que l'on a confiance en toi.--C'est vrai qu'il fallait être naïf.--Je le disais au lieutenant... Le pauvre garçon qui vient te réclamer ses sous, et tu le tues... Tu vas être lourd à emporter; dis donc, sauvage, si j'allais chercher les gendarmes... Ce sera pour une autre fois,... le lieutenant veut te parler... Comme je ne te déshabillerai pas... ça te va bien les ficelles... Je ferai les gestes quand tu parleras... Espère! espère!

Et en disant ces mots, Simon ficelait absolument ainsi qu'une momie le vieux Rig... encore abruti par le coup de poing que le matelot lui avait appliqué sur la tête pour annoncer son arrivée.

--Tu n'as pas été gentil avec Georgeo... Ah! vieux polisson, peut-être que tu étais jaloux à cause de la sauvage... Mais faut dire aussi que tu n'es pas galant avec elle. Si c'est comme ça que tu entretiens celles auxquelles tu portes intérêt... Allons, Rig, maintenant nous allons rendre notre visite, sois aimable. Et le matelot prit Rig comme un ballot et l'emporta sur son épaule. Il sortait; le vieux sauvage, prudent, dit:

--Simon, ferme la porte.

--A-t-il une tête! il pense à tout; tu ne veux pas que ton ami Geo s'enrhume. Et, obéissant, il ferma la porte.

Simon était un minutieux: il s'assura que la porte était bien fermée, et il dit alors au vieux Rig:

--Tu peux être tranquille, te voilà pour six mois absolument à l'abri... S'il prenait l'idée à Simon d'être désagréable au vieux coquin qu'il a pour camarade... il n'aura qu'à aller prier la police d'ouvrir la porte; mais le sauvage est trop intelligent pour obliger un ancien à le dénoncer... N'est-ce pas, vieux coquin?

Et Simon courait portant sa momie vivante sur l'épaule. Arrivé près de la voiture Radis grogna, menaçant; heureusement il était attaché... Simon présenta au chien la face du vieux Rig.

--C'est ton maître que tu veux... Renifle ça et taisons-nous.

Le chien, en sentant son maître, frétilla gaiement de la queue et se tut. Simon alla étendre son ballot,--le sauvage,--dans la voiture, derrière la banquette.

--Vois-tu, je te couche là, la tête de ce côté pour que nous puissions causer en chemin, tu pourrais t'ennuyer en route! Tu es bien comme ça? Attends, voici une couverte, pour que tu aies la tête haute... C'est moi qui vais conduire... Tu n'oublies rien? Parle avant le départ... pendant que je vais me chausser... Tu n'avais pas remarqué que j'étais pieds nus... Je vais te conter ça, sauvage...

Et Simon, ayant couché Rig sur la banquette, avait été prendre ses souliers dans un coin; il s'était assis sur le marchepied de la voiture, et se chaussait; il continua:

--Je te cherche depuis ce matin... Je m'étais dit: Espère! espère! Je l'aborderai bien par delà le jour, le vieux. Rien... J'arrive juste au

moment où tu déménages, je te vois, le chien se met à crier... je me cache et me déchausse... je change de vent et j'arrive juste au moment où tu portais ton dernier paquet... mais pas dans ta voiture... Là, maintenant, nous allons partir...

Simon était chaussé; il grimpa dans la voiture, s'y mit bien à son aise; il ramassa les guides; voyant dans l'ombre se dessiner la silhouette maigre et aux angles aigus du vieux cheval, il s'écria:

--Dis donc, sauvage, c'est pas un cheval mécanique? il marche tout de même?... Il lui faudra plus d'avoine que de coups de fouet... Attends, ma vieille, c'est pas parce que les gens sont dans le malheur qu'il faut laisser jeûner le pauvre monde... Nous allons te donner un bonbon, vieux gourmand.

Et Simon fouillait dans sa boîte à pralines, renouvelait sa provision personnelle, et en offrant au vieux sauvage forcément immobile:

--Ouvrez la bouche et ne mordez pas... ou sans ça... je tape! Là! vois-tu ça, ça console! Hue! et il fouetta le vieux cheval qui partit joyeusement.

Rig disait:

--Où vas-tu?

--Tu t'en doutes bien, vieux coquin; je te conduis chez le lieutenant... Comment, vieux gourmand, tu voulais tout, tout pour toi tout seul!... Tu laisses cette pauvre petite Iza, la petite sauvagesse, dans la misère... Georgeo, il n'y a plus rien à dire: tu lui as fait un sort...

Le vieux Rig, muet, les yeux fermés, s'abandonnait, feignant de dormir: il n'ouvrait l'oeil que lorsqu'il sentait tourner la voiture,

pour regarder la direction suivie, craignant toujours que Simon n'allât le livrer aux agents. Simon, qui n'aimait pas la solitude, causait avec Rig, comme si celui-ci avait été assis près de lui; le vieux sauvage restant dans son mutisme, il alternait et parlait quelquefois au cheval. Il ne faut pas croire que Simon fût un automédon de premier ordre; à chaque tournant de rue il accrochait le trottoir, et il sacrait bien comme le diable, se tenant à _l'avant_ ainsi qu'il disait, tenant son fouet comme s'il pêchait à la ligne, regardant avec terreur les lumières des voitures qui s'avançaient devant lui...

--Bon sang... En v'là un qui va m'aborder!... Et vire donc, eh! vieille carcasse... Aïe! aïe donc, mais va donc, t'as la barre en dedans... et potence à l'ail!... tu vas m'accoster. Appuie donc à bâbord... appuie donc... Quoi que tu dis!... Espère! espère!... On a l'oeil... Hue donc!

Puis, revenant à Rig lorsque la chaussée était libre:

--Tu vois, ma vieille, tout ça, ça ne sait pas conduire! oh! si ça avait flotté comme nous... Vieux sauvage, tu le vois, il ne faut jamais faire des bêtises avec Simon... sinon, ça tourne mal... Tu te croyais malin, tu te disais: Simon est une vieille plie..., bête comme une morue... Eh bien, tu vois, ma pauvre vieille... Simon est solide au poste... l'oeil au quart... Le lieutenant a dit: Il faut que tu me ramènes le vieux sauvage avec l'argent... Tu vois, je t'amène avec tout ton bazar... Hein! et ça a été vite... On tournait une rue et les roues de la voiture montaient sur le trottoir, une autre voiture barrait le passage; Simon se dressa et levant le fouet en criant pour répondre aux injures du cocher:

--Qu'est-ce que tu dis?... Appuie à bâbord, sale marsouin; appuie ou je t'aborde et je te coule.

Lorsque Simon arriva à Charonne, il fit entrer la voiture dans la longue allée, dit au nègre de dételer le cheval et, chargeant sur son épaule le corps ficelé du vieux sauvage, il le monta dans la chambre de Davenne.

--Qu'est-ce que cela? fit Pierre en voyant son matelot et son singulier colis.

--Mon lieutenant, on fait ce qu'on peut: il n'était possible à amener vivant que comme ça...

--Il a refusé de venir?

--Je ne le lui ai pas demandé... Mais comme il serait gêné pour parler, je vais vous raconter la chose en deux temps. Voici...

Et Simon raconta son expédition dans tous ses détails... Il termina:

--Le grand point était de venir avec son sac... Vous voyez qu'il a encore été gentil, le vieux coquin; il m'a prêté sa voiture... je crois même qu'il m'aurait peut-être invité à prendre un verre; mais c'est parce qu'il était certain que je refuserais... Il ne s'agit plus que de faire une perquisition dans la voiture.

Rig eut un regard de haine.

--Ne nous fâchons pas, sauvage. Simon ne touche qu'aux choses propres, il ne te prendra rien.

Davenne regardait attentivement Rig; il avait vu ses yeux pleins de flammes, il lisait sur le visage du vieux misérable de quelle rage l'avait empli la réussite de Simon. S'adressant à son matelot:

--Simon, rends-le libre...

--Espère! espère! le sauvage, tu vas te retrouver sur pied...

Et, obéissant à son maître, il dénouait rapidement les cordes. Lorsque Rig fut debout, son premier mouvement fut de porter les mains à sa ceinture sous sa houppelande, en même temps que son regard fauve regardait en dessous le matelot... Celui-ci éclata de rire en disant:

--Comment, vieux phoque, tu crois que j'avais laissé tes joujoux après toi?... Bébête, va... Tu sais bien que depuis quelques mois nous faisons campagne ensemble,--et il montrait un couteau et un revolver.

--Rig, dit froidement Pierre, lorsque j'ai été te chercher et que je t'ai demandé ce que tu voulais, c'est toi qui as fixé les conditions?

--Oui, maître, fit le vieux matelot, courbé, comme humilié et regardant en dessous.

--Ai-je tenu mes engagements?

--Oui, maître..., et je ne réclame rien!

--Lorsque je t'ai fait revenir avec Iza... pour jouer le rôle de Zintsky, tu m'as dit que tu risquais ta liberté; qui a fixé le prix?...

--Moi! maître!

--Tu m'as amené Iza, tu m'as amené Georgeo, et chaque fois ai-je payé tes services?

--Oui, maître.

--Tu as aujourd'hui beaucoup d'argent, Rig; tu vis sobrement et la somme que tu as aujourd'hui est pour toi plus qu'une fortune...

Pourquoi ne veux-tu pas finir la vie odieuse que tu mènes? Pourquoi veux-tu voler même tes frères?

--Pourquoi? Parce que Rig est vieux et qu'ils sont jeunes;... qu'Iza sera toujours riche maintenant..

--Rig, je lis dans ton regard; prends garde. Celui qui est capable de faire ce que tu as fait gardera peu de mesure; je connais pour te faire obéir certaine histoire arrivée à bord de la _Souveraine_...

Le vieux sauvage baissa la tête...

--Aujourd'hui, Rig, si je pouvais seulement penser que tu devinsses ingrat avec moi, que tu oubliasses ton serment et que tu devinsses traître; enfin, si cette pensée me venait, j'enverrais ton signalement au bas du rapport du capitaine de la _Souveraine_, au procureur impérial; je l'inviterais à passer par ton cloaque de Montrouge, et, lorsqu'il aurait vu le corps du grand Georgeo, je lui dirais le nom du coupable. M'as-tu compris?

--Si le maître parlait..., moi aussi je parlerais.

--Et que dirais-tu? fit Davenne en se levant hautain et croisant les bras. Simon clignait de l'oeil et troussait ses manches, s'apprêtant, au premier signe, à sauter sur le sauvage.

--Je me suis fait mourir..., puis tu m'as sauvé..., et j'ai renoncé à voir tous ceux que je connaissais. Qu'y a-t-il à dire à cela?

--Alors que craignez-vous?...

--Je veux que tu comprennes que je n'ai rien à craindre. Il ne me plaît pas qu'on sache que Pierre Davenne est vivant; mais il n'y a là ni délit ni crime... Souviens-toi donc que je ne relève que de ma conscience et non de la justice... Mais, autour de ce que tu sais, je

veux le silence;... entends-tu, le silence? Sinon, Rig, je l'obtiendrai violemment...

Il y eut une pause pendant laquelle Rig, muet, attendait les yeux baissés. Pierre reprit:

--L'or de Georgeo est à toi avec le sang qui le tache...; mais tu vas rendre la part d'Iza... Où est-elle?

--L'argent d'Iza est à moi!...

--Que dis-tu? demanda sévèrement Pierre, qui d'un signe ordonna à Simon de sortir. Simon cligna de l'oeil semblant dire qu'il comprenait, et il sortit.

--Je dis... Je vous ai servi, vous m'avez payé..., je n'ai rien à vous réclamer... Mais vous n'avez rien à voir dans ce qui regarde Iza... Vous ne connaissiez pas Iza: elle était chez moi; c'est moi qui l'avais arrachée des mains de ceux qui la voulaient prendre; c'est moi qui l'ai amenée à Paris, c'est moi qui l'ai nourrie... Iza était ma domestique, et dans son pays on dirait mon esclave... C'est pour moi qu'elle travaillait lorsque je l'ai amenée chez vous, et ce qu'elle a gagné est à moi. Rig est vieux... Rig a eu assez de mal à gagner sa vie, à assurer le pain de ses vieux jours. Iza était une pauvrette bonne à rien... et Rig l'a prise quand même... Mais si le vieux Rig l'a prise, ce n'est pas pour rien, c'est qu'il avait un but: il savait qu'un jour Iza lui payerait largement ce qu'il avait fait pour elle...

--Ainsi, tu veux dire que la somme qui revenait à Iza, suivant nos conventions, t'appartient; je t'ai donné cinq mille francs pour ton expérience, cinq mille francs pour jouer le rôle de vieux Moldave, cinq mille francs pour achever l'affaire d'Auteuil... et aujourd'hui tu n'es pas satisfait...

--Iza était ma servante...

--Lorsque j'ai chargé Iza du rôle qu'elle a joué..., je t'ai payé encore; tu l'oublies, et la misérable petite n'a consenti à prendre le nom du coquin qu'à un prix arrêté entre nous... Est-ce qu'aujourd'hui tu es responsable, toi, de ce qu'a fait Iza?... Et tu oublies toujours Georgeo: c'est toi aussi, toi qu'il haïssait cependant, qui me l'as fait connaître... Rig, je ne m'occupe pas de Geo, mais tu vas rendre la part d'Iza.

--Personne ne reprendra à Rig l'argent qui est à lui... Là-bas, il m'a surpris; mais ici, je suis libre.

Et comme Rig semblait se redresser, qu'il avait déjà regardé, deux fois autour de lui--comme le fauve, prêt à s'élancer, cherche la voie qu'il suivra,--calme et froid, Pierre ouvrit le tiroir d'un meuble, en sortit un long revolver et en tira la baguette d'arrêt...; puis, le doigt sur la détente:

--Rig m'appartient... Il est chez moi, et sa vie est dans mes mains. S'il essaye de fuir, je l'étends à mes pieds.

En voyant le canon de l'arme dirigé sur lui, le vieux sauvage eut un tressaillement involontaire qu'il réprima aussitôt; il dirigea son regard sur celui de Pierre: il n'eut pas de doute sur l'exécution de la menace, mais il se redressa crânement aussitôt en disant:

--Je ne fuirai pas, vous lâcheriez la police à mes trousses; mais je ne rendrai pas la part d'Iza, elle m'appartient...

--Et si je te faisais arrêter?

--Vous ne le ferez pas... Vous n'avez pas à craindre la police..., mais vos intérêts vous obligent à ne pas le faire. Et en disant ces mots il regardait Pierre, il vit qu'il disait vrai.

Pierre dit brusquement:

--Finissons-en, veux-tu être tranquille...? Veux-tu que j'oublie ce que tu viens de faire? Garde la part de Geo. Rends la part d'Iza et pars ce soir pour ne plus mettre les pieds en France; car, dans trois jours, Rig,... dans trois jours, entends-tu? les intérêts que j'ai à ménager seront satisfaits... et je pourrais te livrer à la justice... Alors ce serait tout qu'il faudrait rendre, tout avec ta vie... Veux-tu?

Le front du vieux saltimbanque se plissa une seconde, ses yeux se fermèrent bien...; mais se domptant et raidissant les bras, les poings fermés, comme pour imposer nerveusement à lui-même sa volonté, il dit en serrant les dents:

--Non! non! l'argent est à moi... Et puis je ne crois pas à tout cela...

--Rig, réfléchis!

Le vieux coquin regarda autour de lui, la porte derrière était ouverte, le bras armé de Pierre était baissé; en une seconde il pensa que Davenne était incapable de le poursuivre pour une somme d'argent, qu'on voulait seulement l'intimider pour l'obliger à rendre l'or volé. Il répondit:

--Non! non, vous ferez ce que vous voudrez!... L'argent d'Iza, c'est le mien.

Et d'un saut prodigieux en arrière, il se trouva sur l'escalier, il glissa plutôt qu'il ne descendit, bousculant tout.

Il y eut un fracas dans l'escalier, suivi d'un bruit métallique qui fit aussitôt sortir Pierre Davenne la lampe d'une main, le revolver de l'autre. On entendait crier dans l'ombre.

--Ah! vieille potence, tu m'as abordé... Espère! espère!... ne te baisse pas, vieux gredin...ou je t'étrangle.

La lumière apportée par Pierre éclaira la scène. Simon tenait le vieux Rig au cou, et celui-ci cherchait à écraser le matelot sur les barreaux de la rampe; sur les marches de l'escalier, le petit sac de cuir de Russie tout garni de platine, éventré et duquel tombait, ruisselant sur le tapis qui couvrait les marches, un flot d'or... C'était la sacoche d'Iza que le matelot avait été reprendre dans la voiture du vieux sauvage...

Aussi, en voyant l'or qu'il avait caché pris par Simon, était-il décidé à en finir avec le matelot; mais si l'un était adroit, l'autre était plus jeune et plus fort.

Simon montait l'escalier tout fier, il tenait la sacoche, le trésor d'Iza; un large rire s'étendait sur sa grande bouche: c'est que, pour la retrouver, il s'était fait aider par le nègre, et à eux deux ils avaient tout bouleversé dans l'_entre-sort_. Chaque fois qu'une fiole lui tombait sous la main, Simon disait au nègre qui se nommait Ali:

--Tu sais, Rissolé, goûte pas à ça, ma vieille..., ça te rendrait pâle..., c'est de la poison.

Et les fioles du vieux Rig, si soigneusement rangées, allaient se perdre dans les chiffons.

Lorsque Simon avait trouvé le sac, lorsqu'il avait reconnu le premier cadeau que Pierre avait fait à Iza, il s'était écrié joyeusement:

--Espère! espère! tu peux atteler... j'ai l'affaire...

C'est alors que, content de sa trouvaille, heureux d'avoir entièrement exécuté les ordres de son lieutenant, il se précipita dans l'escalier, la petite sacoche dans ses bras, grimpant la tête en avant, dans l'ombre, habitué à la maison... C'est à ce moment que le vieux sauvage se sauvait, menaçant. La tête de Simon donna dans la car-

casse du vieux Rig, le choc eut pour résultat de faire tomber les deux hommes de côté; près de la rampe la sacoche, en tombant, creva, et l'or jaillissant tinta... Rig eut un éclat de rage.

--Potence à l'ail! avait crié Simon dans l'abordage.

Ce juron avait suffi à Rigobert pour savoir à qui il avait affaire...; le bruit de l'or, en tombant, lui avait appris ce que le matelot venait de faire, et, fou de colère, de rage, de haine et de lui-même, il cria:

--Ah! c'est toi... Je vais te finir là...

C'est alors que Simon, le reconnaissant à son tour, avait étendu ses longs bras et ses mains de fer avaient serré comme dans un carcan le col du vieux sorcier... Mais le cou de Rig était bien mince... et bien dur.

Alors Simon avait reçu un coup de poing, un coup de poing énorme; il avait heureusement frappé sur la joue gonflée, ça avait amorti le coup; mais la pression trop forte avait rendu «la praline» amère. Oh! alors, le vieux Rig gâtant ce que Simon disait qu'il y avait de meilleur dans la vie..., le vieux Rig était un homme perdu...; les doigts se serraient sur son cou...

Pierre Devenue parut...; il ordonna à Simon de lâcher le vieux Rig, qui tirait la langue...

Ce fut pour Simon un ordre difficile à exécuter, il regarda deux fois Pierre; son regard était suppliant... Pierre dit:

--Laisse Rig sortir d'ici; puisque tu as l'argent d'Iza.

Simon lâcha Rig, mais en lui disant tout bas:

--Toi, vieux gredin, tu abîmes ma nourriture...; nous nous retrouverons... Espère! espère!

Rig, souple, s'était laissé glisser; il avait déjà repris la sacoche; il ramassait sans bruit l'or sur les marches, semblant se retirer à reculons, humilié... Pierre descendit deux marches, lui plaça le canon du revolver sur le front en disant:

--Laisse l'or que tu as volé, misérable, ou cette fois, vieux brigand, je te fais sauter la cervelle.

Rig regarda en dessous, son regard se croisa avec celui de Pierre: il vit qu'il était condamné s'il n'obéissait pas; il descendit alors à reculons, grinçant des dents, n'osant dire haut les blasphèmes, les injures et les menaces qu'il grognait tout bas, bien convaincu qu'il suffirait d'une seconde d'hésitation pour que Pierre l'étendît sur le tapis tout ruisselant d'or.

Simon, au paroxysme de la rage, faisait tous ses efforts pour se contenir; il avait pris à pleine main dans sa boîte à praline... et il mâchait, il mâchait de rage, de colère, è croire qu'il voulait se mordre la joue.

Rig sortit. Quand la porte du vestibule fut retombée, il exclama le plus odieux blasphème... Il courut vers sa voiture, elle était attelée, il sauta sur son siège, et montrant le poing vers la maison, il s'écria menaçant:

--C'est ta condamnation que tu viens de signer là?... L'argent que tu as pris à Rig, il faut qu'il le regagne... Il le regagnera en vendant ta peau!... Hue! là, Jupiter, hue!... et il enveloppa son cheval d'un vigoureux coup de fouet.

XXIII

OÙ RIG RETROUVE UNE FAMILLE.

Le vieux Rig revint vers Paris, et, suivant le boulevard qui borde le Père-Lachaise, il arriva dans le quartier Saint-Maur; il connaissait dans la rue de ce nom un terrain vague, dans lequel il avait été autorisé à remiser plusieurs fois sa voiture; comme la voiture de Rig était également sa maison d'habitation, c'est dire qu'il avait habité le quartier déjà. Le soir même il était installé; le vieux cheval restauré se retrouvait à l'écurie, sous un appentis en planches, et si le râtelier était sobrement garni, il avait la ressource des hautes herbes qui couvraient le terrain et dans lesquelles Radis bondissait joyeusement.

Le vieux sauvage, enfermé dans sa tanière, le sourcil froncé, la bouche méchante, arrêtait le plan des nouvelles infamies qu'il devait commettre pour recouvrer la valeur de la somme qui lui avait été reprise, et pour se venger des humiliations qu'il avait subies.

Assurément, malgré tout ce qu'il avait dit, Davenne devait craindre que le secret de son existence ne fût révélé. Huit jours avant, Fernand aurait payé ses services ce qu'il aurait voulu; aujourd'hui, Fernand était entre les mains de la justice; toute tentative de ce côté risquait de compromettre le vieux sauvage et peut-être de l'envoyer rejoindre Fernand.

Il éloigna cette pensée. Une autre personne avait un grand intérêt à savoir que Pierre existait, que la scène mortelle n'était qu'une comédie: c'était la femme même de Pierre, Mme Davenne. C'est vers cette femme qu'il fallait diriger ses efforts; c'est elle qu'il fallait retrouver et à elle qu'il fallait vendre le secret le plus cher possible. Le sauvage pensait que Mme Davenne devait avoir une fortune

égale à celle de son mari, c'est-à-dire qui lui permettrait de payer cher une révélation de cette importance.

Une fois qu'il aurait l'argent nécessaire et lorsque la femme de Davenne commencerait les démarches pour s'assurer de l'existence de son mari, il s'occuperait de Simon, c'est-à-dire qu'il le dénoncerait dans une lettre anonyme comme ayant tout fait, ayant servi de témoin pour attester le décès; il ajouterait que Simon avait aidé Fernand dans ses escroqueries. Avec ça il était à peu près certain que celui qu'il qualifiait de traître irait finir ses jours dans une bonne prison. Tout bien arrêté dans son esprit, il sourit; il était content; il s'étendit sur son grabat et il s'endormit calme comme un juste qui a dignement rempli sa journée.

Il en rêva toute la nuit: il était payé le double de la somme qui lui avait été prise; il voyait Simon se traîner à ses genoux, lui demandant grâce, et il tirait la corde pour le pendre... Jamais Rig n'avait été aussi heureux... Du crime de la veille, du grand Geo couché dans sa bauge à Montrouge, pas la moindre pensée.

Oh! c'était un fort, le vieux Rig: quand il commettait une mauvaise action, la main tournée, il n'y pensait plus.

Il s'éveilla au matin calme et l'esprit léger; il ne dérangea rien dans sa voiture, étant décidé à hâter la petite infamie qu'il préméditait et à aller aussitôt le plus loin possible pour se mettre à l'abri de ceux qui n'allaient pas manquer de le rechercher, dès qu'ils s'apercevraient de sa conduite. Rig fit sa cuisine et, tout en déjeunant, il cherchait comment il pourrait retrouver Mme Davenne. La même idée qu'avait eue Séglin lui vint. Il allait se rendre rue Payenne; assurément, celle qu'il voulait retrouver ne demeurait plus là; mais, avec un peu d'intelligence, il interrogerait quelques

personnes du quartier, et il ne devait pas manquer d'avoir bientôt tous les renseignements qu'il demandait.

Pour être bien reçu, pour trouver des gens disposés à répondre, il fallait ne pas avoir l'air d'un vieux vagabond. C'est ce que pensa Rig, qui chercha une minute comment il allait se vêtir... Il fouilla dans sa grande malle et en sortit deux costumes très beaux, avec lesquels il avait joué le rôle du vieil oncle d'Iza, le vieux Zintski. Fernand n'étant plus à craindre, ne courant pas le risque de le rencontrer, le vieux Rig pouvait redevenir le Moldave millionnaire et faire de nouvelles dupes. Il s'habilla soigneusement et se fit le visage du rôle; puis, content de lui, il se dirigea vers la rue Payenne. Il alla naturellement dans la maison qui faisait face à l'ancienne demeure de Pierre et entra chez le concierge.

--Monsieur, dit-il, seriez-vous assez aimable pour me donner des renseignements sur deux personnes qui habitaient le quartier l'an passé et que des intérêts de famille me font rechercher?

En voyant l'air aimable, doux et le costume étrange de celui qui se présentait, le concierge s'empressa, lui offrit un siège et lui dit:

--Monsieur, je me mets entièrement à votre disposition.

--Vous vous souvenez peut-être des personnes qui habitaient le petit pavillon en face de chez vous?

--Oui, monsieur, parfaitement: M. Pierre Davenne.

--C'est cela même.

--M. Davenne est mort.

--Je sais cela; mais je voudrais savoir où réside maintenant sa veuve.

--Ma foi monsieur, cette question m'a déjà été faite dernièrement... Nous l'ignorons absolument; mais en allant chez le notaire de la famille, qui demeure près d'ici, vous serez assurément renseigné.

Le vieux Rig avait une antipathie particulière pour tous les officiers ministériels: il n'aurait jamais osé aller chez le notaire de celui qu'il avait fait disparaître de ce monde; le vieux était prudent: il n'était pas certain,--jugeant les autres à sa valeur;--que le notaire n'eût pas eu connaissance de la mort simulée de Pierre Davenne, il dit donc:

--Je ne voudrais pas aller chez le notaire: je voudrais avoir des renseignements particuliers assez discrètement pour qu'ils ne révélassent pas les recherches que je fais; cela est utile pour sauvegarder les intérêts que je défends.

--Mon Dieu, monsieur, je ne pourrai vous donner d'autres renseignements que ceux-ci: Après la mort de Pierre Davenne, la veuve fut relevée un soir dans la rue, malade, mourante; on la transporta chez elle, des soins lui furent donnés; mais elle était dans un état tel qu'on dut la conduire dans une maison de santé. La malheureuse, songez; perdre en moins de deux jours son mari, un tout jeune homme qu'elle adorait, son enfant disparue, on ne sait comment... Elle était comme folle. C'est alors que le notaire de la famille..., je dis de la famille, on n'a jamais vu personne, le notaire vint et fit faire la vente.

--Ah! on a vendu? fit Rig.

--Oui

--Est-ce que la vente a rapporté beaucoup d'argent? Savez-vous à peu près le chiffre qu'elle a atteint?

--Ma foi non, c'était très joli, vous savez, c'étaient des gens qu'avaient pas besoin, des gens riches. C'était splendide chez eux, des meubles d'art, des choses superbes; tout le quartier était à la vente.

--Ç'a été cher? fit Rig, persistant.

--Ça, je ne peux pas vous dire. Ça a dû rapporter beaucoup d'argent; il y a eu des prix qui m'ont semblé extravagants pour des choses auxquelles je n'attribuais aucune valeur; mais vous savez, chez ces gens-là, ce sont les choses les moins utiles qui valent le plus.

--Alors, vous ne pouvez pas même me dire le prix approximatif atteint par cette vente?

--Absolument pas!

Le vieux Rig semblait très ennuyé de ne pas avoir de renseignements plus complets sur la vente. Sa nature d'avare, de convoitise, sa nature de sangsue s'éveillait, âpre; sa tête d'hyène s'avançait; il aurait déjà voulu planter ses dents pointues dans l'or recueilli par la veuve; mais, revenant aussitôt au point principal de sa démarche, il demanda:

--Mais enfin? comment pourrais-je retrouver Mme Davenne. Vous ne connaissez donc personne qui se soit intéressé à elle, pour savoir encore aujourd'hui où elle demeure... Elle est riche, n'est-ce pas?

--Oh! certainement oui.

--Cette maladie qui avait atteint ses facultés mentales n'a pas eu de suites? Elle est rétablie?

--Ma foi, monsieur, dit le concierge, je dois vous dire que je n'en sais pas plus que vous... M. Davenne mort, Mme Davenne enlevée d'ici; le mobilier du petit hôtel a été mis en vente et jamais plus nous n'avons entendu parler d'elle.

--Ainsi, reprit Rig ennuyé, vous ne voyez pas autour de vous quelqu'un capable de me donner des renseignements précis, et Rig se levait.

--Je ne vois personne.., Ah! peut-être pourriez-vous vous adresser au locataire nouveau du pavillon. Pour faire la location, il a eu affaire au propriétaire, c'est vrai, mais il y avait dans le pavillon maints agencements appartenant encore au dernier locataire, et peut-être le sculpteur a-t-il été obligé de voir Mme Davenne.

--Ah! ah! fit Rig, peut-être aurai-je là des renseignements... Qu'est-ce que ce sculpteur dont vous parlez?

--Il se nomme Carle Lebrault.

--Merci, dit Rig; c'est là où j'aurais dû m'adresser, il doit avoir des renseignements; et il saluait le concierge en s'excusant de l'avoir dérangé. Celui-ci tendait la main en rendant le salut, et, en reconduisant l'étranger, il espérait peut-être retrouver les largesses de celui dont on lui parlait,--mais Rig n'était pas donneur, c'était son moindre défaut,--il salua, remercia, pressa la main qui lui était tendue et traversa la rue, semblant ne pas entendre l'injure que la déception fit tomber des lèvres du portier.

Il alla sonner à la porte du petit hôtel que nos lecteurs connaissent. Une vieille femme de ménage vint ouvrir aussitôt.

--Ne pourrais-je parler à M. Carle Lebrault, demanda-t-il?

--Entrez, fit la vieille qui ferma la porte, lui fit traverser le jardin et l'amena dans le vestibule; là elle lui dit: Voulez-vous me dire votre nom?

Rig ne fut pas embarrassé; avec le costume, il était rentré dans la peau de son bonhomme, comme disent les comédiens; ayant les vêtements du vieux Moldave, il dit:

--Dites que M. Danielo de Zintsky désire parler à M. Carle Lebrault.

La servante se dirigea vers le salon: n'y trouvant pas son maître, elle monta au premier étage, dans la pièce qui était autrefois la chambre à coucher de Davenne et qui se trouvait transformée en atelier de sculpteur; car Lebrault ou plutôt Fernand Séglin, puisque nous avons vu sa transformation, était étendu sur un large divan, suivant un rêve dans la fumée de son cigare. Lorsque, ayant demandé à la vieille femme le motif de sa venue, elle lui eut dit qu'un individu, paraissant étranger, désirait lui parler, il l'interrogea.

--Quel nom vous a-t-il demandé?

--Monsieur Carle Lebrault.

--C'est étonnant, fit-il stupéfait! Et lui-même, vous a-t-il dit son nom?

--Oui, monsieur; il se nomme Danielo de Zintsky.

--Gregorio! exclama Fernand bondissant. Il est seul?

--Oui, monsieur.

--Je descends; faites-le entrer dans le salon.

Lorsque la servante fut partie, Fernand réfléchit, cherchant vainement à s'expliquer comment le vieux Moldave avait pu apprendre son adresse; la chose lui parut si étonnante, si impossible, qu'il n'y pouvait croire. Qu'allait-il faire? Était-il prudent de voir le vieillard? n'était-ce pas un piège qui lui était tendu? une finesse de policier déjà sur sa piste? Il regarda par la fenêtre, le jardin était vide; dans la rue, personne; décidé à en finir cependant et à lutter immédiatement contre le danger, si déjà il était menacé, il prit une arme et la glissa dans la poche de son large pantalon; puis, résolu, il descendit, éloigna la bonne et rentra dans le salon.

C'était bien le vieillard, l'oncle d'Iza qui l'attendait.

--Danielo, fit aussitôt Fernand, comment m'avez-vous retrouvé? Venez-vous en ami ou en ennemi?

Rien ne peut rendre l'impression produite sur le vieux Rig en entendant ces mots, en reconnaissant cette voix; il reculait stupéfait, ne pouvant en croire ses yeux. C'était bien Fernand, et pourtant l'homme qu'il avait devant lui ne ressemblait guère à celui qui passait pour son neveu; il le reconnut cependant à son regard, à la cicatrice à peine fermée qu'il avait au front, et c'est tremblant, redoutant des explications difficiles à donner, qu'il exclamait:

--Vous! vous!

Et le vieux Rig regardait en dessous pour préparer une rapide retraite. Ne cherchant pas à comprendre ce qu'il voyait, tout honteux d'être venu se faire prendre lui-même, ayant déjà hâte d'être à l'abri, croyant échapper à un danger imaginaire, il venait de se jeter dans un danger plus réel; mais Fernand, au contraire, en voyant l'embarras et la surprise ou plutôt la stupéfaction de son oncle, comprit immédiatement que c'était au hasard qu'il devait sa visite, et la visite du vieux Moldave, pour Fernand, c'était la fortune,

c'était le million qu'il avait tant attendu. Il s'empressa donc de montrer un siège à Rig, embarrassé, en lui disant:

--Mon oncle, asseyez-vous, nous avons longuement à causer. Arrivez-vous aujourd'hui? Avez-vous été à Auteuil? avez-vous des nouvelles d'Iza? Répondez.

Et, en disant ces mots, le regard perçant de Fernand ne quittait pas le vieux Rig. Mais le sauvage n'était pas un niais. Hésitant la première minute, lorsqu'il avait vu les façons de Fernand à son égard, il s'était remis aussitôt; jugeant rapidement la situation, il se hâtait de rentrer dans son rôle et, pour bien rassurer Fernand, il répondit:

--J'arrive à l'instant, on m'avait donné l'adresse de cette maison comme étant à louer. Le concierge en face, en me donnant votre nom, m'a dit que peut-être vous n'aviez pas l'intention de la garder. Je n'ai pas encore été à Auteuil, et c'est moi qui vous demande des nouvelles de ma chère Iza.

Le visage de Fernand changea tout à coup; il redevint gai, aimable, gracieux; au grand étonnement du sauvage, il s'empressa de répondre:

--Tout le monde va bien. Iza se porte à merveille, vous la verrez bientôt.

Il avait hâte de rassurer, ou plutôt de tromper celui qu'il croyait véritablement Danielo de Zintsky, sur sa situation présente. Le vieillard étant arrivé le matin même, ainsi qu'il l'avait dit, était depuis deux jours en voyage; il était donc impossible qu'Iza eût pu, même télégraphiquement, le renseigner sur ce qui s'était passé; il recevait avec affabilité Danielo qui devait naturellement apporter

les sommes tant attendues, cette dot sur laquelle il avait compté pour son échéance.

Ce retard avait été la cause de sa perte; mais, en même temps, il le sauvait aujourd'hui par un inexplicable hasard. Bien tranquille, il s'assit en face du vieux Moldave et s'apprêta à expliquer pourquoi il se trouvait dans ce petit hôtel de la rue Payenne.

De son côté Danielo, tout à fait rassuré par la tournure que prenait la situation, s'y abandonnait absolument; il avait repris sa mine paterne, ses petits yeux avaient un regard gai, la bouche était souriante, et, à mesure que Fernand parlait, il semblait dire comme un bon père grivois surprenant son gendre en bonne fortune:

--Ah!... ah!... je vous y prends: on fait donc ses farces?

Fernand, ne voulant pas laisser à l'oncle Danielo le temps de faire de mauvaises suppositions sur leur étrange rencontre, disait:

--Vous ne pouvez pas vous expliquer pourquoi je suis ici; cela, du reste, est incompréhensible. Allez donc supposer que le hasard vous amènera juste chez moi; mais je tiens à ce que vous vous expliquiez immédiatement la chose. Un négociant sérieux ne doit pas être un artiste. À Paris, pour être négociant, il faut être bourgeois, bourgeois de l'habit jusqu'aux moelles; avoir des goûts artistiques et les laisser paraître, c'est compromettre sa situation, c'est tuer son crédit. Un négociant faisant en s'amusant de la sculpture ferait dire à ceux qui l'entourent: «Ce n'est pas un homme sérieux; au lieu de s'occuper de ses affaires, il fait des bonshommes.» Or, de ce jour, le crédit est tué, les relations douteuses, on passe pour un bohème; enfin la maison est perdue. Lorsque j'ai dû épouser votre nièce, c'est sous l'idée de cette prévention que l'on a peur des artistes que je me suis abstenu de vous dire la petite passion à laquelle je sacrifie. J'ai appris la sculpture, je suis sculpteur, je quitte

ma maison de commerce, aussitôt que cela m'est possible, pour accourir ici prendre mes ébauchoirs: le négociant fait vivre l'artiste. Comme des indiscrétions pourraient me nuire, j'ai changé de nom. C'est ce qui vous explique pourquoi Carle Lebrault, le sculpteur, ne fait qu'un avec Fernand Séglin. Mon cher oncle, je veux tout de suite vous rassurer sur ma passion de bohème. D'autres ont comme vices le jeu, les femmes, l'inconduite. Moi, c'est la maison, l'atelier; mes frais de modèles me coûtent moins que la plus petite soirée comme négociant, que je donnerais chez moi; vous voyez qu'Iza n'a rien à craindre.

Le sang-froid, la légèreté, l'enjouement avec lequel tout cela fut dit, stupéfiaient le vieux Rig, qui, avec raison, avait la prétention d'être un fort en mensonge.

--Eh! fit le vieux Rig d'un air bonhomme, que ne le dites-vous à Iza? elle serait charmée, au contraire, de cette double existence.

--Vous m'avez surpris, je n'ai rien à cacher, vous le lui direz.

--Ainsi, reprit le vieux Rig regardant autour de lui, l'air bon, confiant, jouant, le vieux coquin, comme le chat joue avec la souris qu'il va dévorer, ainsi vous avez loué cette charmante petite maison pour y faire de la sculpture et vous reposer quelques heures par jour du tracas des affaires?

--Absolument! montez, vous allez voir mon atelier.

Rig le regarda, il trouvait que l'audace allait un peu loin; Fernand, qu'il avait vu deux jours avant, qu'il croyait sous les verrous, pouvait s'être échappé, avoir hâtivement loué la petite maison qu'il connaissait, avoir changé de nom pour dérouter les recherches, avoir fait enfin ce qu'il était nécessaire de faire pour égarer la police; mais il ne pouvait en deux jours s'être improvisé sculpteur. On

juge de l'étonnement du vieux Rig quand, dirigé par Fernand, il entra dans la chambre où il avait fait sa lugubre expérience, transformée maintenant en atelier. Les idées du vieux Rig traversaient rapidement son cerveau, et il pensa aussitôt qu'avant son mariage avec Iza, Fernand avait cette maison; il pensa que Mme Davenne occupait toujours le pavillon. En dehors de son ménage, Fernand avait continué les relations qu'il avait avec celle que l'on appelait la _Femme du mort_; voulant brusquer la situation, il dit à Fernand:

--Puisque je vous ai rencontré, allons au plus vite à Auteuil.

--Mon oncle, fit celui-ci, on ne m'y attend que ce soir; nous pouvons nous faire faire ici ce que nous irions chercher là-bas; nous avons à causer de graves affaires; en déjeunant ici, nous parlerons plus librement!

--Déjeuner ici! fit le vieux Rig, faisant la lippe avec ses lèvres minces.

--Craignez-vous de mal déjeuner?

Le vieux Moldave cligna de l'oeil et fil un geste d'assentiment.

--Mais, mon cher oncle, se récria Fernand; en dehors du dîner, c'est ici que je prends mes repas; les quelques artistes que j'y vois sont gens de goût, j'ai bonne table et bon vin, rassurez-vous.

--Très bon vin? demanda Rig!

--Exquis.

--J'accepte alors; nous avons beaucoup à parler, nous allons bien boire.

Ils se sourirent tous les deux; les cerveaux des deux coquins avaient eu la même pensée: se faire boire, se griser, s'arracher mu-

tuellement ce que ni l'un ni l'autre ne voulait dire.

À compter de cette minute, ce fut entre les deux intrigants une lutte de courtoisie, d'amabilité. En écoutant Fernand, le vieux Rig, qui s'y connaissait, était forcé de s'avouer qu'on ne pouvait, en aussi peu de paroles, dire autant de mensonges. À certains récits de Fernand, étourdi de l'air de sincérité, de la voix franche de son soi-disant neveu; il était tenté de se jeter à son cou et de dire émerveillé:

--Embrassons-nous, vous êtes plus coquin que moi!

Ah! ce fut un gai déjeuner, où l'on mentit surtout sur la valeur des choses, sur la valeur des vins et sur la valeur des gens.

Les premiers verres les rendaient expansifs, les deux fripons; ils ne s'appelaient plus que: «Ah! mon oncle! Ah! mon neveu!» Et Rig semblait véritablement heureux d'avoir retrouvé sa famille. Fernand assura son oncle du bonheur de son mariage: Iza était un ange, et, sans rire, Rig répondait toujours:

--Je le savais, je le savais.

Il fallut bien parler de la dot. Rig dit qu'il avait ramené avec lui son personnel: un intendant fidèle le dirigeait, et dans une des caisses était la dot; il s'excusa vite du retard, mais légèrement, disant qu'il savait son neveu dans une situation telle que l'arrivée de cette somme, ou plus tôt ou plus tard, avait dû peu l'inquiéter. C'est pour cette raison qu'il en avait usé à son aise. Fernand était joyeux, il avait la dot; il ne s'agissait plus pour lui que d'empêcher Rig d'aller à Auteuil.

De son côté, Rig se disait: Il me croit encore le riche Moldave; je puis pendant trois jours au moins reculer les versements, trois jours de bonne vie, bien abrité, bien tranquille, pendant lesquels je

pourrai peut-être par lui avoir les renseignements que je désire; mais il faudrait pour cela ne pas aller à Auteuil, ce qu'assurément il désire moins que moi.

C'est dans ces bonnes dispositions qu'ils achevèrent de déjeuner.

Rig était un vieux roué; aussi, pour éviter l'obligation d'aller au Grand-Hôtel afin de liquider les affaires avec son «neveu;» pour éviter enfin de se livrer, il dit d'un ton léger à Séglin:

--Mon cher neveu, dans nos pays à nous, les affaires se font vivement, rapidement; je suis ici, ma nièce est maintenant tranquille, elle occupe par vous une grande situation, je me trouve donc libre et presque jeune, j'ai hâte cependant d'en finir avec toutes les questions d'argent. Si vous le voulez, après déjeuner nous prenons une voiture, nous allons à Auteuil, j'embrasse Iza, nous revenons avec elle au Grand-Hôtel, et là, entre nous trois, dans les mains de ma nièce, je vous verse la somme.

Fernand fit la grimace; mais il dit cependant avec un aimable sourire:

--Bah! nous avons bien le temps.

--Comment, fit le vieux Rig en clignant de l'oeil, nous avons bien le temps pour embrasser ma nièce!

--Non, répondit Séglin, nous avons le temps de régler nos comptes.

--Pardon, mon cher neveu, au contraire, ces fonds m'embarrassent et j'ai hâte de me décharger de cette responsabilité.

Cela était dit d'un ton tel que Fernand y répondit par le plus aimable sourire.

Alors, sur un signe de Séglin, que remarqua le vieux Rig,--la vieille servante apporta sur la table des vins qui avaient besoin de leur étiquette pour justifier leurs noms. Mais Fernand ignorait que le vieux Rig faisait un peu de chimie; il se méfiait des produits étranges qu'on servait, il vit l'intention de son neveu, et tout aussitôt il sembla s'y livrer avec complaisance.

Fernand, confiant, versait; Rig buvait. Fernand, silencieux, écoutait Rig. Il parlait, le vieux Moldave, il parlait tant que Fernand crut prudent de s'arrêter. En voulant griser le vieux Rig, il avait dépassé le but; mais le plus singulier effet se produisit. Tout à coup, Rig prit le verre à moitié plein de Fernand et lui dit:

--Mais vous ne buvez pas, vous; je vous croyais un joli buveur... Vous voulez donc me griser? et son petit oeil jeta un éclair qui embarrassa Fernand.

Cela dura l'espace de dix secondes, pendant lesquelles le vieux Rig montrait son verre vide et celui de Fernand plein. Ce dernier s'écria:

--Comment! je ne bois pas?... Mon cher oncle, dans votre pays on n'est pas, comme en France, habitué au bon vin, nous buvons sec et longtemps, et il n'y paraît pas...

--Moi! moi!... balbutia presque le vieux Rig, j'adore le vin..., le grand vin de France; mais j'avoue... que j'en suis promptement victime.

--Aujourd'hui? à cette heure? interrogea Fernand.

--Nous sommes en famille, je serais ridicule si je le cachais... Eh bien oui!... Mais cela ne fait rien! fit-il en se redressant, je veux boire à la santé d'Iza, et je verse. Il emplit son verre d'abord, puis il dit à Fernand:

--Mais videz donc votre verre! Et en disant ces mots, négligemment, comme un gourmet qui craindrait de voir s'échapper le parfum de son vin, en attendant que celui qu'il appelait son neveu eût vidé son verre, il plaça son pouce sur le goulot de la bouteille. Il essaya de se pencher pour verser, mais il retomba sur sa chaise.

--Ça y est, fit-il gaiement.

--Eh bien! demanda Fernand en tendant son verre vide, versez et buvons à Iza.

Le vieux Moldave eut bien de la peine à soulever la bouteille. Il emplit le verre de Fernand, replaça le flacon sur la table; puis, prenant son verre, il le choqua sur celui de son neveu, en disant:

--À ma nièce! Et ils burent.

Le vieux Rig était penché, sur sa chaise; il roulait sa langue sur son palais, dégustant le bon vin. En face de lui, Fernand cherchait vainement à lutter contre la torpeur qui l'envahissait. Tout à coup, il glissa sur sa chaise, et tomba comme une masse au pied de la table.

Alors Rig se redressa, léger, calme, et se penchant sur le corps de Fernand, le poussant du pied, il dit:

--Imbécile qui veux jouer ce jeu-là avec Rig. Va donc apprendre à boire... niais!

Est-ce à dire que le vieux Rig n'aimait pas boire? Oh! non. Le vieux Rig aimait tout ce qui était bon; il l'aimait mieux encore quand ce qui était bon ne lui coûtait rien. Fernand immobile ayant abandonné la table, le père Rig l'injuriait, mais tranquille, assis devant lui, vidant le flacon _in poculis_. Sachant bien que, ce qui avait mis son «neveu» trop confiant dans cet état n'avait rien de commun avec l'ivresse, sachant le temps exact de sommeil auquel il était condamné, Rig, tranquille, en prenait à son aise; il buvait, calme, cherchant dans son cerveau le moyen de profiter de la situation.

Il ne pouvait jouer longtemps le rôle du vieux Moldave devant Fernand, celui-ci le lui avait prouvé en le mettant en demeure de remplir les conditions arrêtées lors de son mariage. Il fallait donc quitter la maison discrètement pendant le sommeil de Séglin. Cela était simple, mais ne servait point le but que Rig poursuivait. Que faire?

Et le vieux Rig cherchait dans le vieux bourgogne la solution du dilemme; il versait; puis, après avoir empli son verre, après l'avoir englobé de ses mains, il le soulevait, clignait de l'oeil, semblait se mirer, mais cherchait une idée dans ce rubis diaphane, puis il le redescendait lentement jusqu'à son nez, dont les narines se dilataient au parfum du bon vin.... Après le nez, il y trempait ses lèvres.

Déjà le corps jouissait; toujours, le cerveau travaillait. Puis il penchait la tête et versait dans sa bouche édentée le vieux bourgogne; le vin soulevé par la langue caressait le palais et roulait en crépitant son filet velouté dans la gorge.... Le vieux Rig pensait toujours et l'idée ne venait pas.

Trois fois, quatre fois, cinq fois il recommença; puis, la tête penchée en arrière, le regard dans le vide, il fit tout à coup claquer sa

langue et s'écria:

--C'est ça, et je ne risque rien.

Rig avait pensé que le seul, le véritable auxiliaire dans la vengeance et la restitution qu'il poursuivait, c'était Séglin. Fernand était l'ennemi naturel de Pierre, Fernand était intéressé à connaître le secret de la mort étrange de celui qu'il poursuivait. Fernand avait tout intérêt à retrouver aujourd'hui Mme Davenne: cela était le côté audacieux du but.

Tout dire à Fernand, lui apprendre qu'il avait été la dupe de Pierre dans son mariage avec Iza par l'intermédiaire de lui-même, c'était un aveu difficile; il fallait lui apprendre que sa banqueroute avait dès le début été combinée et exécutée par Davenne. Tout cela était bien difficile.

Il est vrai qu'il y avait un côté protecteur, c'est que le vieux Rig savait l'arrestation et les poursuites sous le coup desquelles Fernand était. Or, si son «neveu» se fâchait en apprenant qu'il n'était pas du tout de la même famille; si son «neveu» voulait trop sévèrement exiger des comptes relativement à la dot, il le menaçait de le livrer aussitôt aux agents qui étaient à sa recherche.

Ces aimables intentions ayant été bien pesées par le vieux sauvage, il s'était arrêté à ce plan: Écrire une lettre concise à Fernand, dans laquelle il lui raconterait qu'il avait été employé et payé par Pierre pour jouer le singulier rôle du vieux Danielo de Zintsky; qu'aujourd'hui, victime comme lui de Pierre Davenne, il s'offrait à l'aider dans une vengeance qu'il devait désirer.

Le vieux Rig écrivit sa lettre, puis, l'ayant mise sous enveloppe, il la plaça sous le verre de Fernand, sans dire un mot à la servante, sans se préoccuper de l'ivrogne endormi.

Rig parti, la vieille servante ne fut pas peu scandalisée de trouver son maître en tel état; elle l'aida à se lever. Le soir seulement Fernand se retrouva dans son état normal; en s'éveillant, il ne se souvenait de rien. Il fut obligé de demander à la vieille servante comment Rig était parti.

Celle-ci dut lui avouer qu'elle l'ignorait absolument. Étonnée qu'on ne l'appelât pas et du silence qui régnait, elle était entrée dans la salle à manger et n'avait vu que Fernand étendu par terre. Elle avait trouvé sur la table la lettre qu'elle lui présenta.

Il la lut, et, bondissant, effraya la vieille femme par les éclats de rage et de colère qui suivirent sa lecture et...

Et le lendemain, le vieux Rig, sous son vrai nom, dans son costume habituel, se trouvait à la même table que la veille, en face de Fernand, dînant avec lui, racontant longuement l'oeuvre de Pierre Davenne, et combinant le plan qui devait le venger.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

Première Partie.

I. Où Pierre Davenne apprend un terrible secret II. Où Simon se promet de ne jamais se marier III. Où résidait et ce qu'était Rigobert IV. Les stupéfactions de Simon Rivet V. Les terreurs du matelot Simon Rivet VI. Une mauvaise nuit est bientôt passée VII. Amour et remords VIII. Un ami loyal IX. Une petite promenade gaie la nuit X. Les bons et les mauvais rêves du matelot Simon Rivet XI. Les lettres laissées par Pierre Davenne

Deuxième Partie.

I. Un mariage d'amour II. Un mariage à la vapeur III. Deux vieux amis de... quinze jours IV. De la singulière façon dont Sper faisait le ménage V. Où l'on voit qu'il ne faut pas jouer avec l'amour VI. Une soirée de la belle Iza VII. Un heureux mariage VIII. Où l'on présente un singulier compte IX. Le jour d'échéance X. Le jour d'échéance (suite) XI. Le jour d'échéance (suite) XII. Où le lecteur se retrouve en pays de connaissance XIII. De l'intérêt de l'argent chez le père Samuel XIV. Une corvée qui plaît à Simon XV. Les valeurs de la maison Wilson XVI. Une nuit occupée XVII. «Les morts sortent de leurs tombeaux.» XVIII. Ce que rêvait Iza XIX. Les beaux bijoux d'Iza XX. Dieu est le sauveur du monde XXI. Les bons comptes font les mauvais amis XXII. De l'aimable façon dont le vieux Rig rendait ses comptes XXIII. Où Rig retrouve une famille

---

Paris.--Imp. Vve Albouy, 75, avenue d'Italie.

End of Project Gutenberg's La femme du mort, Tome I (1897), by Alexis Bouvier

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/17738. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.